

**Dernières
nouvelles de la
terre**

Pierre Bordage

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Pierre Bordage

DERNIÈRES NOUVELLES DE LA TERRE...



L'ATALANTE

Dernières nouvelles de la Terre...



LA DENTELLE DU CYGNE

Pierre Bordage

Dernières nouvelles de la Terre...

nouvelles

L'ATALANTE
Nantes

Illustration de la couverture : Gess

© Librairie L'Atalante, 2010 ISBN 978-2-84172-512-0

Librairie L'Atalante, 11 & 15, rue des Vieilles-Douves, 44 000 Nantes

Préambule

Sources

1^{ère} publication : *Révélation*,
Librio, 2004.

AGACÉ par la sensation d'être observé, je me suis retourné et je l'ai aperçue, debout derrière mon fauteuil. Elle était entrée dans mon bureau sans un bruit, soufflée par une bouche invisible. Des pans de tissu enchevêtrés et sombres s'enroulaient autour de son corps et d'une partie de sa tête, comme des plis de ténèbres. Depuis combien de temps se tenait-elle derrière moi, hiératique, silencieuse, les yeux rivés sur l'écran de mon ordinateur ?

Je me suis rendu compte, à ma grande surprise, que je n'étais pas surpris, encore moins effrayé. Il y avait de la sorcellerie ou de la magie dans son apparition, mais je n'ai pas décelé d'intention maléfique au fond de ses yeux noirs. Son attitude, à la fois réservée et intrépide, familière et lointaine, m'évoquait celle des lecteurs fervents – et rarissimes – qui s'invitaient à mes séances de dédicace.

Une admiratrice, quoi.

Elle avait déniché mon adresse et s'était introduite chez moi – ce qui, je le reconnais, n'est pas une entreprise difficile. J'aurais dû être courroucé par son audace, je me sentais honteusement flatté. L'orgueil imbécile de l'auteur anonyme et assoiffé de reconnaissance. J'étais fier, oui, fier d'être traqué dans ma tanière par une mystérieuse et belle chasserresse.

Elle m'a fixé avec une ardeur dérangeante.

« J'ai vu des films et des photos de vous, mais je ne vous imaginai pas aussi... aussi... »

— Grand ? Gros ? Vieux ? Beau ? Moche ?

— ... ordinaire. On se figure toujours que les auteurs ressemblent à leurs œuvres.

— Ça veut dire que mon œuvre n'est pas... ordinaire ?

— Si je suis devenue ce que je suis, c'est à vos livres que je le dois : ils ont changé ma vie.

— Ah... »

Pendant un long moment, aucune pensée ne m'a traversé. Je n'avais publié que deux livres, et les deux étaient passés relativement inaperçus – d'autant que je donnais dans un genre méprisé, la science-fiction, de la sous-littérature pour les gardiens du temple des Lettres. Mes romans, ces foutus romans sur lesquels je suais chaque jour sang et eau, avaient donc bouleversé la vie d'au moins une femme.

« Quelle année sommes-nous ? a-t-elle demandé.

— 1994.

— Je suis remontée trop loin. Un mauvais réglage, sans doute. Vous n'en êtes qu'au début de votre œuvre. Je ne vous parlerai donc pas de vos titres à venir : la déontologie chronologique m'interdit de vous influencer. »

J'ai essayé de mettre de l'ordre dans ses paroles et dans mes pensées. Peine perdue.

« Veuillez m'excuser, mais je ne comprends absolument rien à votre charabia. »

Elle a eu un gracieux mouvement d'épaules. Les pans de tissu ont bougé autour de son corps et dévoilé en partie sa peau blanche. Elle semblait posée sur la frontière d'un univers d'ombre.

« Je viens de votre futur. Je fais partie des privilégiés qui ont accès aux voyages dans le temps.

— Comme... Comme dans le bouquin de H. G. Wells ? »

Elle a acquiescé d'un hochement de tête.

« Nos machines sont un peu moins archaïques que la sienne. Je voulais vous rencontrer, concrétiser un vieux rêve.

— Et vous êtes déçue...

— Les rêves se brisent souvent sur la réalité. Encore une fois, l'auteur n'est pas l'œuvre. »

Elle venait de m'annoncer sans sourciller qu'elle débarquait d'un autre temps pour me rencontrer, moi, l'auteur minuscule du XX^e siècle, et je n'en concevais pas une once d'étonnement, ni même un doigt de scepticisme. Je la croyais. Peut-être parce que la nouvelle sur laquelle je trimais abordait justement le thème du voyage temporel et les paradoxes qui en découlaient. Et puis la manière dont elle s'était introduite dans mon bureau, son mystère, ses étranges vêtements tendaient à prouver ses dires.

Et puis je crevais d'envie de gober ce genre d'histoire.

« Je n'ai jamais eu cette chance, ai-je fini par ânonner. Je veux dire : rencontrer les auteurs dont j'ai apprécié les œuvres.

— C'est une question qui m'a souvent tracassée : vos sources d'inspiration. Je n'ai pas trouvé de réponse satisfaisante dans les interviews que vous avez données sur le réseau antique.

— Contrairement à vous, je serais incapable de vous citer le livre

ou l'œuvre qui a changé ma vie. »

Elle a cligné des yeux avant d'émettre un léger soupir. Ses formes se sont brouillées à la façon d'un écran parasité ou perturbé par une tempête magnétique.

« Déjà ? Ma parenthèse temporelle va bientôt se refermer. J'ai cru comprendre que vous aviez été marqué par les livres sacrés, par les mythologies, par les épopées fondatrices. »

La peur soudaine de la perdre sans avoir eu le temps de remonter dans son estime m'a poussé à réfléchir à toute vitesse. J'avais l'impression, fausse sans doute, que la durée de son séjour dans mon temps était liée à son intérêt. Je n'allais tout de même pas décevoir une admiratrice du futur – peut-être la seule.

« La Bible. Le premier livre qui m'a marqué. L'aventure d'un peuple de sa genèse à sa destruction. Je l'ai lue comme un roman.

— Les hommes se sont tellement battus au nom de la Bible que, dans mon siècle, elle a fini par être rejetée, puis oubliée. Mais, comme je savais que vous l'aviez étudiée, je l'ai parcourue à mon tour pour me rapprocher de vous, de votre façon de penser. »

J'ai eu enfin le réflexe de bredouiller la question que j'aurais dû lui poser depuis le début.

« De... De quelle époque tombez-vous ?

— De la fin du ^{XXIII}^e siècle. 2297, exactement.

— Et... euh... mes bouquins sont encore lus au ^{XXIII}^e siècle ?

— Vous faites partie de ces auteurs qui sont récemment sortis de l'oubli. La réalité est très différente des récits des auteurs de science-fiction. Nous appelons ça les embranchements parallèles ou les chemins du possible. Je trouve les vôtres à la fois touchants et divertissants. Dans certains de vos entretiens, vous mentionnez également *l'Iliade* et *l'Odyssée*... »

Elle en savait sur moi peut-être davantage que moi-même. J'ai fait à mon tour un saut dans le temps, beaucoup plus court que le sien.

« Enfant, je dévorais les mythologies. Toutes les mythologies. La grecque est celle qui m'a laissé les souvenirs les plus durables. J'adorais les langues mortes, le grec et le latin, ceci explique sans doute cela. J'ai passé de longs moments en tête-à-tête avec le héros de *l'Iliade*, avec les Troyens, avec les guerriers de Ménélas, avec Ulysse et ses compagnons. Les mythes grecs m'ont imprégné jusqu'à l'âme. J'y ai puisé le goût de l'aventure, de l'épopée, du merveilleux, du sacré, de la douleur, de la haine, de la peur, de l'amour, de la tragédie. Une scène est restée gravée dans ma mémoire : le bouillant Achille trainant derrière son char la dépouille du prince Hector sous les yeux du roi Priam et des Troyens horrifiés. Un monument d'héroïsme et de cruauté. Vous avez raison finalement : certaines œuvres, certains auteurs ont eu de l'importance dans mon parcours. Si j'avais eu la

possibilité de me glisser dans son époque, et à condition qu'il ait réellement existé, j'aurais volontiers serré la pince de ce vieil Homère. »

Elle m'a adressé un sourire d'encouragement.

« Comment en êtes-vous venu à la science-fiction ?

— Plus tard, à l'âge de dix-huit ans. Ma première année d'université. Avant, toutefois, un personnage émerge de mes lectures d'adolescent : Bob Morane. Je l'ai fréquenté avec assiduité en cinquième et en quatrième. L'attrait de l'aventure, toujours. Ah, l'Ombre jaune, ah, les mystères de l'Orient, ah, Bill le rouquin et son goût immodéré de la bagarre et du whisky...

— Il en reste des traces dans notre sphère de connaissances, quelques livres et un film antique.

— Votre sphère de connaissances ?

— Les arcanes virtuels qui ont remplacé les antiques réseaux. Je vais bientôt être obligée de vous quitter. Prolonger trop longtemps mon séjour risque d'affecter la trame de l'espace-temps.

— Les paradoxes temporels, hein ? Nous les avons imaginés, fantasmés, mais nous ne pensions pas, pas vraiment en tout cas, que des hommes les expérimenteraient un jour.

— L'imagination est beaucoup plus fertile que vous ne le pensez. En explorant les abîmes intérieurs, elle ouvre de nouveaux champs de connaissance. Tout commence dans l'inconscient. Les hommes de votre temps séparaient la matière de l'esprit. La vision mécaniste a persisté très longtemps, même avec l'émergence de la physique quantique.

— Et quelle est la tendance à votre époque ?

— Depuis le début du ^{XXII}e siècle, l'humanité en est revenue à ces très anciennes conceptions qui affirmaient qu'on ne peut pas dissocier l'homme de son univers, que la matière n'est qu'une vue de l'esprit, une ombre de l'autre monde comme le disent certaines traditions amérindiennes.

— L'illusion. On trouvait déjà ce genre d'idées dans les livres sacrés. Et dans le mythe de la Caverne...

— Restait à vérifier la théorie. Eh bien, la science-fiction ? »

Son image s'est déformée. Lorsqu'elle s'est de nouveau stabilisée, au bout d'une dizaine de secondes, elle paraissait moins nette. J'ai accéléré le débit :

« Premier roman de S.-F. en première année de fac. *Chroniques martiennes*, Ray Bradbury. Une claque. Le même vertige que les mythologies, la même impression d'être instantanément transporté dans un autre... espace-temps. Une passerelle était enfin jetée entre le vieil Homère et les auteurs de mon siècle. Gloire au prof qui eut l'idée géniale d'ajouter de la science-fiction au programme de littérature

comparée. Certains gardiens du temple des Lettres sont moins raides ou plus généreux que d'autres. Celui-là m'a réconcilié avec la lecture, avec mes ivresses d'enfant. Il m'a donné l'envie de pousser des portes, de découvrir d'autres auteurs, d'autres univers, *En terre étrangère* de Heinlein, *Dune* de Herbert, *Les Maîtres chanteurs* de Card, *La Planète des singes* de Pierre Boulle, et puis encore Moorcock, Philip José Farmer, Isaac Asimov, Alfred Elton Van Vogt, Cordwainer Smith... De nouveaux mondes s'ouvraient devant moi, mon espace intérieur ne cessait de s'élargir. De même qu'Ulysse rencontrait le cyclope et la magicienne sur le chemin du retour, de même je voyais se dresser devant moi des créatures fascinantes, des personnages de légende, j'embarquais pour des voyages sans retour, je foulais des mondes inouïs, je...

— Il m'a semblé déceler d'autres influences, a-t-elle coupé avec un zeste d'impatience. Les écrits orientaux, par exemple.

— *La Pierre et le Sabre*, la vie de Myamoto Musashi, le sabreur légendaire du Japon. Un modèle d'épopée héroïque et l'un de mes livres cultes, vous avez raison. *Siddharta*, d'Hermann Hesse, pas vraiment un auteur oriental mais un roman sur le cheminement intérieur qui m'a longtemps hanté.

— Vos références tournent autour de deux grands axes finalement : les épopées héroïques et les récits mythiques ou religieux. C'est en tous cas ce qu'on peut observer dans vos œuvres. »

Je me suis incliné pour lui rendre grâce : elle m'avait vraiment lu, pas comme ces flagorneurs qui vous crachent à la face qu'ils adorent vos bouquins et, manifestement, ne sont pas allés au bout de la première ligne.

« Vous avez dit tout à l'heure : si je suis devenue ce que je suis... Vous êtes devenue quoi, au juste ? »

Son rire musical m'a fit frissonner.

« Historienne. Le sens de ce mot a changé. Mon travail n'est pas d'étudier le passé, mais d'inventer des histoires. Les auteurs des ^{xx}^e et ^{xxi}^e siècles ont en grande partie nourri mon imaginaire. Et m'ont poussée à choisir ce métier. Enfin, quand je dis métier... Il ressemble vaguement au vôtre. La principale différence, c'est qu'il est en prise directe avec l'inconscient de mes... disons lecteurs. Vous et quelques autres, vous avez été mes muses. »

J'ai dissimulé mon trouble en me penchant sur le côté. J'avais les larmes aux yeux. Ces paroles étaient les plus agréables, les plus consolantes que j'aie jamais entendues – j'inclus ici le coup de téléphone de mon éditeur m'annonçant qu'il publiait mon premier roman. Cette femme s'était évadée de son temps pour m'annoncer que mes écrits, aussi mineurs fussent-ils, avaient franchi deux siècles.

Lorsque j'ai relevé la tête, mon admiratrice avait disparu.

Elle n'a laissé aucune trace de son passage et n'est jamais revenue.

Je me suis un long moment demandé si je n'avais pas rêvé ou si je n'étais pas devenu schizophrène. Lorsque je suis sorti de mon bureau, ma femme m'a demandé avec qui je discutais. J'ai bafouillé que j'étais au téléphone avec l'attachée de presse de la maison d'édition. La certitude glorieuse d'être passé à la postérité n'a duré que trois jours, trois jours pendant lesquels j'ai régné en monarque absolu sur mon petit monde des Lettres. Je me suis attelé à la suite de ma nouvelle d'un cœur ardent. Il me fallait maintenant rédiger cette œuvre qui, deux siècles plus tard, changerait la vie de mon admiratrice : c'était, c'est, ce sera écrit, non ? Puis, ces quelques moments d'euphorie épuisés, la dure réalité de l'écriture m'a rattrapé et m'a rendu à l'humilité. Le grand Homère, lui, avait traversé près de trente siècles et influencé des milliers d'auteurs ; personne, sans doute, n'était retourné dans son temps pour le lui dire.

La voix du matin

1^{ère} publication : *Les Archives du futur*,
anthologie d'Alain Grousset,
Le Livre de poche jeunesse, 2007.

« 7 HEURES 15... 7 heures 15... Il nous reste vingt minutes pour nous préparer... »

Gaspard se frotta les paupières et étira ses muscles engourdis avant de se lever. Comme chaque matin, il fouilla du regard sa chambre baignée d'une lumière ténue ; comme chaque matin, il constata qu'il n'y avait personne dans la pièce. La voix douce qui l'avait réveillé aurait dû être accompagnée d'un corps, d'une image virtuelle au moins. Quand il visionnait un film ou une émission sur son socle 3D, les voix ne venaient pas de nulle part : elles correspondaient aux mouvements des lèvres des personnages, elles leur permettaient d'échanger des informations, des idées, des disputes, des mots d'amour.

« 7 heures 17... 7 heures 17... Il nous reste dix-huit minutes pour nous préparer... »

Gaspard précipita le mouvement. Il se débarrassa de son pyjama, qu'il roula en boule et jeta sur le lit. Veste et pantalon commencèrent aussitôt à se plier. Il perdit une poignée de secondes à les observer. Le spectacle le fascinait et l'inquiétait toujours autant. Désagréable impression, tout à coup, d'avoir dormi dans des vêtements intelligents, capables de l'étrangler ou de l'étouffer s'il leur en prenait l'envie au cours de la nuit. Une fois plié, le pyjama se rangea côté de l'oreiller. Les draps se défroissèrent et recouvrirent le tout à la façon d'une écume blanche suivie de près par la vague jaune et bleu du couvre-lit.

« 7 heures 20... 7 heures 20... Il nous reste quinze minutes pour nous préparer... »

Gaspard soupira : avec sa manie d'égrener les minutes, la voix suave lui tapait sur les nerfs. Il fonça vers la douche. Dès qu'il entra dans la cabine, l'eau jaillit des différentes pommes disséminées au plafond et dans les cloisons.

« Température 37° 5, commenta la voix, dominant le crépitement

des gouttes sur le matériau plastique. Lavage. »

Gaspard sentit une pression appuyée mais agréable sur son crâne, sur sa nuque, aux creux de ses aisselles, dans tous les recoins de son corps. Il n'eut pas besoin d'ouvrir les yeux pour se rendre compte qu'une mousse parfumée le recouvrait de la tête aux pieds.

« Rinçage. »

Le meilleur moment de la journée, sans doute : Gaspard baignait tout entier dans une eau à la chaleur ensorcelante, dans un lait de tendresse. Il serait bien resté des heures sous les jets bienfaisants, mais la voix du matin n'était pas de celles qui transigeaient avec l'exactitude.

« Séchage. »

Des langues d'air chaud lapèrent les gouttes folâtrant sur sa peau. Ses cheveux blonds et bouclés étaient déjà secs lorsqu'il sortit de la cabine. Ses vêtements l'attendaient dans un coin de sa chambre, déployés à la verticale devant un tabouret, prêts à se jeter sur lui.

« 7 heures 23... 7 heures 23... Il nous reste douze minutes pour nous préparer... Jambe gauche. »

Il leva les pieds l'un après l'autre afin de faciliter l'enfilage des chaussettes, du caleçon et du pantalon, puis il tendit les bras pour le maillot de corps et la chemise. Sa ceinture se boucla dans un cliquetis discret, les boutons se fermèrent tous en même temps avec une rigidité et une précision toutes militaires. Il s'assit sur le tabouret. Les chaussures, des Redswocock à la dernière mode, gobèrent ses pieds, puis, une fois les lacets noués, il se dirigea vers la cuisine.

« 7 heures 25... 7 heures 25... Il nous reste dix minutes pour nous préparer... »

Tous les jours le même refrain, songea Gaspard. Elle ne peut donc jamais la fermer, celle-là ?

Le petit-déjeuner était servi sur la table de la salle à manger. Après analyse de ses besoins physiologiques, on avait opté pour un repas constitué d'une pâte de céréales, de fruits secs, de laitages et d'une boisson insipide. À chaque fois qu'il s'installait devant le plateau, des odeurs et des saveurs lui revenaient en mémoire, pain frais ou grillé, confiture, miel, brioche, chocolat chaud, une nourriture probablement moins adaptée à son métabolisme, mais qui lui avait laissé des souvenirs agréables et durables. Il mangea avec application à défaut de plaisir.

« 7 heures 28... Il nous reste sept minutes pour nous préparer. Analyse médicale. »

Le passage dans l'analyseur était l'un des pires moments de la journée de Gaspard, mais il n'aurait pas l'autorisation de sortir s'il le refusait. Il en ressortait souvent avec des potions amères à ingurgiter ou d'autres traitements désagréables. Il se rendit d'une démarche

traînante vers l'appareil et se glissa dans l'espace de diagnostic. Les rayons détecteurs, silencieux, se promènèrent un instant sur son visage, sa chemise et son pantalon.

« 7 heures 30... Il nous reste cinq minutes pour nous préparer. Légère carence en magnésium et en calcium. Risques : affaiblissement du système immunitaire, vieillissement prématuré. Remède : injection. Ne bougeons pas. »

Gaspard ressentit une piquûre vive sur la joue droite, suivie presque aussitôt d'un frémissement prolongé dans les veines.

« Taux de magnésium et de calcium revenus à la normale. »

La lumière rouge insérée dans le matériau lisse et gris de l'appareil vira au vert. Soulagé, Gaspard fila à grandes enjambées vers le vestibule. L'analyseur l'obligeait parfois à garder le lit cinq ou six jours et lui imposait un brouet diététique bien pire que la nourriture ordinaire. Il ne jouissait pas d'une excellente santé selon le logiciel médical, mais on pouvait réparer ses menus défauts génétiques par une hygiène et une alimentation adaptées.

« 7 heures 33... Plus que deux minutes pour nous préparer. »

Un imperméable fourré à capuche l'attendait dans le vestibule ; on l'avait choisi d'après la sonde murale reliée en permanence au satellite météo. On prévoyait un temps froid et pluvieux, un vent violent, une température extérieure de deux degrés Celsius. L'hiver traînait un peu avant de céder la place à l'été. Gaspard se souvenait qu'autrefois il existait une saison intermédiaire, le printemps, une saison ni trop chaude ni trop froide où des parfums joyeux s'échappaient des jardins pour flâner dans les rues.

« 7 heures 34... 7 heures 34... Nous avons un peu moins d'une minute d'avance. Nous nous souhaitons une très bonne journée. »

Gaspard ne se rappelait jamais comment son cartable de cuir était arrivé sur son dos. S'était-il penché pour le ramasser ou bien avait-il seulement levé les bras afin que les lanières souples s'enroulent autour de ses épaules ? Il n'eut pas besoin de refermer la porte derrière lui, elle s'en chargea d'elle-même.

Il en avait fini avec la voix du matin.

L'ascenseur l'invita à entrer d'un sifflement mélodieux ; il ne mettait que six secondes pour passer du cent dix-neuvième étage au rez-de-chaussée – mais, malgré sa très grande vitesse, Gaspard n'avait jamais éprouvé de nausée, pas même un haut-le-cœur.

« 7 heures 35, fredonna l'ascenseur tandis que les deux battants s'ouvraient sur le gigantesque hall désert. Bonne journée. »

Gaspard eut le réflexe un peu idiot de remercier l'appareil d'un hochement de tête. Le sol du hall était d'une telle propreté qu'il avait l'impression de marcher sur un miroir.

Ainsi que l'avait prévu la sonde météo, une pluie froide et rageuse

se déversait sur la ville, accompagnée de violentes bourrasques. Gaspard courut vers la bouche du métro située à une vingtaine de mètres de l'immeuble. Il faillit heurter un nettoyeur qui ramassait les branches et les feuilles disséminées par le vent sur le trottoir. Il ne prêta aucune attention à la voix métallique qui se confondait en excuses avec une politesse toute mécanique.

Les portes de la rame coulissèrent dans un grésillement à peine perceptible lorsque Gaspard se présenta sur le quai. Il choisissait toujours le même siège, au milieu de la rangée, et gardait les genoux serrés au cas bien improbable où de nombreux voyageurs se presseraient dans le couloir. Le gratuit du jour se matérialisa devant lui. Il se saisit du journal au papier encore chaud et le déplia sur ses genoux. Il commença par les pages qu'il préférait, celles des sports, du cinéma et des jeux 3D. Rien de nouveau : on reparlait de la dernière coupe du monde de football, de la finale Côte-d'Ivoire – Chine gagnée par les Chinois après une interminable séance de tirs au but. La mémoire de Gaspard ne contenait pas de souvenirs liés à ce match. De même, on ne signalait aucun film récent, seulement des reprises téléchargeables sur le réseau. Gaspard parcourut la liste des titres disponibles : il les connaissait par cœur. Même chose pour les jeux 3D. Depuis combien de temps guettait-il une vraie nouveauté ?

Concernant les nouvelles du monde, il se contenta de parcourir distraitemment la Une du quotidien : il était question d'un état de paix absolu sur Terre et de nouvelles avancées spectaculaires dans les royaumes de l'infiniment petit. Les nouveaux maîtres ne perdaient jamais une occasion de célébrer leurs mérites.

La rame s'arrêta trois stations plus loin, une voix harmonieuse lui souhaita une excellente journée, un tapis roulant puis une succession d'escalators l'emmenèrent jusqu'à l'entrée de l'école.

« Gaspard ! Hé, Gaspard ! »

Inutile de se retourner pour savoir à qui appartenait ce timbre acidulé : Marie, l'autre élève de la classe, une brune aux yeux noirs et farouches.

« T'as fait tes devoirs ? »

— Évidemment, répondit-il. Ma voix du soir ne me fiche pas la paix tant que je les ai pas finis... »

Marie demeura sur le seuil de la porte ouverte, les mains crispées sur les bretelles de son cartable. Gaspard, cette fois, se retourna.

« Eh ben, qu'est-ce que t'attends ? »

Marie avait ce petit air buté qu'elle prenait quand une voix enseignante la grondait ou lui disait quelque chose qui ne lui plaisait pas.

« J'en ai marre ! »

— De quoi ? »

Marie désigna les environs d'un geste du bras.

« De tout ça ! »

Gaspard fit un pas vers la porte, puis se ravisa et revint vers Marie, toujours figée quelques mètres plus loin. Il en avait marre lui aussi, marre des voix du matin et du soir, marre des cours où il n'apprenait rien, marre des films et des jeux mille fois vus, marre de la solitude, mais, jusqu'alors, il était parvenu à garder ses humeurs enfouies.

« T'as quel âge, Gaspard ? »

Il haussa les épaules.

« Quel rapport avec... »

— Réponds. Quel âge ?

— Je ne sais pas...

— Moi non plus. J'ai l'impression qu'on fait toujours les mêmes choses depuis... depuis la nuit des temps... »

Une voix grave venant de l'intérieur de l'école les interrompit.

« Il est huit heures. Huit heures. Vous allez bientôt être en retard. »

Gaspard fut tiraillé entre le réflexe qui lui commandait de franchir le seuil de la porte et l'envie de rester près de Marie.

« Qu'est-ce qu'ils sont devenus, les autres de la classe ? Et nos parents ? »

— Ils nous ont confiés au nanomonde, répondit Gaspard sans conviction. Nous les retrouverons peut-être quand nous en aurons fini avec l'école. Quand nous aurons gagné notre autonomie. »

Marie secoua la tête puis commença à faire glisser les bretelles de son cartable le long de ses bras.

« Tu sais bien que les nanotecs ne nous donneront jamais notre autonomie. Nous avons déjà trop attendu. »

Elle laissa tomber son cartable par terre et fixa Gaspard d'un air de défi.

« Tu viens avec moi ? »

— Où ?

— Ailleurs. Loin de ce monde. Il nous maintient dans une enfance éternelle, dans une illusion de vie. Les nanotecs sont des machines. Invisibles, intelligentes, indestructibles, mais elles ne savent que se répéter.

— Nous sommes en retard, tonna la voix grave. Nous allons recevoir une sanction. »

Marie recula sans quitter Gaspard des yeux.

« J'y mettrai plus jamais les pieds, dans votre fichue école ! cria-t-elle. Je me tire, vous entendez, je me tire ! »

— Attends, Marie, tu... »

Elle pivota sur elle-même et se mit à courir en direction d'une ruelle balayée par la pluie. Elle n'alla pas bien loin. Elle parut se

prendre les pieds dans un fil. Des larmes vinrent aux yeux de Gaspard lorsqu'il la vit rouler, inerte, sur le trottoir luisant.

« Huit heures et une minute... Huit heures et une minute..., Nous avons une minute de retard pour la première leçon du jour... »

Du coin de l'œil, Gaspard vit d'invisibles porteurs soulever le corps de Marie et ramasser son cartable. Il n'y avait plus d'être humain dans sa vie. Il entra dans l'école, la tête basse, la colère au bord des lèvres.

Pedrito

publication : *Corrida de la muerte*,
Au Diable Vauvert, 2008.

JE N'AURAIS JAMAIS DÛ mettre les pieds dans cet endroit. J'avais le secret espoir de réveiller les sensations oubliées, de ressusciter les odeurs, les clameurs et les couleurs enterrées depuis trop longtemps. J'ai dû emprunter les trois cents euros à une vieille amie pour me procurer le précieux sésame. Aussi fauchée que moi, elle s'est sans doute privée de manger pour me rendre service. Je n'étais pas certain de pouvoir un jour la rembourser. Elle s'obstinait à m'admirer, perdue dans ses souvenirs.

On n'a pas idée du nombre de précautions qu'il faut observer pour assister à un spectacle qui se jouait autrefois sur des scènes inondées de lumière et de chaleur. On doit désormais veiller jusqu'au milieu de la nuit et guetter le signal sur l'écran de son TOP (téléphone ordinateur portable). J'ai eu l'impression de m'enrôler dans une armée d'ombres, d'entrer en résistance.

Après avoir reçu le message tant attendu, je me suis rendu aux alentours de minuit à l'endroit indiqué, une ancienne zone industrielle transformée en zone tout court, béton fendillé, éclaté, ruines rongées par la friche, refuge des paumés et des chats errants, éclats inquiétants dans les recoins d'ombre. J'ai failli tourner les talons, puis les autres sont arrivés, des dizaines d'hommes et de femmes de tous les âges, à pied, comme stipulé dans le courriel, et j'ai suivi le mouvement. J'ai cherché une complicité dans les regards, mais les mines étaient sombres, la joie absente, le plaisir indécélable. Le flot m'a déposé devant un bâtiment à peu près intact, une ancienne usine en briques. J'ai patienté environ une demi-heure devant l'entrée. Quatre cerbères armés jusqu'aux dents filtraient et fouillaient les visiteurs. Ils m'ont réclamé le mot de passe fourni avec le message, j'ai eu un trou, fichue vieillesse, ils m'ont fixé d'un sale œil, début de panique, la mémoire m'est revenue d'un coup, je leur ai crié le mot de passe, ils se sont écartés, il m'a fallu un bon moment pour reprendre ma respiration. Des silhouettes s'agitaient autour de deux camions stationnés près

d'une bouche béante. J'ai flairé les odeurs familières entre les émanations d'éthanol, et mon cœur s'est remis à battre, comme la première fois. Une jeune fille en minijupe et tee-shirt largement échancré m'a tendu un bout de papier. J'ai jeté un œil dessus à la lueur des lampes nues, mais, sans mes lunettes, j'étais incapable d'en déchiffrer les lettres. D'autres files, plus petites, s'étaient formées devant des guichets rudimentaires, j'ai cru voir des liasses de billets changer de mains.

J'ai dû encore descendre deux escaliers tournants pour me retrouver sur les gradins taillés directement dans la terre et recouverts de planches. L'arène, arrosée par la lumière crue de quatre projecteurs, m'a paru minuscule. Elle ressemblait à un ring de boxe dont on aurait remplacé les cordes par une lice de bois. Des dizaines d'autres spectateurs, hommes et femmes, jeunes et vieux, se sont entassés autour de moi, silencieux, renfrognés. Où donc était passée l'atmosphère de ferveur et de fête qui, dans mes souvenirs, s'associait au rituel ?

Beaucoup fumaient. Les extrémités rougeoyantes des cigarettes tiraient de la pénombre des masques cuivrés, la fumée s'agrégeait en brume lugubre au-dessus des têtes. Avaient-ils acheté leurs cigarettes aux guichets de bois ? Où les organisateurs pouvaient-ils bien se fournir ? L'OMS avait obtenu l'interdiction totale du tabac une quinzaine d'années plus tôt, et les gouvernements affirmaient avoir éliminé les derniers fabricants clandestins.

Nous avons patienté trois quarts d'heure, le temps que les gradins se remplissent, avant que ne résonne la musique du paseo, crachée par deux haut-parleurs perchés sous le plafond de terre – levant les yeux, j'ai discerné de larges fissures entre les étais vermoulus, et la crainte ne m'a plus lâché de finir enseveli dans cette gigantesque tombe. Mon cœur, à nouveau, s'est affolé, le temps s'est déchiré, le soleil m'a aveuglé, la chaleur m'a étourdi, les cris m'ont transpercé... le visage délicat et crispé de ma mère, les yeux brillants d'excitation de mon père, les trognes rougeaudes et goguenardes de touristes anglais s'imbibant de bière derrière nous, les clameurs saluant l'apparition des alguazils... nervosité des chevaux, rigidité des hommes, lumière des habits, exubérance des couleurs, exaltation teintée de gravité, frayeur. Ma toute première fois.

Je n'aurais jamais dû mettre les pieds dans cet endroit.

Le paso doble m'a tapé sur les nerfs. Les organisateurs avaient cru bon de le mâtinier d'acidectro et d'une autre musique barbare venue des pays nordiques qu'on appelle le trunk. Des grondements de moteurs ont enflé, des effluves de carburant frelaté ont chassé les senteurs entêtantes de tabac de contrebande, les alguazils sont arrivés à moto, vêtus de leurs chapeaux emplumés et de leurs capes noires. Ils

se sont dirigés vers la loge présidentielle, ont salué avec des gestes théâtraux, grotesques, jusqu'à ce qu'un homme dont je ne distinguais pas les traits agite mollement un chiffon blanc. Les matadors ont fait leur entrée, enfin j'ai supposé que c'étaient les matadors, je les ai reconnus à leurs épées et à leurs muletas. Habits et monteras, en revanche, n'avaient rien à voir avec ceux que j'avais connus. Leurs combinaisons de cuir épais, vaguement teintées d'or, de rouge ou de bleu, évoquaient les caparaçons des chevaux de pique ; leurs casques noirs m'ont rappelé les morions des fantassins espagnols du XVI^e siècle ou les protections des cyclistes. Aucune fierté, aucune noblesse sur leurs visages, seulement une extrême tension. Masques presque effrayants de dureté, sculptés par la peur et la détermination. On croise les mêmes dans le monde carcéral, où la vie se joue en permanence sur ces coups de dés que sont les regards, les frôlements, les humeurs. Comme dans les anciennes ganaderias, les gardiens y organisent la sélection naturelle, une manière surnoise de résoudre le problème de la surpopulation dans les prisons. J'ai passé vingt ans de ma vie en tôle. Je n'étais ni le plus costaud ni le plus résistant, mais j'avais un avantage, j'avais appris l'art de l'esquive. Quand les types de cent kilos déboulent de leurs cellules, ils ont tendance à foncer tête baissée dans les leurres, comme les taureaux de cinq cents kilos jaillissant, furieux et éblouis, de leurs chiqueros. La compromission et la veulerie m'ont servi de capotes et de muletas dans les couloirs et les cours de la prison. Je n'ai jamais compris pourquoi je m'humiliais ainsi pour survivre dans un monde qui ne voulait pas de moi.

Je n'aurais jamais dû mettre les pieds dans un endroit où les matadors, les peones, les araneros et même les spectateurs avaient des têtes de repris de justice. J'étais venu pour renouer avec ma gloire passée, je replongeais corps et âme dans la période la plus poisseuse, la plus noire, de mon existence. Vingt ans de cabane pour avoir accepté de toréer en Arles après le décret d'interdiction promulgué le 2 janvier 2016. Les partis écologistes avaient reçu le renfort inespéré des mouvements chrétiens débarqués d'outre-Atlantique pour faire pression sur la Commission européenne et réclamer la fin de la souffrance animale, la fin de la barbarie. Leur compassion débordante avait obtenu la grâce des taureaux de combat. Il leur fallait un exemple et j'ai payé pour les autres. Mon avocat m'a conseillé de plaider les circonstances atténuantes, enfance misérable (faux, je n'ai jamais manqué de rien), conditionnement familial et culturel (vrai, j'ai grandi à l'ombre des arènes), mais le jury populaire, implacable, m'a porté l'estocade, vingt piges, sept de plus que la réquisition du procureur. Je n'ai jamais réussi à capter les regards fuyants de ces hommes et de ces femmes de devoir alignés sur le côté droit du tribunal, je n'ai pas pu les leurrer avec mes passes. Mon avocat a eu

un sourire piteux avant de battre en retraite.

J'ai tiré mes vingt ans. Sept mille trois cents jours. Pas un de moins.

La lidia a débuté. Ils ont lâché le premier taureau, une bête à la robe noire et scarifiée d'au moins six cents kilos. Les gens, autour de moi, ont bourdonné. Il ne m'a fallu que quelques instants pour m'apercevoir qu'ils se foutaient de la faena comme de leur première dent de lait. Ils avaient payé pour voir gicler le sang, celui de l'animal ou de l'homme. Ils vivaient dans un monde qui escamotait la mort et la souffrance, un monde d'enfance éternelle, un monde à la pureté angélique ; alors, en manque de sensations brutales, ils s'entassaient sur les gradins des arènes clandestines où les règles étaient de moins en moins strictes, les doses de plus en plus fortes.

Le taureau n'avait que peu d'espace pour charger. Les appels et les mouvements des peones l'envoyaient sans cesse dans les planches. Ses cornes non limées faisaient à chaque ébranlement voler des éclats de bois. L'afeitado, l'épointage des cornes, ne se pratiquait plus, mais j'ai compris, à l'incohérence de son comportement, qu'on lui avait inséré dans la colonne vertébrale une micropuce électronique qui lui vrillait les nerfs. Le rendait fou. Imprévisible. Impossible pour le matador d'anticiper ses réactions. Moi, j'aurais refusé de toréer dans de telles conditions, mais j'étais d'un autre temps. Le taureau frôlait l'homme qui se tenait au centre de l'arène, sanglé dans sa combinaison de cuir matelassée et ornementée de motifs dorés. Le matador, une vingtaine d'années, face blême sous le casque, dansait au milieu d'un tourbillon de cornes. La vitesse à laquelle l'animal se retournait et lui fonçait dessus ne lui laissait pas le temps d'esquisser une seule véronique, ni aucune autre passe ; c'était presque du corps à corps, une étreinte mortelle où s'entremêlaient le rose et le noir, les souffles et les ahanements, les flocons de bave et les gouttes de sueur. À deux reprises les cornes se sont plantées dans la combinaison et ont envoyé l'homme valdinguer dans la barrière. Le matador s'est relevé juste à temps pour éviter de rouler sous les sabots crépitants. Les spectateurs beuglaient, hommes et femmes sans distinction, mais leurs vociférations, insupportables dans ce lieu fermé, n'étaient qu'une odieuse réminiscence des clameurs extasiées saluant le ballet élégant et solennel de la bête et du torero. Le tercio de pique à peine entamé, ils réclamaient le premier sang. Le matador s'est sorti des passes de capote sans autre dommage que deux accrocs à sa combinaison, j'ai senti de la déception dans les travées.

Le picador est entré en lice. Sa monture, un vieux bourrin de labour dressé à la hâte, ne portait pas de caparaçon, contrairement à son cavalier. Le taureau a coincé le cheval contre la barrière et entrepris de l'éventrer. Les spectateurs se sont remis à crier. Le

picador, un type aux épaules et aux bras de culturiste, l'a piqué de tout son poids, arc-bouté sur ses étrières. La puya, plus longue et acérée que les pointes des piques traditionnelles, s'est enfoncée profondément dans l'échine de la bête, dont la robe luisante s'est ornée d'une dentelle de sang. Les cornes fouaillaient avec une rage entêtée les entrailles du cheval. Les larmes me sont venues aux yeux. Je croyais pourtant mon cœur plus racorni qu'un vieux tronc. Pleurer en prison, c'est avouer sa faiblesse et devenir esclave, mieux vaut, pour rester digne, enterrer ses émotions au plus profond de soi.

J'ai eu la nausée lorsque les intestins fumants du cheval ont dégouliné sur la tête du taureau et se sont répandus sur le sable. Malgré les premiers signes de fléchissement de sa monture, le picador n'a pas relâché son effort. Les spectateurs se sont levés, en transe. J'ai failli bondir dans l'arène pour arrêter cette folie, pour leur dire qui j'étais, puis je me suis souvenu de mes années sombres, de mes années veules, et je suis resté à ma place, ravalant et ruminant ma colère.

Je n'aurais jamais dû mettre les pieds dans cet endroit.

À peine si j'ai vu le cheval s'effondrer, le picador se dégager, sauter par-dessus la barrière, le taureau se redresser, l'œil dément, les cornes, le mufle et les flancs barbouillés de sang. À peine si j'ai vu le matador planter ses trois paires de banderilles fluorescentes, revenir au centre de l'arène, agiter sa muleta avec une nervosité qui révélait l'étendue de sa peur. Il toréait en force, sans prestance, bondissant en arrière ou sur le côté pour éviter d'être cueilli de plein fouet par les charges sporadiques de l'animal. À peine si j'ai entrevu la mise à mort, gêné par les spectateurs qui se levaient devant moi en poussant des glapissements hystériques. Le taureau s'est affaissé au bout de six estocades, puis un peon l'a achevé d'un coup sec et précis. Un tracteur pétaradant l'a traîné hors de l'arène. Je n'ai pas réussi à savoir si la foule était satisfaite, les cris tenant autant de la bronca que de l'enthousiasme. Les cigarettes ont de nouveau rougeoyé, les yeux ont lui dans la pénombre.

J'aurais dû partir à l'instant, mais, comme je craignais d'attirer l'attention sur moi (vingt ans de cabane vous enseignent la discrétion), je suis resté jusqu'à la fin. Les taureaux se sont succédé, lourds, massifs, incohérents, ingérables. Deux toreros ont été blessés, un matador, artère fémorale sectionnée, se vidant de son sang à une vitesse alarmante, un picador, soulevé du sol après la dérobade de son cheval et projeté violemment contre la barrière. Toute grâce avait déserté les lieux. Je me suis demandé pourquoi les autorités, elles qui jugeaient la tauromachie barbare, incompatible avec la civilisation, toléraient des spectacles aussi répugnants. Elles étaient informées, pas de doute, leur regard était braqué sur chacun, aucune activité humaine ne leur échappait, encore moins les boucheries clandestines.

N'avaient-elles donc plus de compassion à épancher ?

Personne ne devrait mettre les pieds dans un endroit pareil.

Lorsque le dernier taureau a été évacué, je me suis enfui comme un voleur, pressé de sortir de la tombe, de contempler les étoiles au-dessus de ma tête, de respirer l'air fétide de la nuit. Un homme aussi âgé que moi (sûrement plus, je fais beaucoup plus vieux que mon âge) m'a abordé au sortir de l'usine en briques. Sa cigarette grésillait, teintait de rouge ses sourcils blancs et répandait une odeur de papier brûlé.

« Même si vous avez changé, je vous ai reconnu, il a dit, vous êtes Pedrito, n'est-ce pas ? Le dernier des grands avant l'interdiction... »

Il m'avait vu toréer dans les arènes du Sud, et même à Madrid, le jour où, saisi par la grâce, j'avais conquis le peuple madrilène et j'étais sorti par la grande porte sur les épaules de mes admirateurs. Je lui ai demandé pourquoi un aficionado averti assistait à des parodies aussi minables.

« C'est comme la cigarette, il a répondu, l'air navré, quand on est en manque, on fumerait n'importe quelle saloperie.

— Les flics n'interviennent jamais ? »

J'avais posé la question pour la forme, j'en connaissais déjà la réponse. Il a sorti de sa poche un tas de billets. Il avait gagné de l'argent, cette nuit.

« Les flics ? Ils organisent eux-mêmes les paris et prennent leur commission... » C'était donc ça, les guichets en bois. « Sans leur protection, tout ça n'existerait pas. »

Il a écrasé d'un pied rageur sa cigarette à moitié consumée sur la terre sèche.

Je ne lui ai pas serré la main avant de m'enfoncer dans la nuit. Les ténèbres ont peu à peu absorbé le brouhaha. J'ai marché jusqu'à l'aube sur un sentier de terre sinuant entre les buissons et les pins. L'odeur de sel apporté par le vent m'a indiqué que j'approchais de la mer. Je suis arrivé sur une route étroite, une longue ligne droite criblée de nids-de-poule. La lumière du petit matin éteignait les étoiles, blémissait le ciel et accrochait des scintillements aux frissonnements songeurs de la Méditerranée.

J'ai aperçu des phares dans le lointain. J'ai pris ma décision en un éclair. Je me suis posté sur le bas-côté et j'ai attendu que la voiture soit à moins de vingt mètres pour me précipiter devant elle. Les freins et les pneus ont gémi, mais elle allait trop vite pour s'arrêter. Je l'ai esquivée au dernier moment en m'accompagnant bien malgré moi des gestes de la passe naturelle. La voiture m'a effleuré avant de partir dans une embardée. Le conducteur a rattrapé le dérapage avec adresse, puis il s'est éloigné, toute rage dehors, sans se préoccuper de moi, me laissant seul avec mes regrets et mon étrange entêtement à

survivre.

Dans le regard des miens

1^{ère} publication : *10 façons d'assassiner notre planète*,
anthologie d'Alain Grousset,
« Tribal », Flammarion, 2007.

L'INQUIÉTUDE m'a de nouveau saisi lorsque la navette s'est posée sur l'astroport saharien. J'étais parti de la Terre trente ans plus tôt sans le sou et j'avais fait fortune sur Téthys avec un respirateur de mon invention qui permettait de vivre hors des biosphères. Les miens m'avaient traité de raté, de bon à rien ; je revenais plus riche qu'ils ne l'avaient jamais été.

J'avais payé sans sourciller les douze millions de thys réclamés par la compagnie TerTé pour un aller simple à destination de la Terre. Le voyage avait duré cinq ans, soit trois de moins qu'à l'aller. Les navettes, entièrement automatisées, progressent désormais par bonds quantiques. Elle n'ont pas seulement gagné en vitesse, mais également en sécurité et en confort – même si les androïdes qui servent boissons et repas ont moins de charme et de conversation que les anciennes hôtessees de l'espace.

J'avais lié connaissance avec le seul autre passager du vol, une femme d'une centaine d'années qui, après avoir passé un demi-siècle sur Téthys, avait ressenti l'irrésistible besoin de mourir sur Terre. Douze millions de thys pour revenir s'enterrer sur sa planète natale, la nostalgie n'a pas de prix. Elle avait laissé sur Téthys cinq enfants, vingt-trois petits enfants et seize arrière-petits-enfants. Nous avons eu le temps de discuter, elle et moi. Elle n'avait reçu aucune nouvelle de sa famille terrienne depuis cinquante ans. Les communications se sont interrompues entre la Terre et la quatrième planète du système d'Ouranos. Depuis le passage de la dernière navette, celle-là même qui m'a emmené sur Téthys, les colons ne reçoivent plus de réponse à leurs messages. Les relais spatiaux n'émettent plus aucun signal lumineux ni ADN, comme si les Terriens nous avaient oubliés. Les Téthysiens ne s'en sont guère émus : ils ont tranché les liens avec leurs familles et coupé les ponts avec l'ancien monde, ils se sont purgés de l'antique mémoire collective, ils consacrent l'essentiel de leur énergie

à leur belle aventure.

Moi, je n'étais pas allé sur Téthys pour vivre une utopie, mais pour prendre une revanche sur le sort. J'ai toujours su que je reviendrais, au moins pour lire de la stupeur et de l'admiration dans le regard des miens.

Les androïdes se sont alignés de chaque côté de la passerelle pour nous saluer. Ma compagne de voyage a marché d'un pas déterminé sur le métal vibrant. J'ai constaté qu'elle était aussi impatiente et inquiète que moi. Nous sommes sortis de la navette dont le bouclier thermique continuait de rougeoyer et de fumer. La chaleur nous est tombée sur la tête et les épaules comme du plomb fondu. J'avais oublié la canicule terrienne. Sur Téthys, le thermomètre dépasse rarement les seize degrés et ne descend jamais au-dessous de huit, une amplitude thermique plutôt confortable.

Des engins s'agitaient sur le tarmac de l'astroport, braquant leurs canons à refroidissement sur le fuselage de la navette. Je n'ai repéré aucune silhouette humaine. Ma compagne de voyage m'a jeté un regard interrogateur par-dessus son épaule.

« J'ai l'impression que l'automatisation a encore fait des progrès », ai-je lancé avec un sourire crispé.

Elle semblait déçue. Déçue que l'arrivée de la navette en provenance de la lointaine Téthys – seize années-lumière du système solaire – n'ait soulevé aucun enthousiasme, ni même de la simple curiosité. Nous avions l'intime et idiote conviction que nous serions accueillis en conquérants, en héros.

Nous ne nous sommes pas non plus présentés devant des douaniers de chair, mais devant des machines dont les rayons fureteurs n'ont détecté aucun germe ni aucune maladie inconnue. Une voix mécanique nous a informés que nous en avions terminé avec les formalités et nous a souhaité la bienvenue sur Terre. J'ai récupéré les quatre grandes malles capitonnées et hermétiques où j'avais entassé les échantillons de sable et de pierres de Téthys que je comptais offrir à mes neveux et nièces, puis je me suis retrouvé à l'extérieur de l'astroport, ébloui par la lumière du soleil, un peu étourdi. Mes pieds foulaient à nouveau la croûte terrestre, l'émotion me débordait, m'embuait les yeux. J'ai cherché du regard ma compagne de voyage. Nos routes allaient bientôt diverger : elle partait pour l'Amérique du Sud et moi pour l'Europe de l'Ouest. Nos cinq années de vie commune dans la cabine exiguë de la navette avaient noué entre nous des liens amicaux, fraternels presque (je n'ose dire filiaux), et je voulais la saluer avant de nous séparer. J'ai exploré l'astroport désert pendant deux bonnes heures terriennes. En vain. Je ne lui en ai pas voulu : l'interminable traversée l'avait épuisée, la mort planait sur elle, elle n'avait plus de temps à perdre.

Un taxi automatique aérien, un AA, s'est posé devant moi. Une voix suave m'a demandé où je désirais me rendre.

« Europe de l'Ouest, ai-je répondu, région de France, ville de Blois. »

Des robots ont chargé mes bagages dans la soute. Je n'avais pas croisé un seul être humain depuis l'atterrissage de la navette. Où donc étaient passés les hommes ? La chaleur les retenait-elle chez eux ?

« Température extérieure quarante-neuf degrés, arrivée à Blois, région France, continent Europe, prévue dans une heure trente », a précisé la voix mélodieuse.

Le taxi AA s'est élevé dans la lumière aveuglante du jour. J'ai vu, par la vitre teintée, l'astroport se fondre dans les ocre et les rouges du désert saharien. J'ai présumé que seules les machines pouvaient vivre dans une telle fournaise et que je retrouverais les hommes dans les zones tempérées. Rassuré, épuisé par les sensations et les émotions, je me suis assoupi dans la fraîcheur climatisée de l'AA.

La gare de Blois était, elle aussi, déserte. Du ciel sombre tombait un crachin tenace qui déposait sur les cheveux et les épaules une mantille aux mailles serrées. La ville ne ressemblait pas à celle de mes souvenirs. J'ai eu l'impression, un moment, que le taxi AA s'était trompé d'endroit. Ou que la navette m'avait déposé sur la mauvaise planète.

« Blois. Heure locale : 15 heures 15. Température extérieure treize degrés. »

La voix n'a exigé aucun paiement, comme si l'argent n'avait plus cours dans le vieux monde. Deux robots ont déchargé mes malles et les ont posées sur un chariot automatique qui m'a suivi dans chacun de mes mouvements. Dehors, je n'ai absolument rien reconnu, ni les maisons, ni les places, ni la végétation. Les orgueilleuses maisons qui se dressaient jadis de chaque côté des rues avaient été remplacées par des constructions arrondies et basses totalement dépourvues de fenêtres. Les modestes habitations de Téthys avaient davantage d'allure que ces sinistres bunkers en partie enterrés.

Un taxi automatique local, un AL, s'est dérouté vers moi et m'a proposé de me conduire à la destination de mon choix. Je lui ai donné l'adresse de mes parents et me suis installé sur la banquette pendant que les robots disposaient mes malles dans le coffre et sur le toit. La réalité ne collait pas à mes rêves. Sur les trente années vécues sur Téthys, j'en avais certainement gaspillé plus de la moitié à imaginer mon retour, et dans aucun de mes scénarii je n'avais envisagé une arrivée anonyme et lugubre dans la grisaille blésoise. J'avais franchi les gigantesques distances entre la Terre et Téthys, j'en étais revenu couvert de richesses et de prestige, et, si mes parents étaient morts

dans l'intervalle, mes deux sœurs, mon frère aîné et leurs enfants auraient dû m'accueillir comme un frère ou un oncle prodigue, comme le grand homme d'une famille que rien n'avait jusqu'alors distinguée du commun des mortels.

Le taxi a mis du temps à trouver l'adresse : elle n'était plus actuelle, il lui fallait consulter les anciennes cartes encore mémorisées dans son unité centrale. Il s'est enfin élancé, se maintenant cinquante centimètres au-dessus du sol. Au fur et à mesure qu'il s'éloignait de la gare, la ville s'estompait de plus en plus sous une végétation proliférante. Je me suis surpris à regretter les paysages gris et vert pâle de Téthys, son atmosphère cotonneuse, ses ciels changeants. J'ai cru que le taxi AL s'était égaré dans le labyrinthe sombre quand je n'ai plus aperçu un seul toit ni un seul pan de mur entre les branches et les feuilles.

La maison de mes parents dominait un méandre de la Loire. Je garde le souvenir d'une enfance difficile, douloureuse même, à cause sans doute du traitement de faveur réservé à mon frère aîné, le grand homme, le génie. Mes parents, ne pouvant me reprocher d'être entré par effraction dans une famille brillante puisque j'étais le fruit de leurs gènes, se contentaient de me mépriser en silence et me regardaient d'un air résigné et agacé, comme une punition divine, comme une faute de goût. J'ai ravalé mes humiliations, j'ai fait ce qu'ils attendaient de moi, des études ratées, une adolescence délinquante, de petits boulots sans intérêt – surtout, surtout ne pas faire de l'ombre au grand homme, rester le vilain canard dans la couvée de cygnes.

L'AL s'est arrêté non loin de la Loire, dont j'apercevais l'une des amples boucles au travers des frondaisons. Les gouttes de pluie craquaient le miroir habituellement lisse du fleuve. Les bras articulés ont déchargé les malles sur le sol humide et moussu, puis le taxi m'a confirmé que j'étais arrivé. J'ai regardé l'appareil repartir dans un sifflement décroissant. J'ai eu l'impression d'être perdu au beau milieu d'une jungle hostile. Nulle trace de civilisation, nulle trace de vie humaine. Je n'ai même pas songé à m'abriter de la pluie. Je me suis senti seul au monde. J'ai pensé, pour me rassurer, à ma compagne de voyage : il y avait au moins un autre être humain sur Terre.

Quelque chose a jailli du fouillis végétal et a rampé dans ma direction. J'ai bondi en arrière, puis, reprenant mes esprits, j'ai tiré de la poche de ma veste le minitube désintégrant conçu par les ingénieurs téthysiens. La forme s'est arrêtée à côté des malles. Tout en maintenant le tube braqué sur elle, je l'ai observée. Elle a éveillé du dégoût en moi, de l'horreur même. Elle ne ressemblait à aucun des animaux terrestres que j'avais gardés en mémoire : c'était un amas de chair et de poils d'environ un mètre de hauteur et deux mètres de longueur qui ne semblait avoir ni queue ni tête, ou, plus exactement,

une multitude de queues et de têtes. J'ai entrevu des éclats entre deux tentacules, les yeux sans doute, au-dessus d'une cavité béante qui était peut-être une gueule et d'une excroissance allongée qui ressemblait vaguement à un mufler. Une nouvelle espèce de prédateur, ai-je pensé. Nous avions les nôtres sur Téthys, des monstres ailés pareils à des chauves-souris géantes qui sortent au premier crépuscule d'Ouranos pour s'abattre en hurlant sur les êtres vivants, humains ou animaux, et les vider de leur sang en quelques secondes.

La créature s'est agitée avant d'émettre une sorte de chuintement. Mon index s'est crispé sur la détente de mon tube.

« Ne bouge surtout pas, sale bestiole, ai-je murmuré. Ou je te réduis en cendres. »

Aussi curieux que cela puisse paraître, j'ai eu le sentiment qu'elle avait compris mes paroles. Elle a en tout cas cessé de s'agiter et j'ai vu ses yeux s'assombrir. J'ai frissonné. Était-ce la pluie qui me trempait maintenant jusqu'aux os ? La créature a poussé des cris. Des gémissements plutôt que des cris. J'ai cru distinguer des syllabes dans ses grognements et ses gargouillements. Elle tentait de communiquer. Toujours sur mes gardes, j'ai consacré toute mon attention à son étrange langage. J'ai capté peu à peu des mots au milieu des sons tantôt sourds, tantôt aigus, les mots se sont organisés en phrases, et j'ai découvert avec stupeur qu'elle parlait la même langue que moi.

« ... bienvenue... sur... Terre... Bienvenue... chez... toi... On... m'a... chargée de t'accueillir... »

Je me suis machinalement rapproché d'elle. De près, elle m'a paru encore plus hideuse.

« Tu me connais ?

— Tu... es... Tu... es... mon... oncle... Jason...

— Ton oncle ? Ça veut dire que...

— ... je... suis... ta... nièce... Les... androïdes... nous... ont... apporté... tes... messages... Nous... savions... que tu reviendrais... avec... la... prochaine... navette... TerTé... Je... guettais... ton... arrivée...

— Pourquoi ne m'avez-vous jamais répondu ? »

Je me suis rendu compte, en posant cette question, que j'étais en train d'admettre que cette créature était réellement ma nièce. Je distinguais maintenant ses yeux, des puits sans fond emplis d'une immense tristesse.

« Le... programme... génétique... mondial... On... nous... a... implanté... des... correcteurs... génétiques... Nous... pensions... ne... plus... jamais... connaître... la... maladie... ni... la... vieillesse... Nous... avons... tous... muté... La... transgénose... »

Mes pensées se sont affolées.

« Où sont-ils passés, les autres ? Mon frère ? Mes sœurs ? Leurs

enfants ? Leurs petits-enfants ?

— Ils... vivent... sous... terre... comme... moi... Ils... ne... supportent... plus... la... lumière... du... jour... Je... crois... plutôt... que... nous... ne... supportons... pas... notre... nouvelle... apparence... Nous... préférons... demeurer... dans... les... ténèbres...

— De quoi vivez-vous ? »

Ma nièce a marqué un temps de silence.

« Nous... ne... tolérons... plus... d'autre... nourriture... que... nous-mêmes... »

Sa réponse m'a glacé le sang.

« Nous... nous... mangeons... les... uns... les... autres... a-t-elle ajouté avec un long soupir. Mon... père... ton... frère... l'un... de... ceux... qui... ont... mis... au... point... le... programme... de... correction... génétique...

— Ah oui, le génie...

— Il... Il... a... été... mangé... le... mois... dernier... »

J'ai discerné le scintillement caractéristique de larmes entre ses excroissances.

« Nous... avons... abandonné... la... Terre... aux... automates... Nous... nous... maintenons... en... vie... en... espérant... que... certains... de... nos... descendants... retrouveront... leur... programme... génétique... originel... Je... suis... tellement... heureuse... de... t'avoir... vu... oncle Jason... D'avoir... pu... de... nouveau... contempler... un... être... humain... »

Ses yeux ont brillé de joie. Ouranos m'est témoin que je n'ai jamais désiré une revanche aussi terrible. J'ai désigné les caisses d'un geste du bras.

« Moi qui vous avais apporté des échantillons de roche et de sable de Téthys... »

Je n'ai rien trouvé de mieux à dire.

« Laisse-les... là..., a dit ma nièce. Nous... raconterons... ton... odyssée... à... nos... descendants... Un... jour... peut-être... ils... viendront... les... chercher... »

J'ai pleuré une nuit et une journée entières à la gare de Blois, puis, une fois mon réservoir de larmes asséché, je suis retourné à l'astroport saharien. Fiévreux, vidé de mes forces, j'ai acheté mon billet au comptoir de la société TerTé. Douze millions de thys, comme à l'aller : l'argent n'a plus cours sur Terre, mais les androïdes savent qu'il a encore son utilité sur Téthys.

Cinq années de voyage m'attendaient.

Cinq longues années de solitude.

J'ai espéré que ma compagne de l'aller me rejoindrait pour le voyage du retour. Elle ne s'est pas présentée à l'embarquement. Elle

s'était sans doute éteinte sur cette terre comme je prévoyais
maintenant d'aller finir ma vie sur Téthys, dans le regard des hommes.

Fort 53

1^{ère} publication : *De Brocéliande en Avalon*,
anthologie de Lucie Chenu,
Terre de brume, 2008.

IL PLEUVAIT des bombes et des missiles depuis une bonne vingtaine de jours. Le vent n'avait plus assez de force pour dissiper la fumée et la poussière. Pour les soldats terrés dans l'un des bunkers de la ligne Avalon, il n'y avait plus de différence entre le jour et la nuit. Les fracas des explosions dominaient régulièrement les bourdonnements des drones fureteurs ; les éclairs éblouissants sabraient le clair-obscur permanent ; les odeurs de poudre, de terre brûlée, et celles, inquiétantes, des gaz mortels s'infiltraient dans les masques à oxygène.

Cent vingt-sept hommes de la compagnie Excalibur étaient tombés depuis le début des hostilités. Une trentaine d'entre eux avaient été touchés par un éclat de bombe ou une balle TCC – tête chercheuse de chaleur – tirée de la ligne ennemie, les autres avaient commis l'erreur d'ôter un bref instant leur masque, trompés par les détecteurs insérés dans les manches de leurs combinaisons.

Il avait résisté à la tentation de se débarrasser du lourd attirail de tissu et de cuir qui lui encombraient le visage. Envie mordante de sentir la caresse du vent sur son crâne, son front et ses joues ; envie de ne plus voir à travers le verre embué et sale du hublot ; envie de dévaler, nu, échevelé, enfant de nouveau, les pentes des collines défigurées par les cratères.

Sa mère l'avait pourtant tenu loin de la guerre, loin des militaires, de leurs uniformes et de leur honneur. Elle avait perdu son mari et ses deux fils aînés au cours des premiers affrontements sur la ligne Avalon. Il avait grandi au milieu d'une forêt profonde, dans une maison coupée du monde et de ses fureurs. Un capteur magnétique fournissait l'énergie, l'eau venait d'un puits, on n'était pas raccordé au ouèbe public ni à l'un de ses avatars privés qui envahissaient les réseaux. De même sa mère avait refusé la télévision et sa dernière évolution, la sensovision.

Elle avait ainsi pensé que le monde ne viendrait jamais à son

troisième et dernier fils, mais le monde s'était présenté sous la forme de soldats en manœuvre. Il avait aperçu, au centre d'une clairière, leurs visages enduits de suie, leurs armes brillantes, les bouts rougeoyants de leurs cigarettes. Il les avait trouvés tellement beaux dans leurs uniformes bruns et kaki qu'il les avait pris pour des créatures surnaturelles. Ils lui avaient dit en riant qu'ils n'avaient rien d'angélique : ils appartenaient à la compagnie Arthur, l'une des plus prestigieuses de l'armée européenne. Ils avaient avoué qu'ils s'étaient perdus à cause d'une panne de leur balise électronique. Il les avait guidés dans le labyrinthe végétal dont il connaissait chaque arbre, chaque buisson, chaque fougère. Ils lui avaient offert des cigarettes, du chocolat et une épée dorée miniature, l'insigne de la compagnie, avant de s'éloigner dans un sentier. Il avait alors conçu le projet de devenir l'un d'eux.

Le matin de ses quinze ans, l'âge légal pour s'engager dans l'armée européenne, il était parti de la maison malgré les supplications de sa mère. Il l'avait vue s'effondrer sur le perron, mais il n'était pas revenu sur ses pas. Un seul désir le tendait : revêtir l'uniforme de la compagnie Excalibur, épingler l'épée dorée sur le col de sa combinaison, se battre sur la ligne Avalon contre les ennemis de l'Europe et de la chrétienté.

On l'avait expédié au feu après seulement trois semaines de formation sous les ordres du capitaine Goreman. Il se battait avec une telle fougue, une telle bravoure, que ses instructeurs n'avaient pas jugé nécessaire de lui inculquer davantage les règles de l'art militaire. Férocité et sauvagerie tenaient lieu de discipline dans le chaos qui régnait de part et d'autre de la ligne Avalon. Il avait participé à toutes les offensives de la compagnie Excalibur, chargée de regagner mètre après mètre le terrain conquis par l'ennemi. Ses camarades et lui, appuyés par l'aviation et les divisions blindées, avaient ainsi fait reculer les envahisseurs de sept kilomètres en sept mois.

« Plus que deux mille mois, et on aura renvoyé ces salopards chez eux ! » grommelait parfois son supérieur, le capitaine Ivonet.

Toujours aux avant-postes, il avait tué un grand nombre d'hommes sans jamais être touché. Il se servait de son fusil d'assaut avec une adresse diabolique. Ses balles atteignaient à tout coup les yeux des soldats de l'armée ennemie ; la fente oculaire de leurs casques était le seul défaut de leurs cuirasses. Les adversaires exploitaient le manque de visibilité pour se glisser comme des ombres dans les bunkers et commettre des attentats suicides en s'appliquant à faire le plus de dégâts possible. Maintes fois, il avait été recouvert de la chair pulvérisée et du sang de ses compagnons. Maintes fois, embrasé de colère, il était sorti de l'abri et avait couru vers la ligne ennemie en hurlant des imprécations. Maintes fois, les balles TCC avaient sifflé à

ses oreilles et cherché une autre cible, un corps brûlé par l'explosion ou un uniforme en train de flamber.

« Demain, à l'aube, on attaque le fort 53. »

Sombre était le regard du capitaine Ivonet, blanche sa voix, amer le pli de sa bouche. Aucun officier n'accepte d'un cœur léger d'expédier des hommes à la boucherie. L'état-major avait décidé de sacrifier la compagnie Excalibur. Le motif ? La rivalité des généraux, le coup de sang d'un ministre, les intrigues d'un haut fonctionnaire corrompu par l'industrie de l'armement... Cinquante, cent fois l'armée européenne s'était brisée sur le fort 53, un bastion perché au-dessus d'une vallée, indestructible, imprenable. Ni les bombes à uranium de cinq tonnes ni les missiles longue portée n'avaient réussi à percer sa carapace de béton et d'acier. On avait songé, là-haut, à le noyer sous un déluge atomique, comme les pays de l'Axe du Mal en leur temps, mais on avait craint de condamner une grande partie du territoire à un interminable hiver nucléaire et on avait résolu de le reprendre avec les compagnies d'élite de l'infanterie.

« À nous, les gars. »

Le petit jour peinait à se frayer un passage dans la brume ténébreuse. Un silence insolite régnait sur les lieux, plus inquiétant finalement que le vacarme habituel. La compagnie Excalibur s'était rassemblée dans le froid matinal ; mille deux cents hommes aux mines chiffonnées s'en allaient offrir leurs poitrines à la mitraille impie. Terrain découvert, nul abri, nul fossé pour s'abriter de la grêle de balles qui s'abattrait sans discontinuer jusqu'à ce qu'il ne reste plus un souffle de vie sur la plaine.

Le capitaine Ivonet rechignait à baisser son bras levé depuis un bon moment. Pas question de refuser le combat : ses hommes et lui seraient fusillés dans l'heure qui suivrait la mutinerie. Autant mourir au champ d'honneur, autant partir dans un anonymat glorieux.

Au signal, les mille deux cents hommes de la compagnie jaillirent du fossé et s'élancèrent sur la plaine criblée de cratères et jonchée de corps. Au loin, à environ deux kilomètres, l'objectif, le fort 53, aigle gigantesque perché sur son aire.

D'abord le silence, à peine troublé par les expirations des soldats, les raclements des semelles sur les tapis de douilles, les cliquetis des armes. Puis l'enfer, la mitraille ; qui dégringole des meurtrières, hache les assaillants comme de l'herbe sèche, soulève des gerbes de sang. Chaque grêle s'achève par une salve de hurlements et de gémissements. De la voix et du geste, le capitaine Ivonet exhorte ses hommes à continuer.

« Plus qu'un kilomètre à franchir, au nom de Dieu ! »

Les hommes scrutent le ciel. En vain. Ni Dieu ni l'aviation ne viendront appuyer l'offensive terrestre. Les mauvaises langues

affirment que Dieu n'a pas encore choisi son camp, que l'armée européenne a dilapidé depuis longtemps ses réserves de bombes et de kérosène, que les avions sont désormais condamnés à pourrir dans leurs hangars. Que reste-t-il à bombarder de toute façon ? On a rasé les villes de part et d'autre de la ligne Avalon, immeubles, usines, hôpitaux, ponts, maisons...

Ils ne furent bientôt plus que deux à l'avant, le capitaine Ivonet et lui. Ils arrivaient en vue de la rivière profonde et sinueuse qui traversait la plaine. Les hommes de la compagnie Excalibur gisaient par centaines sur la terre profondément labourée par les bombes, les obus et les balles. Le capitaine n'alla pas plus loin, tituba, roula sur le sol, touché au cou, à la mâchoire, la moitié de la tête emportée.

Resté seul, il courut jusqu'au bord de la rivière. Il lui fut impossible de discerner quoi que ce soit dans l'eau sombre. Vu de près, le fort 53 ressemblait à un château maléfique avec son rempart crénelé, ses excroissances arrondies, ses fines meurtrières. Ses occupants avaient cessé le tir, comme s'ils l'avaient perdu de vue. Ou qu'ils avaient décidé de l'épargner, ce qui n'était pas dans leurs manières.

Il refusa de rebrousser chemin. Seul sur la plaine, il ferait une cible idéale pour les occupants du fort. De toute façon, même s'il réussissait à regagner la tranchée, on lui demanderait des comptes ; on n'aimait pas les survivants dans une guerre qui engloutissait les morts par millions. Et puis survivre, pour quoi faire ? Personne ne l'attendait à l'arrière. Un courriel d'une cousine l'avait informé que sa mère était morte de chagrin le lendemain de son départ. *Morte à cause de toi*, avait cru bon de préciser la cousine. Il n'en avait pas conçu de remords, mais chaque nuit, la peine, une peine lourde et inépuisable d'enfant, lui rendait visite.

Il osa enfin retirer son casque et son masque à oxygène. La caresse de l'air réchauffé par les explosions sur son visage et dans ses cheveux lui procura un bien-être ineffable. Il s'assit au bord de l'eau, sortit son paquet de cigarettes et son briquet de la poche de son treillis, fuma avec délectation l'une de ces cigarettes bourrées de psychotropes offertes par l'armée à ses vaillants combattants. De la rivière pourtant figée montait un murmure enchanteur que ne troublaient pas les crailllements des nuées de corbeaux chargées de nettoyer les dépouilles. Il joua un petit moment avec l'épée dorée épinglée sur le revers de sa veste, puis il saisit son fusil d'assaut et, toujours tête nue, s'avança dans l'eau froide.

Il reprit conscience sur la rive opposée, haletant, exténué. Il avait perdu toute notion de temps. Il ne se souvenait pas avoir nagé, il lui semblait seulement que la traversée avait duré des jours, voire des semaines. Une brève inspection de ses joues lui révéla une barbe

fournie. Il s'était pourtant rasé avant l'assaut ; le capitaine Ivonet refusait que la mort emportât ses hommes dans une tenue débraillée.

Au-dessus de lui, la brume escamotait en partie la masse sombre du fort 53. L'endroit baignait dans un silence sépulcral. L'odeur d'humus supplantait celle, piquante, de la poudre. Il se releva, débloqua le cran de sûreté de son fusil d'assaut et gravit la colline hérissée de rochers qui supportait la gigantesque construction. Il s'attendait à chaque instant à voir surgir un ou plusieurs ennemis de la brume, mais il gagna le sommet de la butte sans croiser âme qui vive.

Une passerelle métallique avait été jetée sur le gouffre insondable qui ceinturait le fort. Il s'y engagea. Elle oscillait et vibrait à chacun de ses pas. Il marchait sans hâte ; il y avait très longtemps qu'il n'avait pas ressenti un tel calme, une telle sérénité. Il ne voyait pas le fond de l'abîme, plus ténébreux encore que l'eau de la rivière. La guerre, le vacarme, les atrocités des hommes ne semblaient plus être que de lointains souvenirs.

La passerelle donnait sur une porte monumentale dont les formidables vantaux métalliques étaient entrouverts. Il la franchit sans marquer la moindre hésitation et passa dans une première salle percée de meurtrières d'où tombaient des rayons obliques de clarté sale. Une lumière plus vive et vacillante léchait les dalles inégales au fond de la pièce ; ce fut vers elle que le portèrent spontanément ses pas. Quatre hommes vêtus de noir jaillirent de l'ouverture et s'avancèrent vers lui. Leurs yeux brillaient par les étroites fentes de leurs casques. Il se laissa désarmer sans résistance bien qu'aucun pistolet ne fût braqué sur lui. L'envie de se battre l'avait déserté. Et puis les manières des ennemis étaient étonnamment douces et amicales pour des monstres assoiffés de sang. La propagande militaire, relayée avec conscience par les médias, ne prêtait aucune humanité aux adversaires de l'Europe.

Les quatre hommes l'escortèrent dans un long couloir sombre qui donnait dans une immense salle carrée habillée de dalles d'une blancheur éblouissante. S'y dressaient un grand lit ainsi qu'une cheminée centrale posée sur quatre colonnes où brûlait un feu ardent. Allongé sur le lit, appuyé sur un coude, se tenait un homme vêtu d'une longue robe noire ornée de passementeries dorées. Sa chevelure blanche dépassait d'un turban de tissu pourpre et noir noué autour de sa tête ; son visage était bistre, son nez aquilin, sa barbe longue et immaculée.

Les quatre soldats l'emmenèrent près du lit et se retirèrent avec une discrétion d'ombre. Les yeux sombres, impénétrables, de l'homme allongé restèrent un long moment rivés sur lui ; il n'y décela pas de haine, ni même de colère ou de mépris.

« Eh bien, mon jeune ami, que nous vaut l'honneur de votre visite ? »

Aucun accent dans la voix grave et suave de l'homme allongé. Pas une trace d'ironie.

« Comme si vous ne le saviez pas ! rétorqua-t-il sans chercher à masquer son agacement. L'honneur n'a rien à voir là-dedans. Vous avez tenté de nous envahir, nous sommes en guerre depuis plus de quinze ans, nous voulons seulement reprendre les territoires que vous nous avez volés. »

L'homme allongé remua sur le lit et grimaça.

« Je ne puis, hélas, me lever pour vous accueillir. Mes jambes ne me portent plus. Les territoires, disiez-vous ? Les frontières, les nations, les religions, de grandes causes, de grandes plaies... Vous avez l'air épuisé. Vous avez sans doute marché pendant des jours. »

Il eut l'impression que l'homme allongé se moquait de lui. « Les balles qui viennent de décimer ma compagnie, elles ne sont pas tombées du ciel ! »

Le vieil infirme regarda autour de lui.

« Je ne vois pas d'adversaires ni de balles, ici. Seulement deux êtres humains. »

Une jeune femme brune s'introduisit dans la pièce par une ouverture dérobée. Elle portait, posée en travers d'un coussin pourpre, une épée à la lame fine et au pommeau d'or. Elle s'inclina au pied du lit avant de prendre la parole.

« Un présent de votre nièce, seigneur. Cette épée a traversé les siècles. Il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais de meilleure qu'elle. Ma maîtresse serait heureuse qu'elle n'aille point dans de mauvaises mains. »

L'homme alité fit signe à la jeune femme d'approcher puis, quand elle fut près de lui, se saisit de l'épée et la soupesa. Bien que chacun de ses mouvements lui arrachât une grimace de souffrance, l'homme maniait l'arme avec une ardeur et une adresse surprenantes.

Immobile à côté du lit, il croyait que la lame vibrante, sifflante, allait s'abattre sur son cou et mettre fin à l'étrange entrevue. Elle se figea tout à coup à quelques centimètres de ses mains.

« Prenez-la, dit l'homme allongé. Moi, je ne suis qu'un infirme. Vous êtes plus digne de la porter que moi. »

Il ne décelait pas le moindre signe de duperie dans les yeux du vieil homme. Il se saisit de l'épée par la pointe de la lame. Le fil tranchant lui mordit la paume et les doigts. Bien que d'une légèreté étonnante, elle paraissait trempée dans un acier plus solide que les alliages servant à construire les abris antimissiles, vivante, douée d'une énergie propre. Une douce chaleur envahissait ses membres, effaçant sa fatigue et ses peurs. Avec une telle gardienne, le monde ne pourrait pas lui faire le moindre mal.

La tentation le traversa, brutale, de plonger la lame dans le corps

de l'homme allongé. N'était-il pas un ennemi ? N'était-il pas l'officier ou l'émir qui commandait la garnison du fort 53 ? Sa mort ne marquerait-elle pas la fin des assauts qui coûtaient la vie à des milliers de jeunes Européens ?

L'irruption de plusieurs soldats vêtus de noir le tira de ses pensées. Ils installèrent près du lit une table sur des tréteaux d'ébène, qu'ils recouvrirent d'une nappe blanche. Ils apportèrent ensuite une chaise et des couverts d'argent, puis ils l'invitèrent à s'asseoir en face du vieil homme. Gardant l'épée près de lui et la méfiance au cœur, il accepta leur invitation, mangea de bel appétit la viande aromatisée qu'ils lui servirent, but avec plaisir le vin capiteux qu'ils versèrent dans sa coupe. Il s'étonna de voir le vieil homme vider plusieurs coupes : il avait toujours entendu dire que leur religion interdisait aux ennemis de l'Europe de goûter les plaisirs terrestres. Au fond, il ne savait d'eux que ce qu'en rapportaient les reportages télévisés, les journaux, les rumeurs, les témoignages des soldats blessés et rapatriés du front.

Le vieil homme s'essuya les lèvres à l'aide d'un mouchoir en dentelle.

« Eh bien, mon jeune ami, qui es-tu ? »

La question le prit au dépourvu. Pas question de lui donner son nom : la consigne était formelle dans l'armée européenne, et particulièrement dans la compagnie Excalibur, de ne livrer aucun renseignement à l'ennemi. Ce dernier aurait pu se servir des noms récupérés pour miner le moral d'une population déjà sapé par quinze années de bombardements. L'ennemi maîtrisait les moyens de communication à la perfection, expédiant les listes des soldats tués ou capturés à des millions d'adresses oùëbe, envoyant parfois un pourriel qui montrait une exécution ou un acte de torture ; il fallait abattre cet ennemi-là, imperméable à la pitié.

« Je ne suis qu'un soldat anonyme de l'armée européenne... »

Tandis qu'ils parlaient, un jeune homme vêtu de noir fit son apparition dans la pièce, brandissant un large cimeterre à la large lame évasée et scintillante d'où s'écoulait un filet de sang. Les gouttes vermeilles perlaient du fil tranchant de l'acier et s'écoulaient sur les bras et les mains du jeune homme.

Il se demanda comment une chose pareille pouvait se produire, mais il s'abstint de poser la question de peur d'être la victime involontaire d'une cérémonie païenne, d'une malédiction. Les hommes du capitaine Ivonet avaient reçu la bénédiction du prêtre et les derniers sacrements avant de se lancer à l'assaut du fort, et il ne voulait pas se présenter devant le Créateur dans l'état de péché.

Vinrent ensuite deux autres jeunes gens qui tenaient des candélabres levés au-dessus de leurs têtes. Derrière eux se présenta une jeune fille d'une grande beauté qui portait entre ses mains une

coupe d'or aux courbes délicates et incrustée de pierres précieuses. Il se fit une si grande clarté que les bougies en perdirent leur éclat. Il se demanda encore par quel miracle une petite coupe pouvait répandre une lumière aussi vive, mais, bien que pressante, la question resta scellée sur ses lèvres. Une diablerie, pas de doute là-dessus. Sa dernière cigarette, peut-être. Depuis qu'il avait franchi la rivière sombre, rien ne semblait avoir de sens. Mourir ne lui faisait pas peur, mais il vivait dans la terreur de la malédiction, de la corruption de son âme. Les jeunes gens et la jeune fille disparurent par une sortie dérobée. Malgré les lueurs du feu dans la cheminée et les flammes des chandelles suspendues, il crut que la nuit était brusquement tombée sur la salle.

« Eh bien, mon jeune ami, me diras-tu maintenant qui tu es ? »

Le sourire du vieil homme chassait l'âge et la souffrance de son visage.

« Un putain d'ennemi ! cria-t-il. Tu n'as rien de bon à attendre de moi, vieux gâteurs ! »

Les voix du capitaine Ivonet et de tous ses camarades déchiquetés par les balles ennemies résonnaient en lui ; elles lui criaient de se méfier des ruses des mages et du Malin, elles réclamaient le sang de cet homme pour venger le leur. Il repoussa sa chaise, se leva, contourna la table et, l'épée en main, se rapprocha de l'homme allongé.

« Qui est celui qui prétend me tuer ? »

Un soldat, le dernier rempart de l'Europe, répondit-il en lui-même.

Il leva l'épée. L'homme qui brandissait le cimeterre sanglant, les deux porteurs de candélabres et la jeune fille qui tenait la coupe réapparurent et repassèrent en cortège devant le lit. La lumière vive, éclatante, le contraignit à fermer les yeux quelques instants.

Que contenait donc cette fichue coupe qui répandait une telle clarté ?

Il attendit que l'obscurité tombe sur les lieux pour s'avancer vers l'homme allongé.

« Pose-toi seulement cette question, mon jeune ami : qui suis-je ? »

Il brandit bien haut l'épée offerte quelques instants plus tôt par son interlocuteur. Il était bien autre chose, sans doute, qu'un enfant soustrait par sa mère à la cruauté du monde, bien autre chose qu'un tueur de la compagnie Excalibur, bien autre chose qu'un chrétien d'Europe. Qui pouvait se vanter de savoir qui il était vraiment ?

La lumière disparut définitivement de son champ de vision. Il n'aperçut plus, dans les ténèbres soudaines, que les yeux brillants du vieil infirme. Des yeux pétillants. Deux étoiles dans un ciel d'encre. Il se demanda une dernière fois à qui et à quoi était destinée la coupe d'or. Quelle importance ? Seule comptait la mission de la compagnie

Excalibur. La prise du fort 53.

« Rien à foutre de ta magie ! » hurla-t-il avant d'abaisser l'épée de toutes ses forces.

Elle s'enfonça dans le vide. L'entraîna dans son élan. Il eut l'impression d'être happé par un courant puissant et projeté dans une nuit noire et froide. Il perdit toute notion d'espace et de temps.

Il se réveilla sur le bord de la rivière. Sa barbe semblait encore avoir poussé de plusieurs centimètres. Le fort 53 se dressait au-dessus de sa tête, immuable, menaçant. Les balles crépitaient en pluie sur la terre devenue stérile. Des cris retentirent derrière lui. Des ombres jaillirent des nuages de fumée en gesticulant et en hurlant. Elles furent fauchées par les rafales venues des hauteurs. Une autre compagnie s'était lancée à l'assaut du fort, des centaines d'hommes allaient mourir.

La coupe...

Sans doute aurait-il dû tremper les lèvres dans le liquide qu'elle contenait, sans doute aurait-il dû s'interroger, sans doute...

Qui était le vieil homme allongé sur le lit ? Qui suis-je ?

Peut-être que les choses auraient changé s'il avait posé les questions qui s'étaient pressées dans sa gorge, peut-être que cette horrible guerre aurait cessé si... Il secoua la tête pour chasser les pensées et les questions absurdes.

« Qu'est-ce que tu fous là, toi ? »

Un homme se dressait derrière lui. Un soldat de l'armée européenne. Âgé sans doute de quinze ou seize ans. Il portait, sur le revers de son treillis, l'insigne de sa compagnie, une lance miniature et blanche.

« Je... Je suis le seul rescapé du dernier assaut.

— Quelle compagnie ?

— Excalibur. »

L'autre marqua son étonnement d'un haussement de sourcils.

« Excalibur ? Ça fait plus de deux mois qu'elle a été massacrée. Ton nom ?

— Perce val Gallois.

— Comment t'as réussi à survivre deux mois dans ce putain d'enfer, Gallois ? T'es magicien ou quoi ? »

Il secoua la tête, au bord des larmes.

« J'en sais foutre rien... »

Les yeux de l'autre se promenèrent un petit moment sur l'eau noire et lisse de la rivière.

« Je crois bien qu'il ne reste plus personne de vivant derrière moi. Moi, je continue. Si tu réussis à retourner à l'arrière, Perceval, dis-leur que le soldat Gauvain de la compagnie Longin est passé sur l'autre

rive. »

Le soldat Gauvain posa son fusil d'assaut sur sa tête et s'avança d'une allure résolue dans l'eau noire.

« Gauvain ? »

Le soldat se retourna.

« Si tu vois... Si tu vois le... Non, rien. »

Gauvain adressa un sourire mi-désolé, mi-complice à Perceval, puis, toujours brandissant son arme au-dessus de sa tête, il continua de s'enfoncer dans l'eau.

Son nom est personne

1^{ère} publication : site Utopod, 2008.

PAIMBCEUF, le 20 juillet 1839.

L'air du large me fouette les narines. Les grands navires à destination de l'Afrique, de l'Orient et du Nouveau Monde frottent leurs panses ventrues contre les pieux bordant les quais. Une activité fébrile agite le port tandis que la Loire se dilate démesurément pour s'ajuster aux dimensions de l'Atlantique. L'air vibre de la tiédeur et de la lumière de ce matin de juillet. Des odeurs de sel et d'épices paressent dans l'air alangui, des hommes se démènent avec une adresse de singe dans les haubans des voiliers. Me frayant un chemin dans la foule des cap-horniers, des débardeurs, des passants et des mendiants, je cherche le *Coralie*, un trois-mâts en partance pour les Indes. D'immenses gaillards s'apostrophent dans leurs langues rugueuses – des chasseurs de baleines, des harponneurs, exhibant leurs tatouages, leur teint hâlé, leurs cicatrices, leurs hachures profondes et leurs dents noires. Mieux vaut éviter de les fixer dans les yeux : ils sont prompts à considérer un regard comme une provocation et à jouer de leurs énormes poings. Je marche donc en me concentrant sur la pointe de mes chaussures. Je maudis le costumier qui m'a procuré des vêtements d'époque flambant neufs. J'entends dans mon dos les quolibets des marins qui, entre leurs lèvres gercées, se gaussent de ma tenue de gandin. Des anciens me traitent à mi-voix d'incroyable, et je me souviens que quarante années seulement nous séparent du Directoire. Les plus âgés de ces hommes ont probablement connu la Révolution et les années de soulagement et de fête qui suivirent la Terreur. Il faut que je pense à suggérer à l'agence de donner un aspect patiné aux tenues. Nous, les vérificateurs, ne devons à aucun moment attirer l'attention dans les époques que nous traversons.

Le *Coralie*, enfin.

Le magnifique trois-mâts à la proue effilée se balance mollement le long du dernier quai. Je suis soulagé d'arriver à temps. Les archivistes de l'agence ont consulté une multitude d'ouvrages des XIX^e et XX^e siècles, mais, n'ayant pas trouvé de date précise, ils ont recouru au

calcul de probabilités. Le TT (TransTemps) m'a transféré dans la ville de Nantes le 19 juillet 1839. Je me suis aussitôt rendu au port pour commencer mes recherches. Un employé m'a dit que le *Coralie* avait quitté Nantes deux jours plus tôt, mais qu'il devait faire une escale à Paimboeuf afin d'effectuer les derniers chargements. Fort aimable, il a ajouté qu'il ne fallait pas trop fréter les navires à Nantes, surtout l'été, sinon, à cause des bancs de sable, ils ne parvenaient pas à remonter la Loire jusqu'à son embouchure.

J'observe le *Coralie*, les débardeurs qui chargent les caisses de bois par la passerelle, les membres de l'équipage qui s'affairent sur le pont. Je cherche des yeux les mousses mais ne distingue que des marins. Un officier d'une trentaine d'années, reconnaissable à son tricorne et aux galons qui ornent sa redingote bleu sombre, supervise les opérations. Je m'en approche. Il m'examine de la tête aux pieds avec une légère moue de réprobation. Les couleurs, sans doute : le costumier m'a soutenu que le jaune safran et le rouge vif étaient tendance en 1839. À la cour de Louis-Philippe peut-être, mais pas sur les quais du port de Paimboeuf.

« Vous désirez, monsieur ? »

— Vous êtes officier sur le *Coralie* ? »

Je me suis appliqué à prendre l'accent de l'époque, que j'ai un peu étudié à l'aide d'un logiciel répéteur. Mon vis-à-vis incline légèrement le torse.

« Lieutenant de vaisseau Hyacinthe Mottin pour vous servir, monsieur.

— Eh bien, monsieur le lieutenant, je cherche un mousse qui se serait enrôlé dans votre équipage à Nantes il y a de cela quelques jours. »

Il fait semblant de réfléchir, sans doute pour donner de la solennité à sa réponse, avant de hocher la tête.

« C'est que, monsieur, la presque totalité de l'équipage s'est engagée à Nantes. Que voulez-vous donc à ce mousse ? »

— Seulement le saluer avant le départ.

— Vous êtes de la famille ?

— Un parent très éloigné.

— Quel est son nom ?

— S'il vous a donné le bon, il s'agit de Jules Verne. »

Les yeux et le front plissés, le lieutenant s'abîme cette fois dans une vraie et longue réflexion.

« Il y a bien un Jules parmi les mousses, mais son nom de famille est... euh... Nemo. »

Je ne peux m'empêcher de sourire.

« Est-il âgé d'environ onze ans ? »

L'officier acquiesce d'un clignement de paupières martial.

« Alors, c'est bien lui.

— Vous devez attendre un peu, monsieur. J'ai envoyé les mousses remettre... enfin, faire une commission.

— Dans combien de temps reviendront-ils ?

— J'espère avant le milieu du jour. »

Je m'incline à mon tour. Le soleil, émergeant des brumes matinales, n'est pas encore à son zénith. Les cris perçants des mouettes crèvent le brouhaha. À l'horizon, des voiles blanches et gonflées volent au-dessus des écumes scintillantes. J'ai environ une heure devant moi. Comme j'ai pris la première diligence de la journée pour parcourir les quarante kilomètres entre Nantes et Paimbœuf, je meurs de faim et de soif et me rends dans l'une des nombreuses tavernes qui bordent le port. Installé sur un tabouret devant une table de bois brut, je commande une anguille revenue dans une sauce au beurre et à l'ail posée sur son lit de Parmentier. L'aubergiste au teint rougeaud me sert d'autorité un vin rouge au goût aigre. L'anguille est divine. Les aliments de notre présent ont perdu leur goût à force d'avoir été manipulés. Les Parmentier n'ont rien à voir avec la fadeur de ce qu'on nous présente comme des pommes de terre ; celles-ci ont une saveur de noisette et d'humus. Je mange avec plaisir la tarte aux prunes que la main preste d'une servante dépose devant moi, puis je fais passer le tout avec un breuvage noir qui ressemble davantage à un jus de marc qu'à un café.

Une heure plus tard, je suis de nouveau posté devant la passerelle du *Coralie*. Le lieutenant de vaisseau, les débardeurs et les membres d'équipage se sont éclipsés pour sacrifier à leur tour au rituel du dîner. Deux garçons se présentent quelques instants plus tard. Âgés d'une douzaine d'années, ils portent tous les deux d'amples chemises de chanvre serrées aux épaules, des pantalons de toile et des chaussures qui peuvent se porter aussi bien à gauche qu'à droite. Je m'avance vers eux. Je devine lequel des deux est le jeune Verne au regard fou d'inquiétude qu'il me lance.

« C'est toi, Jules ? »

L'autre mousse, les cheveux roux et le visage constellé de taches de son, me fixe d'un air effronté.

« Qu'est-ce que ça peut bien vous faire, monsieur ?

— Ce n'est pas à toi que je m'adresse. »

J'observe Jules Verne, plutôt grand et maigre, cheveux bruns et ondulés, teint pâle, yeux noisette que la peur n'empêche pas de pétiller.

« Si vous insistez, monsieur, j'm'en vais quérir des harponneurs que j'connais bien ! gronde le mousse aux cheveux roux.

— Je veux seulement qu'il réponde à une question, et ensuite, promis, je m'en irai.

— Ben, posez-la, votre question ! »

Jules garde le silence. Il se tient en retrait, effrayé, comme retiré dans un autre monde.

« Tu t'appelles bien Jules Verne, n'est-ce pas ? »

Il ne répond toujours pas.

« J crois bien qu'il a rien envie d vous dire, monsieur, grogne l'autre mousse. Vous feriez mieux d partir. »

Je m'accroupis devant Jules pour descendre mon visage à hauteur du sien.

« Est-ce que tu as bien l'intention d'offrir un collier de corail à ta cousine Caroline ? »

La stupeur lui arrondit les lèvres. J'entrevois fugitivement l'homme qu'il deviendra un jour, tel que ses différents portraits nous l'ont fait connaître, avec sa barbe fournie et son air de savant austère démenti par la malice de ses yeux.

« Pourquoi as-tu choisi le nom de Nemo ? »

Le mousse s'interpose entre lui et moi, l'air mauvais.

« Vous aviez dit une seule question, monsieur, et vous en avez déjà posé trois. Fichez donc l'camp si vous voulez pas que les cap-horniers vous flanquent la rouste de votre vie ! » Je me relève, mes genoux craquent – ils sont pourtant récents : je les ai fait changer l'année de mes cent deux ans.

« Je m'en vais. Mais si tu souhaites me parler, Jules, je souperai ce soir à l'auberge de l'Estuaire. »

L'après-midi s'étire avec une lenteur exaspérante dans la chaleur émolliente de juillet. Je déambule dans les rues de Paimbœuf bordées de maisons cossues d'armateurs qui, pour la plupart, ont fait fortune avec le commerce triangulaire. Les navires chargés d'armes, de verreries, de porcelaine partaient d'ici pour l'Afrique et revenaient quelques mois plus tard du Nouveau Monde débordant de tissus, de sucre, de cacao, de rhum et de tabac. Entre-temps, ils avaient troqué leurs armes et leurs verreries contre des esclaves dans les comptoirs du golfe de Guinée et revendu leur cargaison de « bois d'ébène » dans les Caraïbes ou à Savannah, en Géorgie. De toutes les époques que j'ai visitées, le XIX^e n'a pas ma préférence. Il marque le début de la révolution industrielle, l'avènement de la vapeur, de la mécanique, de la rationalisation. Le premier train transportant des voyageurs a roulé sept ans plus tôt, et personne n'en est mort, contrairement à certaines prédictions fantaisistes. Le XIX^e conduira au modernisme et à tous ses excès : les guerres industrielles, la folie économique, le pillage effréné des ressources, la pollution, le réchauffement, la manipulation et la mutation génétiques, la négation de l'individu, les cataclysmes... Au fond de moi, j'aimerais avoir la possibilité d'influencer le jeune Verne, de le détourner de cet optimisme béat qui l'entraînera à célébrer les

vertus de la science. Comme si la science était la baguette magique des fées de nos contes. Je suis intrigué toutefois par le fait qu'il ait choisi le pseudonyme de Nemo pour s'engager sur le *Coralie*. Nemo, qui deviendra son personnage le plus sombre ; Nemo, que la perte douloureuse des siens engagera dans une guerre sans fin contre l'humanité. Mais la déontologie m'interdit de modifier le cours de l'histoire. Nous les vérificateurs, nous sommes des témoins neutres, des fantômes du futur. Il viendra sûrement au rendez-vous que je lui ai fixé à l'auberge de l'Estuaire. Un curieux de son espèce ne pourra s'empêcher de découvrir comment un inconnu est à même de révéler les détails, en principe connus de lui seul, de ses amourettes avec sa cousine Caroline.

Il se présente d'ailleurs dix minutes après que je me suis attablé. La taverne bruisse des conversations et des rires des marins déjà échauffés par le vin. Les pipes exhalent une fumée âpre. Mon entrée a déclenché une salve de railleries et de ricanements. Le costumier de l'agence passera un sale quart d'heure à mon retour. Les filles de salle, nettement plus nombreuses qu'à midi, allument les lampes à huile suspendues aux poutres. L'électricité ne se répandra qu'au début du siècle suivant. Jules jette un coup d'œil inquiet autour de lui avant de s'avancer vers ma table. Je lui fais signe de s'asseoir en face de moi. Il a l'air d'un enfant égaré dans un monde un peu trop grand et rude pour lui. Je lui demande s'il désire souper, il acquiesce d'un hochement de tête. Je passe la commande à la serveuse à la poitrine opulente qui se faufile avec adresse entre les tables et les mains des clients. Pas le choix, de toute façon : le soir, c'est le même menu pour tout le monde – soupe de poisson, ragoût de bœuf et tranche de brioche. Je laisse un moment le jeune Jules mariner dans la curiosité qui lui dévore les yeux. Je verse du vin dans son verre. Il en boit une gorgée qui lui tire une grimace.

« Eh bien, est-ce que tu as retrouvé ta langue, Jules ? »

Il lance un nouveau regard par-dessus son épaule avant de me répondre.

« Qui êtes-vous, monsieur ? »

— Peu importe. C'est moi qui pose les questions. »

Il boit une deuxième gorgée de vin. Ses mains sont bien trop délicates pour un mousse. Ses joues et son regard s'enflamment.

« Vous avez deviné : je suis bien Jules Verne, le fils aîné de Pierre et Sophie Verne.

— Tu t'es enfui de chez toi après avoir racheté l'engagement d'un mousse, n'est-ce pas ? »

Il reste quelques instants figé par la stupeur.

« Comment le savez-vous, monsieur ? »

— Rien de plus simple : il m'aurait suffi d'interroger le mousse en

question, non ? »

Le raisonnement a l'air de lui convenir, puis il secoue la tête à plusieurs reprises.

« Oui, mais pour le collier de corail... et pour... pour ma cousine Caroline ?

— Ah ça, mon jeune ami, ne compte pas sur moi pour dévoiler tous mes mystères. »

Il vide son verre avant de me scruter avec une grande attention.

« Pourquoi portez-vous des vêtements aussi...

— Ridicules ?

— Extravagants. Vous venez des Indes ou d'un autre pays oriental ?

— De plus loin que ça encore. Il reste une question à laquelle tu ne m'as pas donné de réponse.

— Le pseudonyme de Nemo ? »

La poitrine généreuse de la serveuse s'immisce entre nous. Elle pose sur la table les assiettes creuses et fumantes d'où monte une odeur de poisson, ainsi que deux cuillères et une corbeille emplies de morceaux d'un pain presque noir. Jules goûte la soupe avec d'innombrables précautions. Ses manières sont celles d'un bourgeois. Il a l'air aussi taillé pour l'aventure qu'une demoiselle de cour.

« Pourquoi Nemo ? reprend-il en s'essuyant délicatement les lèvres avec le mouchoir brodé qu'il a tiré de la poche de sa chemise de chanvre. J'ai lu *l'Odyssée* et c'est la réponse que donne Ulysse au cyclope Polyphème pour s'enfuir de sa caverne. Comme personne, en latin, se traduit par *nemo*, c'est le premier nom qui m'est venu à l'esprit lorsque le recruteur m'a demandé comment je m'appelais.

— Tu n'en as pas informé tes parents, n'est-ce pas ? »

Je tente d'adoucir le goût âpre de la soupe avec une bouchée de pain et une gorgée de vin.

« Vous ne me posez pas de questions, monsieur, dit Jules, l'air pensif. Vous me lancez des affirmations, et j'aimerais savoir d'où vous viennent vos certitudes.

— Je n'ai pas toujours des certitudes. Tu parlais de *l'Odyssée*. Eh bien, mon travail consiste à vérifier que les légendes ou les rumeurs correspondent à la réalité. Je suis un historien d'un genre particulier.

— Quel rapport entre l'histoire et moi ?

— Nous appartenons tous à une période historique, mon jeune ami. Peut-être que tu auras une grande influence sur ton temps. Comme les Robinson du roman de Wyss ont eu de l'influence sur toi. »

Nous vidons nos assiettes de soupe en silence. De temps à autre, tandis qu'il porte la cuillère à sa bouche avec une lenteur affectée, il lève sur moi un regard perplexe. Ce n'est pas la première fois que je suis confronté à un être dont je connais l'histoire avant qu'elle ne soit écrite. J'en éprouve parfois de la jubilation et parfois de la tristesse,

comme ce fut le cas devant Jacques de Molay, le grand maître des Templiers, qui finirait sur le bûcher deux ans après notre entrevue – j'appris à cette occasion qu'il avait abondamment puisé dans le trésor de son ordre pour contrarier les manœuvres de Philippe le Bel et qu'il ne restait pas grand-chose d'un magot que la légende prétendait inépuisable.

« J'aimerais quand même savoir qui vous êtes, monsieur », reprend le jeune Jules d'une voix plus ferme.

Le vin lui redonne un peu de cette hardiesse qui l'a poussé à s'enfuir de chez lui et à s'engager sur le *Coralie*.

« Mon nom est personne », dis-je avec un petit rire.

Ma réponse l'agace, le dégrise.

« Vous vous moquez de moi, monsieur. Vous êtes un détective engagé par mon père, n'est-ce pas ?

— Je suis bien une sorte de détective, mais je n'ai pas été engagé par ton père. Je resterai pour toi un mystère. Ton départ a dû mettre la maison familiale sens dessus dessous. Peut-être devrais-tu rentrer pour rassurer tes parents. Je ne te sens pas fait pour la vie d'un marin au long cours.

— Que dirai-je à ma mère ?

— Que tu ne voyageras plus qu'en rêve, peut-être. C'est le genre de phrase qui rassure les mères. »

La servante nous apporte deux assiettes de ragoût de bœuf aux choux, aux navets et aux carottes dont le fumet me réjouit les narines.

« Pourriez-vous... Pourriez-vous me ramener à Nantes, monsieur ?

— Cette nuit si tu veux. Une diligence part à minuit. Demain matin, tu devrais être chez toi. »

Il plonge avec entrain sa cuillère dans le ragoût, rasséréné, oubliant enfin les bonnes manières.

« Une dernière chose, Jules : quelle commission le lieutenant de vaisseau vous a-t-il confiée, à l'autre mousse et à toi ? »

Je le vois rougir malgré la lumière vacillante des lampes.

« Il nous a demandé de porter un mot à... enfin, une galante, une femme blonde qui sent le parfum et parle avec un drôle d'accent, russe peut-être...

— Elle ne s'appellerait pas Nadia, par hasard ? »

Son étonnement se manifeste cette fois par un léger haussement des sourcils.

« Comment le savez-vous ? »

Je ne lui dis pas qu'avant d'être transféré j'ai lu tous les livres qu'il n'a pas encore écrits. Nous sortons de la taverne rassasiés, presque euphoriques.

« Hé, vous deux ! »

Le mousse aux cheveux roux surgit de l'obscurité et fond sur nous avec la vivacité d'un oiseau de proie. Deux hommes l'accompagnent, deux géants aux faces rugueuses, aux larges épaules, vêtus de chemises et de pantalons coupés dans le tissu avec lequel on fabrique les voiles.

« Ça va, Jules ? Il t'embête pas, ce gandin ? »

Jules écarte les bras en signe de conciliation.

« Tout va bien, Passepartout.

— Vous filiez où, comme ça ?

— Euh... nous... nous comptions prendre la diligence pour Nantes.

— Tu ne veux donc plus voguer sur le *Coralie*, Jules ? Tu ne veux plus aller aux Indes ? »

Le jeune Verne baisse la tête.

« Je... crois que je ne suis pas fait pour la vie de marin... »

Le mousse aux cheveux roux me désigne d'un coup de menton.

« C'est pas lui qui t'aurait mis cette idée dans la caboche ? »

Jules relève la tête.

« Non, Passepartout, c'est moi, et moi seul, qui ai pris la décision.

— Le capitaine, ben, il s'ra pas content.

— Il trouvera quelqu'un d'autre. Il y a plein de garçons qui errent dans le port à la recherche d'un engagement. Tu pourras lui expliquer ? »

Les yeux de Passepartout s'emplissent de mélancolie.

« Dommage que tu te débines, Jules, j'croyais enfin avoir trouvé un véritable ami.

— Je te retrouverai un jour, Passepartout, et nous ferons un long voyage ensemble.

— T'es gentil, Jules, mais tout ça c'est que des mots. »

Les deux garçons restent immobiles et silencieux jusqu'à ce que l'un des géants intervienne.

« Qu'est-ce qu'on fait, nous autres ? »

Son accent rocailleux trahit ses origines canadiennes.

« Vous pouvez vous en retourner, Ned.

— Tu veux donc plus qu'on batte c'godelureau, mon gars ? Crois-moi, ce sera plus facile que d'harponner une baleine.

— Non, Ned, y en a plus besoin. Merci quand même à vous deux. J'vous offre à boire à la taverne.

— Misère, mon gars, t'as même pas d'quoi t'payer un failli ravaudage pour ta culotte. C'est nous qu'allons t'payer le verre. »

Les gaillards s'engouffrent dans la taverne. La bagarre, ils la chercheront plus tard et n'auront sans doute aucun mal à la trouver.

« Désolé, Passepartout », murmure Jules.

Le mousse s'approche de lui et lui donne une petite tape sur

l'épaulé.

« Bah, j'gâge que c'est mieux de même. Bonne vie, Jules. T'inquiète donc pas pour l'capitaine, j'm'en charge. »

La diligence fonce dans la nuit dans un concert de crépitements et de grincements. Ballotté par les cahots, Jules a le plus grand mal à garder les yeux ouverts. Je lui ai demandé comment il comptait justifier ces quelques jours d'absence auprès de ses parents. Il leur dirait, m'a-t-il répondu, qu'il avait flâné dans le port, visité les bateaux, et qu'il s'était endormi dans l'un d'eux.

« Pourquoi appelle-t-on ce mousse Passepartout ? »

Il rouvre ses yeux déjà gonflés de sommeil. Sa tête se balance doucement sur le dossier de la banquette en cuir craquelé. Nous sommes seuls dans la diligence. À cette heure, nous a confié le cocher, il n'y a pas beaucoup de voyageurs.

« Parce qu'il passe partout et qu'il est malin comme un singe », répond Jules en réprimant un bâillement.

Il glisse dans un profond sommeil à la fin de sa phrase. Le temps est venu de m'effacer. Je frappe deux coups sur la cloison de la diligence. Le cocher ouvre la petite trappe, son visage secoué se découpe par l'ouverture.

« Monsieur ? »

— Arrêtez-moi là.

— Et le gosse ?

— Réveillez-le à Nantes. Il saura rentrer chez lui.

— Mais, monsieur... »

Les quelques pièces que je lui tends le convainquent mieux que les mots. La voiture s'arrête au bout de quelques secondes. Je m'assure que Jules ne s'est pas réveillé et descends par le marchepied. La nuit m'enveloppe de son haleine chaude.

Après que le silence a absorbé le grondement de la diligence, je marche en longeant la Loire. L'enfant Verne m'a bien plu. J'ai pu vérifier le point obscur de sa vie qui posait un problème aux éminents biographes de l'écrivain. Ils ont offert une somme rondelette à l'agence de contrôle du passé pour qu'elle envoie un vérificateur. La fugue de Jules n'était donc pas une légende. Je passerai sous silence mon rôle dans la résolution de sa brève aventure. Je crois que je n'ai eu aucune influence sur le passé, qu'il aurait pris de toute façon la décision de ne plus voyager que par la pensée. Il me faut maintenant retrouver la porte temporelle et retourner dans mon présent, ni plus ni moins réjouissant que les autres époques, seulement différent – et obsédé par la vérité historique. Il n'y a pas d'époque supérieure à d'autres, tel est le principal enseignement des voyages dans le temps. Jules Verne ne saura jamais que, pour lui rendre visite, j'aurai utilisé

un principe cher à l'un de ses grands confrères, H. G. Wells.

On va marcher sur la Lune

1ère publication : *Complots capitaux*,
anthologie d'Olivier Delcroix,
« Néo », Le Cherche midi, 2008.

LE DISCOURS de Son Excellence Yang Liwei, le délégué chinois à l'ONU, fit ce jour-là l'effet d'une bombe à fusion. Son mandarin chantant et sa voix basse donnaient à ses paroles un tour à la fois solennel et sarcastique. Les autres délégués l'écoutèrent d'un air ennuyé avant de se redresser et de lui prêter une oreille attentive, intrigués, puis stupéfaits. Il n'entrait pas dans les habitudes diplomatiques de la Chine de porter en public des accusations contre l'un des membres permanents de l'ONU. Mais Beijing estimait sans doute qu'il était temps de révéler à la face du monde les nouveaux rapports de forces. La République populaire de Chine s'apprêtait à mettre la dernière touche à l'ambitieux programme spatial Chang'e, à expédier sur la Lune les trois taïkonautes qui étaient devenus les héros du parti, des fils du ciel. Son Excellence Yang Liwei commença par chanter longuement les louanges de son grand pays, dont la progression technologique fulgurante allait bientôt permettre au *premier homme* de fouler le sol lunaire. Bon nombre de délégués crurent avoir mal entendu, vérifièrent que leurs oreillettes fonctionnaient correctement, soupçonnèrent le traducteur d'avoir interprété de façon erronée les paroles du délégué chinois, mais Yang Liwei, en parfait connaisseur de l'âme humaine, leva toute ambiguïté en répétant plusieurs fois son affirmation : les taïkonautes du prochain programme Shenzhou-XIII seraient les *premiers êtres humains* à marcher sur la Lune. *Les premiers*. N'était-il pas logique, après tout, qu'il revînt à une civilisation aussi ancienne et prestigieuse que celle de la Chine de concrétiser un rêve aussi vieux que l'humanité ? Mais, pensèrent unanimement les deux cent douze autres délégués présents ce jour-là dans l'amphithéâtre, *on a déjà marché sur la Lune !* Le 20 juillet 1969 plus précisément, un jour glorieux pour le monde libre et les États-Unis d'Amérique, un petit pas pour Neil Armstrong, un grand bond pour l'humanité, et cætera, et cætera... Un murmure de

réprobation parcourut l'illustre assemblée, mais personne n'osa apostropher Yang Liwei, lui-même ancien taïkonaute du vol Shenzhou-III ; on n'interrompait pas le représentant d'un pays qui rachetait tout ou partie des dettes de la plupart des pays dits évolués et qui avait mis au point la première bombe à fusion.

« Mais, me direz-vous, mes chers confrères et amis, on a déjà marché sur la Lune, reprit le délégué chinois avec un sourire qui donnait à son visage rond un air de bouddha facétieux. Ou, plutôt, on vous a fait croire qu'on a déjà marché sur la Lune. Le temps est maintenant venu de dissiper les illusions et de révéler la vérité. Que personne ici n'en prenne ombrage, il ne s'agit nullement de mettre certains de nos très chers amis dans l'embarras... »

Jim Duncan, le délégué américain, se leva de son siège et quitta la salle avec fracas, signifiant à Son Excellence Yang et aux maîtres de Beijing que les relations diplomatiques entre les deux grandes puissances étaient, sinon rompues, du moins très largement refroidies. La sortie retentissante de Jim Duncan n'arrêta nullement Yang Liwei dans sa démonstration : elle faisait partie des réactions anticipées par la délégation chinoise – c'était un jeu d'enfant de provoquer les Occidentaux drapés dans leur honneur démocratique et leur gloire perdue. On s'était ainsi débarrassé d'un adversaire dont le droit de veto aurait pu être embarrassant au moment de voter la résolution. Il s'agissait à présent de convaincre les autres délégués, qui avaient tous, à des degrés divers, des griefs contre l'ex-puissance américaine. Son Excellence Yang Liwei s'y employa avec méthode. Il s'attarda d'abord sur les incohérences, nombreuses et flagrantes, émaillant les images du vol Apollo XI.

« Car, et c'est là où nous devons porter toute notre attention, la crédibilité du vol Apollo XI repose sur les seules images dont nous savons tous qu'elles peuvent être aisément manipulées. »

Yang Liwei fit distribuer à chaque membre de l'auguste l'assemblée un dossier d'une cinquantaine de pages qui reprenait point par point les contradictions soulevées depuis plus de cinquante ans par les partisans enragés de la mystification. Le délégué indien demanda à son homologue chinois quel aurait été l'intérêt de l'Amérique de monter un tel canular.

« Évident, coupa Yang Liwei avec un soupçon de mépris (l'Inde, le rival le plus sérieux de la République populaire à la suprématie mondiale, réclamait depuis dix ans le retour immédiat à la souveraineté du Népal occupé par les armées rouges). À l'époque, l'Amérique accusait un grand retard technologique sur l'URSS et, plutôt que de se lancer dans un coûteux programme spatial, elle a choisi d'utiliser le pouvoir de l'image pour affirmer une illusion de suprématie. »

Quelques voix s'élevèrent alors dans le silence irrespirable soulevé par les propos de Yang Liwei. Le délégué français déclara que des experts scientifiques indépendants avaient réfuté, voire ridiculisé, depuis bien longtemps la plupart des arguties mentionnées dans le dossier : les ombres multiples, le ciel sans étoile, l'inexplicable flottement du drapeau américain, la lettre C sur un élément de décor, l'absence de fumée et de poussière, l'empreinte des pas, le silence du moteur du module lunaire, l'instabilité de ce même LM, le manque de puissance et de précision des ordinateurs de l'époque, l'utilisation du satellite TETR-A pour duper les contrôleurs, les plis inexplicables sur les combinaisons des astronautes, leur faible pression interne (0,3 bar), les fortes radiations lunaires... Le délégué israélien renchérit en assurant que, contrairement aux assertions du dossier, les films rapportés par les astronautes avaient très bien pu supporter les radiations et la température de la Lune grâce aux modifications effectués par la société Hasselblad sur les modèles EL/500 et EL/700 utilisés par l'équipage. Et aussi que le décès de certains individus, techniciens ou pilotes, impliqués d'une manière ou d'une autre dans le programme Apollo n'avait rien de suspect, comme les diverses enquêtes l'avaient démontré. L'Union soviétique n'avait pas été épargnée par les accidents, sept de ses cosmonautes ayant trouvé la mort au cours d'essais et de manœuvres. L'aventure spatiale comportait des risques : la République populaire elle-même avait perdu plusieurs hommes et femmes lors de l'explosion en vol de la fusée Longue Marche IF 6, et aucune nation souveraine ne l'accusait de les avoir assassinés. Enfin, la base 51, soupçonnée d'abriter les décors lunaires ayant servi à la mystification, avait largement ouvert ses portes aux journalistes et autres inspecteurs : on n'avait rien trouvé d'autre que du matériel militaire qu'on gardait dissimulé pour des raisons bien compréhensibles de sécurité nationale. Les États-Unis avaient fait preuve sur ce sujet d'une transparence exemplaire.

Son Excellence Yang Liwei écouta ses confrères onusiens sans rien perdre de son flegme ni de son sourire. Un spécialiste en morphopsychologie aurait probablement décelé de la jubilation dans ses yeux en partie estompés par de minuscules lunettes rondes. Quand chacun se fut exprimé avec les circonvolutions d'usage pour ne pas froisser le géant économique et militaire du XXI^e siècle, le délégué chinois demanda l'autorisation exceptionnelle de convoquer un témoin. Le président de la séance, le représentant du Kenya, donna aussitôt son consentement sans en référer à ses deux assesseurs, les délégués du Chili et de Nouvelle-Zélande : une telle excitation s'était emparée de l'auguste assemblée, habituellement frappée de torpeur, que personne ne s'indigna de ces manquements pourtant élémentaires à la règle protocolaire. On introduisit le témoin, un homme de type

caucasien à qui il était difficile de donner un âge, probablement plus vieux que ne le proclamaient ses joues lisses et ses cheveux d'un noir de jais. Le président de la séance lui fit jurer de dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité, avant de l'inviter à s'exprimer. Un silence de cathédrale ensevelit aussitôt l'immense amphithéâtre.

« Mon nom est Richard Jenkin. Je suis né en 1944 dans l'État du Missouri, plus précisément à Saint Louis. » Les délégués en conclurent qu'il avait atteint les quatre-vingts ans et se promirent de lui demander les coordonnées de son chirurgien esthétique et de son médecin personnel, tant il s'exprimait d'une voix forte et claire. « J'étais en 1968 le second assistant sur le film de Stanley Kubrick *2001 : l'Odyssée de l'espace*. J'étais promis à un grand avenir dans le cinéma, mais je n'ai pas fait la carrière qu'on me prédisait. En voici les raisons : deux jours après le dernier clap du tournage, deux hommes sont venus voir Stanley Kubrick afin de lui proposer un programme original et ambitieux. Mais Stanley avait ses propres projets en tête et, de toute façon, il était farouchement attaché à son indépendance. Il me présenta aux deux hommes en leur disant que j'étais un jeune réalisateur talentueux et qu'ils pourraient sans doute trouver un terrain d'entente avec moi. Ils m'emmenèrent dans un coin désert pour m'exposer leur dessein. L'un était des services secrets américains et l'autre de la NASA. Ils me dirent que ces foutus bâtards de communistes étaient sur le point d'expédier un homme sur la Lune et qu'il n'était pas question de les laisser gagner cette course. Mais la NASA n'était pas prête et l'opinion publique du monde libre n'admettrait pas qu'on sacrifie des hommes à une cause qui demeurerait purement symbolique. Ils cherchaient donc un réalisateur spécialiste des effets spéciaux pour simuler un atterrissage et un séjour là-haut. Pour immortaliser les premiers pas de l'homme, un Américain, sur la Lune. On tirerait la fusée porteuse en grande pompe, comme d'habitude, puis une fois qu'elle aurait franchi les limites de la stratosphère, le réalisateur, installé dans un studio de tournage ultra secret, prendrait le relais. Bien qu'abasourdi, j'eus le réflexe de leur demander comment ils comptaient récupérer trois astronautes qui auraient embarqué au vu et au su de tous à Cap Canaveral. Ils me répondirent en riant qu'on les escamoterait comme des foutus lapins dans le chapeau d'un prestidigitateur. Il fallait que je prenne ma décision tout de suite, il ne nous restait plus beaucoup de temps pour préparer ce qui serait sans doute la plus grande mystification de tous les temps. J'en savais déjà trop. Si j'avais refusé leur proposition, j'aurais eu un accident mortel les heures suivantes. Et puis, que je sois damné, je dois reconnaître que le projet me fascinait, m'enthousiasmait : c'était le plus grand film de tous les temps qu'on me demandait de réaliser, une illusion qui deviendrait l'histoire

officielle, la référence suprême. Je leur ai donné mon accord. Ils m'ont laissé trois jours pour me préparer. J'ai rompu avec ma petite amie du moment, une starlette qui, je l'ai appris à l'occasion, me trompait avec un producteur qu'elle trompait lui-même avec un acteur (rires et applaudissements de l'assemblée), puis on est venu me chercher en pleine nuit pour me conduire à la base secrète militaire 51, dans le désert du Nevada. Nous disposions sur place d'un immense studio souterrain et d'un budget à faire pâlir tout producteur normalement constitué. Nous avons travaillé jour et nuit pour fabriquer le décor lunaire, pour rédiger le scénario, pour préparer les angles de prise de vues, pour répéter avec les doublures des astronautes, pour prévoir l'imprévisible... Pendant ce temps, les responsables de la NASA et les agents de la CIA s'activaient pour donner le maximum de crédibilité à leur entreprise. Certains employés du laboratoire d'observation McDonald, chargé de vérifier la distance Terre-Lune à l'aide du déflecteur que les astronautes devaient poser dans la mer de la Tranquillité, furent impliqués dans le complot contre de très généreuses compensations – moi-même, j'ai touché en un an suffisamment d'argent pour vivre très confortablement jusqu'à la fin de mes jours. Je ne vous parlerai pas des fausses communications destinées aux espions russes, des fausses photos, des faux échantillons de roche lunaire, des éclats de météorites au préalable nettoyés des micro-organismes qui auraient révélé leur passage sur Terre... Je n'entrerai pas dans les détails, vous en avez la liste complète dans le dossier que vous a remis Son Excellence Yang Liwci. Il me suffira de vous dire que ce fut l'expérience la plus fantastique, la plus bouleversante de mon existence, le film total, ultime, auquel aspire tout cinéaste digne de ce nom. Nous avons réalisé une œuvre quasi parfaite dans les conditions du direct pour plusieurs centaines de millions de spectateurs extasiés. La plus grande foutue fiction télévisée de tous les temps. Aucun autre réalisateur, même parmi les plus grands, même notre cher Stanley Kubrick, n'a eu et n'aura jamais une telle audience. Nous avons craint à chaque instant qu'une minuscule erreur technique ne dévoile la supercherie au monde entier et ne discrédite à jamais l'Amérique. Quelle extraordinaire tension pendant ces quelques jours ! La moindre mouche, le moindre moustique, le moindre éternuement, la moindre panne de caméra ou de relais auraient pu foutre en l'air quinze mois de travail ! Des erreurs, il y en a eu, bien sûr, et des observateurs clairvoyants n'ont pas manqué de les dénoncer, mais, à chaque fois, la NASA et la CIA ont cloué le bec des contradicteurs avec des arguments scientifiques incontestables. Dans les batailles d'experts, ce sont toujours les experts officiels qui l'emportent, parce qu'ils ont l'appui des autorités, de la justice et des médias. Mais pourquoi, me direz-vous, dépenser autant d'argent et

d'énergie pour fabriquer une simple illusion ? Son Excellence Yang Liwei a déjà répondu à cette question : il s'agissait de gagner à tout prix la course technologique contre l'URSS et d'imposer dans la tête de chaque Terrien la suprématie du monde libre. Et puis le coût d'une telle opération est dérisoire, oui, dérisoire, en regard d'une véritable expédition spatiale. Même si tous ceux qui ont participé à la mystification ont été très largement rétribués, et ils sont nombreux, même si aucun autre cinéaste ne disposera jamais de tels moyens, même si quelques comploteurs, incapables de supporter le poids des remords, se sont suicidés ou ont été éliminés, le prix à payer pour la supercherie a été nettement moins élevé pour le contribuable américain qu'une expédition réelle, vouée de toute façon à l'échec. Le monde libre n'a pas perdu la face dans cette affaire : je crois que cette victoire truquée a marqué le début de l'effondrement du bloc communiste. Certains d'entre vous se demandent certainement pourquoi j'ai attendu tout ce temps pour raconter mon histoire... »

Richard Jenkin marqua un long temps de pause. Personne n'osa fissurer la chape de silence posée sur l'amphithéâtre. Yang Liwei gardait aux lèvres le sourire qui, chez le représentant d'un État moins puissant, aurait été considéré comme un signe d'arrogance.

« J'ai tant abusé des corrections génétiques que je suis atteint de cette nouvelle saloperie qu'on appelle couramment la transgénose, reprit Richard Jenkin. Je vais mourir. Les médecins m'en donnent pour une semaine, deux peut-être, avec un peu de chance. Je suis parti en septembre 1969 de la base 51 en promettant de garder le silence, évidemment, et de ne plus faire de cinéma. L'envie m'en était passée de toute façon : aucun film n'aurait pu égaler, ni même approcher, l'expérience fabuleuse que j'avais vécue. Avant de disparaître, le temps est venu pour moi de signer mon œuvre. Les taïkonautes ne trouveront aucun drapeau américain sur la Lune. Ni aucune autre trace d'une quelconque visite humaine. Il ne s'agit que d'un satané film, le film dont moi, Richard Jenkin, suis le réalisateur, le film qui a changé la face du monde. »

Son Excellence Yang Liwei sortit du bâtiment de l'ONU avec le sentiment du devoir accompli et, une fois à l'abri des regards, s'octroya un rire de satisfaction. Il avait obtenu ce que Beijing avait exigé de lui : une résolution, la 4566 A, accusait les États-Unis d'avoir falsifié l'histoire et exigeait de l'ex-puissance américaine un communiqué officiel reconnaissant sa culpabilité dans l'affaire qu'il convenait désormais d'appeler la « grande supercherie du vol Apollo XI ». La résolution avait été votée à une majorité plus qu'écrasante, deux cent dix voix contre deux – celle des États-Unis, absents de la délibération, et celle d'Israël. Aucun des neuf membres

permanents présents n'avait opposé son droit de veto. Il s'agissait maintenant pour Beijing de passer à la dernière étape du programme Chang'e.

La technologie spatiale avait considérablement évolué depuis 1969 ; la technologie audiovisuelle également. Pas question pour la République populaire de Chine de prendre le moindre risque. On n'attendrait pas que la maladie emporte le faux témoin Richard Jenkin – excellent acteur d'ailleurs, qui avait vraiment travaillé sur le film de Kubrick, un homme obsédé par sa survie, donc très facile à corrompre –, dont le cas était sans doute définitivement réglé à l'heure qu'il était. Les services secrets chinois s'étaient assurés qu'il ne restait plus un seul témoin vivant ayant participé au programme Apollo. Plus aucun contradicteur. Les immenses studios enfouis à la lisière du désert de Gobi s'apprêtaient à fournir au monde extasié les images des taïkonautes triomphants plantant le drapeau rouge sur le sol lunaire. L'important n'était pas le fait, mais l'image, l'histoire, la mythologie. C'est par le mythe que les États-Unis étaient devenus la puissance dominante du xx^e siècle ; par le mythe que la Chine restaurerait sa grandeur millénaire et serait le phare du xxi^e siècle et des siècles à venir.

Yang Liwei s'autorisa un deuxième rire dans le taxi jaune qui le ramenait dans ses appartements de Central Park. Les Américains s'étaient donné beaucoup de mal pour expédier le premier homme sur la Lune. La facilité avec laquelle il avait pu effacer leur exploit ne cessait de l'étonner. Il n'y avait aucun mérite, aucune gloire, à leurrer l'humanité. Personne n'irait vérifier que le drapeau américain flottait toujours sur la Lune, surtout pas les taïkonautes, qu'on avait choisis pour leur physique de jeunes premiers et leur capacité à tromper les détecteurs de mensonge.

De ma prison...

1^{ère} publication : *Anthologie Utopiales 2009*,
Actu SF, 2009.

JE LANCE ce message depuis mon actuelle et insondable prison en espérant qu'un jour quelqu'un le déchiffre. Je sais que les mots, les pauvres mots, ne donnent qu'une faible idée de la richesse et de la complexité des sensations, des émotions, des sentiments, mais c'est le seul moyen que nous avons trouvé, nous les êtres humains, pour communiquer. Si vous comprenez ma langue, il vous faudra donc lire entre les lignes, dans les intervalles, échapper aux pièges tendus par les phrases, glisser entre les points pour appréhender les couleurs et la texture de l'étoffe.

Moi-même, je dois avouer que je n'y parviens plus. J'ai peu à peu perdu le mode d'emploi de la perception directe et me suis égaré dans les labyrinthes toujours plus complexes, fascinants et ténébreux de la pensée. Chacun de ces dédales m'a conduit dans le cul-de-basse-fosse où je croupis et dont, je le crains, je ne pourrai plus jamais m'extirper. Mes errances évoquent une vieille malédiction : il y a en effet quelque chose de mécanique et d'implacable dans cette manie de se fourvoyer dans les impasses, de ployer le champ de l'expérience comme on le ferait d'un vulgaire papier, jusqu'à faire disparaître toute perspective.

DES MURS...

... j'ai vu jadis les germes de la pensée humaine sortir de terre. Un peu partout dans le monde ont poussé les murs, les miradors et les barreaux. Entre voisins, entre quartiers, entre les régions du Mexique et des États-Unis, entre les régions d'Israël et de la Palestine, entre les régions de l'Irak et de l'Iran, entre les régions de l'Afrique et de l'Europe, entre les régions de la Chine et de l'Inde. Nous, les humains, avons inventé le territoire, la propriété, la frontière, la clôture, la barrière, la transmission, et nous avons établi des règles, des croyances, des religions pour justifier cette tendance au morcellement, à l'enfermement.

Comme je suis né dans une région marquée du sceau biblique, j'aurais tendance à relier notre comportement au mythe de la Genèse, à la malédiction qui a frappé le premier couple humain (même si les savants de notre espèce affirment que nous sommes le fruit du hasard et le produit d'une évolution biologique chaotique ; j'aime beaucoup les savants de notre espèce, leur foi dans leur art les rendrait touchants si leurs certitudes et leur arrogance ne nous avait pas fourvoyés dans de tels culs-de-sac). Nous aurions été maudits et chassés du jardin d'Éden pour avoir croqué le fruit défendu de l'arbre de la connaissance (les premiers savants ?). Nous nous sommes alors rendu compte que nous étions nus, que nous avions perdu notre innocence, que nous avions honte, que nous devons gagner notre pain à la sueur de notre front et que nos femmes engendreraient dans la douleur. Notre dieu nous aurait façonnés en nous jetant, comme des sortilèges, des interdits dans les pattes. Omniscient, notre dieu savait fort bien que ses créatures ne résisteraient pas à la tentation de transgresser ces mêmes interdits. La prison d'où je vous écris aurait-elle été voulue, prévue, par le Créateur ? L'omniscience se doublerait-elle de perversité ? Comment croire en un tel dieu ?

DES AUTRES MYTHES...

... comme ni les réponses des religieux ni celle des savants ne me plaisaient, j'ai cherché les clefs dans les mythes des autres régions et des autres époques. J'y ai trouvé des choses plutôt décourageantes : le Cronos des anciens Grecs, par exemple, dévorait ses enfants et, même s'il les restitua après avoir été vaincu par Zeus, il demeure dans notre mémoire collective comme le symbole du temps destructeur, comme l'insatiable mangeur. J'ai entendu l'épopée à la fois magnifique et tragique de Gilgamesh, le roi d'Ourouk qui, après la mort de son ami Enkidou, courut jusqu'aux confins du monde afin de quérir la plante d'immortalité ; il la trouva grâce à Outanapishtim, le rescapé du déluge, mais un serpent – encore lui ! – la lui déroba. Je pourrais multiplier les exemples, les épopées, il me suffira de vous dire que la plupart des mythes des différentes régions traitent de l'impossibilité pour l'être humain de se sortir du piège de l'espace-temps. Orphée lui-même, qui parvint à ramener des enfers sa bien-aimée Eurydice, la perdit à nouveau pour n'avoir pas résisté à la tentation de la regarder avant d'avoir atteint le monde des vivants.

Tel serait notre destin : piégés par nos perceptions, par nos sens, condamnés à demeurer dans notre ancien jardin d'Éden devenu terre de malédiction – la loi de la gravité ? – et, dès notre naissance, poussés vers une fin inéluctable. La vie humaine ne serait donc qu'une lutte perdue d'avance pour retarder le moment fatidique où nous

franchissons la porte mystérieuse d'où personne n'est jamais revenu (sauf un dénommé Lazare, mais il n'était décédé que depuis quelques jours).

Une perspective angoissante, insupportable pour la plupart d'entre nous. Que faire, alors, pour tromper cette terreur qui nous étreint face au grand mystère de la vie ?

DE LA PENSÉE...

... mes semblables ont trouvé la solution : utiliser cet outil à la fois magique et dangereux qu'on appelle le cerveau et échafauder des constructions de pensées – l'arbre de la connaissance de la Genèse ? Très imaginatifs, nous sommes devenus de puissants bâtisseurs : des mythes fondateurs nous avons tiré des religions, des structures sociales, des territoires, la mémoire, la légitimité, les conflits, la souffrance, les révoltes, de nouvelles souffrances, une chaîne sans fin d'actions et réactions que d'aucuns, dans la région d'Asie, ont appelé karma.

Le problème vient de ce que la pensée est, comme le dit un sage qui s'est penché avec une grande attention sur la condition de ses semblables, inscrite dans le temps, comme frappée de cette malédiction dont je parlais plus haut. La pensée a une fonction logique à condition d'être impersonnelle. Elle ne peut fonctionner que dans le cadre du connu. Mais la pensée constructrice du moi, architecte de l'ego, n'a qu'un dessein : rassurer celui qui la fait vivre, le ramener en permanence dans un état connu, déterminé, borné par le temps, conjurer la terreur de l'inconnu et, par la même occasion, démontrer sa propre importance. Nous sommes rassurés d'appartenir à un groupe humain, à une race, à un sexe, à une religion, à un pays, à une caste ; nous pouvons nous identifier à des valeurs communes forgées par la conscience collective, nous raccrocher à un territoire, à une morale, à des dogmes, à un quelconque prêt-à-penser où, l'espace d'un instant, nous avons l'impression d'échapper à la marche implacable du temps.

... SUSPENDRE LE TEMPS...

Une impression seulement : un fossé se creuse entre la perception et la réalité, qui se transforme en gouffre et génère toujours davantage de mal-être, de souffrance, de violence. Nous refusons ce qui est et privilégions ce qui devrait être ; autrement dit, nous lâchons la proie pour l'ombre, la réalité pour l'idéal, nous courons après des chimères, nous nous lançons en quête de lendemains et d'ailleurs improbables, inexistants.

C'est ainsi que nous nous enfermons dans des prisons mentales de plus en plus étroites, de plus en plus solides, de plus en plus oppressantes, et que nous nous servons de notre bimbelerie mythologique, religieuse, morale, scientifique, historique, pour justifier nos incarcérations. Recroquevillés, désespérés, séparés de nous-mêmes et des autres, nous devenons enragés, nous pillons, nous violons, nous tuons au nom de Dieu, au nom de la liberté, de la fraternité, de l'humanité. Nous nous inventons des légitimités en nous abreuvant à la source de l'histoire, cette histoire que nous modelons au gré de nos intérêts. Nous décrétons des terres saintes, des préférences et des hiérarchies. Puisque le temps est notre tragédie, nous le plions à nos convenances. Nous nous emparons de la parole des prophètes pour diviser le monde en bons et mauvais, pour désigner des axes du mal, pour répartir nos frères humains en légions d'infidèles, en multitudes de goys, en armées de mécréants, en myriades de sauvages. Avec quelle ardeur nous versons le sang, avec quelle frénésie nous imposons nos lois ! Ne sommes-nous pas capables, nous les humains, de nous transformer en bombes humaines pour affirmer nos convictions ? Ne sommes-nous pas capables de massacrer toute une population pour lui apporter les bienfaits de la civilisation et la révélation divine ? Ne sommes-nous pas capables des pires atrocités en nous affirmant investis d'une mission confiée par Dieu lui-même, l'un de ses saints ou un quelconque apôtre des Lumières ?

Un philosophe de chez nous a parlé à ce propos de l'homme historique, de l'homme le plus laid, incapable d'appréhender l'humanité dans sa totalité, dans sa globalité, incapable de percevoir l'enchevêtrement, l'enchaînement de toutes les douleurs, de toutes les choses. L'homme historique ne sait pas affirmer la vie ; il se révèle incapable de dire oui. À cet homme faible, esclave, gardien de l'esprit de vengeance, prisonnier des superstitions et de toute autre forme de drogue, le philosophe oppose le surhomme, non pas l'esthète, encore moins le produit fantasmagique d'un quelconque eugénisme, mais celui qui accepte le monde sous toutes ses formes. Ainsi parlait un ancien Perse : « Oh, ainsi vous aimez le monde ! »

DE L'ACCEPTATION...

... l'acceptation serait l'un des secrets ?

Du fond de ma prison, j'entends déjà les protestations lointaines et outragées de mes frères humains : l'acceptation ? Quoi, tu exiges de nous la résignation, la soumission, l'abandon ? De nos révoltes, de nos refus sont nés le progrès, figure-toi, la démocratie, les Lumières, la science, la croissance, le progrès. Nous avons brisé nos chaînes à la pointe de nos revendications et de nos armes, nous nous sommes

élevés contre l'injustice, nous avons refusé la maladie, la misère, la mort, nous avons fomenté des révolutions, nous avons aidé notre prochain, et même notre lointain.

J'entends encore les hommes et les femmes pérorer dans les médias sur la nécessité de créer un monde meilleur, j'ai le souvenir de leurs regards compatissants et accusateurs, j'ai senti sur mon cou le fil tranchant de leur colère enrobé de douceur. À ceux-là j'ai dit : les Lumières, la science, la démocratie, le progrès ont-ils éradiqué la violence et la souffrance de notre jardin d'Éden ? Avons-nous enfin atteint cette sérénité magnifique qui permet à chacun d'affronter l'existence sans peur et sans haine ? Avons-nous enfin vaincu nos frayeurs ? N'avons-nous pas bâti de nouvelles prisons d'autant plus difficiles à percevoir et à quitter qu'ornementées de bons sentiments, de nobles intentions ? Il était sans doute nécessaire de renverser les structures sociales à certaines périodes, mais avons-nous cessé d'assigner une direction, un but, à nos pensées, à nos actions ? Avons-nous cessé cette course incessante et inutile contre le temps ?

Je parlais des murs qui se sont érigés un peu partout sur notre petite planète ; je peux également évoquer les guerres entre les religions issues du même Livre ou de livres différents, les courses à l'armement, les inégalités sociales, l'exploitation sexuelle, la pauvreté et les maladies qui rongent des continents entiers, la dégradation systématique de nos conditions de vie. Mais nos remèdes n'étaient-ils pas pires que nos maux ? Les vieux schémas, planqués sous le vernis de la civilisation, s'insinuent dans les failles. Ainsi les habitants de l'Occident, hérauts de la démocratie et des droits de l'homme, ont juré, la main sur le cœur, de se débarrasser des dieux démons qui les ont poussés à massacrer à grande échelle au XX^e siècle, et voici qu'ils ont cédé à la tentation du refus de l'autre et du repli. Nous avons érigé des murailles le long de nos frontières, recréé ces espaces clos où peuvent s'ébattre (se battre ?) les gens de même religion, de même culture, de même conditionnement. Nous le faisons bien sûr au nom des droits de l'homme comme jadis les conquistadors confisquèrent les nouvelles terres au nom de Dieu et de son infinie bonté. Pouvons-nous d'affirmer que nous sommes sortis de nos prisons mentales ? Que nous avons créé un monde meilleur ?

La pensée ayant horreur du silence, elle se hâte de reconstruire des cachots à la place de ceux qu'elle vient tout juste d'écrouler. J'ai abandonné par exemple la religion de mes pères pour m'aventurer sur le chemin spirituel débarrassé des dogmes et des prêtres. Je ne supportais plus les rituels vides de sens et la profanation permanente des esprits, je ruais comme un fauve dans une cage exigüe et blessante, je brûlais de révolte, j'aspirais à goûter l'ivresse de la liberté. Et ma pensée m'a dit : d'accord, je te comprends, je

t'approuve, je vais t'aider, et elle m'a entraîné dans ses labyrinthes retors, elle s'est improvisée fil d'Ariane, elle m'a conduit vers des mouvements libérateurs qui, en réalité, ne faisaient que reproduire de façon subtile les mécanismes aussi vieux que l'humanité. De nouveau j'ai été enflammé d'espoir, de nouveau on m'a enseigné que le paradis pouvait être (re) gagné par une ascèse ou une pratique régulière, de nouveau j'ai cru, j'ai nié le présent, *ce qui est*, pour un futur meilleur, *ce qui devrait être*, de nouveau je me suis bercé des prières, des rites et des chants, de nouveau je suis devenu fidèle et j'ai substitué le savoir, la théorie, à l'expérience que je ne vivais pas.

Je suis retourné dans ma prison originelle tout en croyant m'en être évadé. Et si le serpent de la Genèse, c'était la pensée ?

... je me suis marié, j'ai eu des enfants (enfin, pas moi, la matrice artificielle remboursée par les assurances), j'ai exercé un travail, j'ai acheté une maison, j'ai épargné pour offrir aux miens un futur radieux, éternel.

DES SCIENCES...

... nous étions programmés pour mourir. Puis les sciences de l'infiniment petit, la génétique, l'informatique, la nanotechnologie ont concrétisé des espoirs insensés : on sauvegarde les données d'un individu, son esprit, sa mémoire pour les transférer dans un corps neuf qu'on reproduit avec ses propres cellules. Dans l'ombre des laboratoires, on a travaillé d'arrache-pied à fabriquer le premier clone humain. Les commandes des corps de substitution achetés à prix d'or ont afflué. La science s'est efforcée de tenir les promesses d'immortalité jadis énoncées par les mythes et les religions tout en se plaçant sous le signe de la raison. Nos rêves humains sont inchangés, ils se parent seulement d'atours neufs, différents. Nous parlons avec emphase et délectation d'évolution, de révolution, de progrès, et nous demeurons des hommes historiques, des prisonniers, nous ne sommes pas les danseurs de corde tendue au-dessus de l'abîme, nous refusons les risques, nous nous claquurons dans les désirs et les jugements. La pensée humaine est paresseuse, finalement.

DU DÉSIR...

... j'ai recherché la compagnie d'êtres humains qui avaient exploré des territoires vertigineux et qui, compatissants, avaient accepté de partager les résultats de leurs recherches avec les autres hommes. Pour peu qu'on s'écarte des sentiers battus, on en rencontre dans toutes les régions, à toutes les époques et dans toutes les traditions. Ces

hommes-là (au sens d'êtres humains) ont un point commun : ils rejettent d'une manière ou d'une autre la tyrannie de la pensée.

Un représentant de la tradition soufie, né dans la région d'Afghanistan au XVIII^e siècle, m'a murmuré : « Le sage fait le bien sans nul désir et évite le mal sans nul jugement. Il fréquente tout le monde sans aucun attachement, reste séparé de tous sans aucune pensée de fuite et voit Dieu à travers tout sans qu'il y ait nul dualisme. »

Sans nul désir ? s'étrangle ma pensée. Le désir est moteur de toute chose et, d'ailleurs, notre société est tout entière fondée sur le désir. Si tu n'as pas de but, pas d'envie, pas d'espoir, alors à quoi te servirait-il de vivre, pauvre idiot ? Elle me rappelle aussitôt une liste de désirs que je n'ai jamais assouvis et qui, selon elle, me maintenaient en mouvement, en vie. Ils se bousculaient au portillon, les bougres ; j'étais assailli de craintes, je voulais tellement être celui que je devais être et qui n'existait pas.

Ma pensée me connaissait bien : elle se faufilait dans mes frustrations, dans mes douleurs, pour me présenter les pommes de la tentation, elle créait sans cesse du temps afin de m'éloigner de moi-même. Elle avait besoin de générer de l'espace pour se développer, elle s'installait dans mes failles pour se nourrir de moi et croître, elle me maintenait dans mes culs-de-basse-fosse en me terrorisant à chaque fois que j'en sortais la tête. Elle ne m'a pas empêché cependant d'établir la relation entre la phrase du soufi et la parole du philosophe pour qui l'homme véritable est « tous les noms de l'histoire ».

DU PRÉSENT...

... est-ce que, finalement, l'autre terme pour l'acceptation ne serait pas le présent ? Un mystique chrétien du XVII^e siècle m'a murmuré : « Dieu (encore lui !) est un éternel présent ; c'est pourquoi il peut être totalement en moi. » Ou encore : « Si les saints baignent dans la paix de Dieu et demeurent dans la béatitude, c'est qu'ils ne *désirent* rien... » Ma pensée s'est encore cabrée : ce sont des saints, voyons, des ascètes à la discipline de fer, des gens qui ont parcouru le chemin, il te faudra affronter bien des épreuves avant d'atteindre leur état, tu n'es pas prêt (sans compter qu'à l'aune de la science ils sont des ignorants superstitieux). Ma pensée recourait à tous les subterfuges pour gagner du temps et continuer de gouverner mon esprit. Elle exploitait mes sens pour susciter des représentations, des images, des désirs, elle me flattait dans une personnalité entretenant l'idée de distance, de séparation. Le mystique chrétien, encore : « Toi-même tu crées le temps, tes sens le forment ; laisse l'inquiétude et le temps sera aboli. »

Abolir le temps, nous voilà au cœur de notre problème. Abolir le temps me permettrait de sortir de mon insondable prison. J'ai commis

l'erreur de me lancer dans la quête, de m'enfuir pour un impossible ailleurs. « Ne faites pas l'erreur d'imaginer qu'il y a un but à atteindre ou un objectif à réaliser », m'a rappelé fort à propos un autre sage. Il m'aurait suffi d'être entièrement présent à moi-même, d'être conscient de mon être, sans jugement, sans mouvement. Pas facile : ma pensée ne me laissait pas tranquille. Elle s'invitait en moi sous toutes ses formes, revenait par la fenêtre si je la fichais à la porte, faisait un raffut de tous les diables en suggérant que je risquais de perdre mes repères et devenir fou, que je ferais bien de revenir dans les geôles mille fois arpentées qu'elle avait conçues à mon intention. La peur avait changé de camp : ma liberté effrayait ma pensée. Me reviennent ces paroles du Prophète que j'ai rejetées avec une grande violence au début de mon adolescence : « Regardez comment poussent les lys : ils le font sans peine, sans tisser, et pourtant, je vous le dis, Salomon lui-même dans toute sa splendeur n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Observez les corbeaux : ils ne sèment pas, ils ne moissonnent pas, ils n'ont ni caves ni greniers, et pourtant Dieu les nourrit. »

L'abandon pourrait être une autre définition, une autre porte de l'acceptation. Lorsque la pensée se tait, les murs de nos prisons s'effondrent. Mourir sans cesse à la pensée n'est pas une idée très correcte : nous aimons tant avoir raison, nous aimons tant nous bercer d'illusions. Une vieille tradition appelée le Tao nous a pourtant recommandé de nous méfier des certitudes : celui qui agit échoue, celui qui prend perd.

Les rumeurs indignées de mes frères humains s'échouent en vagues murmurantes dans mon insondable silence. Elles ne me blessent pas : on ne peut pas blesser le rien, le vide. Un chuchotement traverse les siècles : « Qui veut être semblable à Dieu doit devenir libre de toutes choses, il doit être vide de lui-même et délivré de toute affection. » Le soufi lui répond en écho : « Mon lieu est le nulle part, mon signe est le non-signé. »

Il n'y a de prison nulle part, il n'y a pas d'histoire ni de guerre dans le non-signé.

J'achève là ma communication un peu confuse en vous remerciant de votre attention et en espérant que les mots n'ont pas trahi mon propos. Je n'ai plus de solution, plus de solution toute faite en tout cas. Tant mieux. Si le temps est la racine de la souffrance, et la pensée la racine du chagrin, alors je vous invite seulement à nous regarder avec sincérité, du fond de l'âme, sans aucun orgueil ni aucun mépris, avec toute la compassion, toute l'attention, tout l'amour dont nous sommes capables.

... au fond de ma prison virtuelle, j'ai accès à toutes les données, je suis tous les noms de l'histoire

... nous sommes allés au bout de notre logique, nous avons bâti
notre monde meilleur, nous sommes devenus pensée pure, nous avons
enfin trouvé l'immortalité

... personne ne peut plus nous rendre nos corps pour expérimenter
la création ni communiquer avec d'autres êtres vivants

... nous sommes condamnés à la solitude jusqu'à la fin des temps

... qui a dit que rien n'était jamais parfait ?

En chair

1^{ère} publication : *Procréations*,
anthologie de Lucie Chenu,
éditions Glyphe, 2007.

ILS M'ONT CONDAMNÉE À la peine maximale. Neuf mois. Un cycle complet.

Ils ont détruit par le feu mon ancien corps après avoir sauvegardé mes mémoires, la vive et la dormante, afin que je sois consciente de chaque seconde passée dans ma nouvelle prison. La technologie nous permet de lier un esprit à n'importe quel organisme, même embryonnaire, et je me suis retrouvée dans un espace si minuscule, si compact, que je me suis crue à jamais piégée dans un noyau d'atome. J'ai perçu, lorsque j'ai repris conscience, un battement régulier et puissant, une vibration, une onde blessante qui traversait le liquide dans lequel je flottais. Je me suis affolée, révoltée, j'ai hurlé, ou j'en ai eu l'intention, un réflexe stupide : qui peut entendre un embryon ? Je me suis apaisée, j'ai essayé de prendre mon mal en patience : je recouvrerais la liberté dans neuf mois. J'avais perdu bien davantage que mon ancien corps. Les regrets m'ont harcelée. On me disait belle, vive, et j'en ai sans doute abusé, jouant avec mes compagnons jusqu'à ce que l'un d'entre eux consente à me suivre dans la terrible aventure. J'avais des cheveux d'or, une peau de neige, une taille si fine que deux mains d'homme en faisaient aisément le tour, j'étais parfaitement consciente du pouvoir de mon sourire et beaucoup se noyaient avec délectation dans le bleu limpide de mes yeux.

J'ai tour à tour été danseuse, conteuse et musicienne, mais aucune de ces activités n'a comblé le vide qui grandissait lune après lune dans mon ventre. Une faim étrange me tenait éveillée, inquiète, une grande partie de la nuit. Je n'en ai parlé à personne pendant trois ans, pas même à ceux qui partageaient mon intimité, puis j'ai commencé à chercher, dans les archives virtuelles, à quoi pouvait bien correspondre cet inexplicable manque ; je n'en ai trouvé aucune trace, aucune description. Cela ressemblait à un appel surgi de la nuit des temps, à un gouffre à la fois dévorant, intime et infini. Je me suis

demandé si les autres éprouvaient ce genre de symptôme et j'ai commencé à poser des questions autour de moi. Les hommes m'ont toisée comme si j'étais folle ; les femmes m'ont jeté des regards à la fois effrayés et complices. J'ai deviné que la plupart d'entre elles avaient expérimenté la même sensation, que certaines, même, s'étaient lancées dans des recherches avancées. Mais elles refusaient de me parler, comme refroidies par leurs propres découvertes, et il m'a fallu insister de longs mois pour en trouver une qui acceptât de se confier.

Elle s'appelait Albane ; sa chevelure immaculée contrastait avec ses yeux d'un noir insondable et sa peau couleur de terre brûlée. Elle allait bientôt passer son premier millénaire. Elle avait connu les temps de barbarie qui avaient précédé la Rénovation. Elle faisait partie des douze mille élus qui avaient accompagné la chute de l'ancienne humanité et conçu la nouvelle civilisation. Nous avons pratiquement tout oublié de la période qui nous a précédés. Sous l'épais voile d'oubli subsistent seulement de vagues notions d'incompatibilité, d'absurdité, de gâchis, l'idée générale que l'homme avait creusé l'abîme dans lequel il s'était lui-même précipité. Sans la clairvoyance des douze mille, il est probable qu'il n'y aurait plus aujourd'hui sur terre aucun représentant de l'espèce humaine.

Albane, tout d'abord, ne m'a pas répondu, mais j'ai cru entrevoir dans ses yeux sombres un intérêt mêlé de crainte. Elle s'est présentée à l'entrée de ma demeure quelques jours plus tard et, sans me demander la permission, elle a déconnecté le Com, le système qui relie en permanence les Rénovés. Elle ne souhaitait pas qu'on entende notre conversation. Jamais encore je n'avais été placée dans la situation de dissimuler. La vérité, la clarté, le partage consenti de la parole et de la pensée sont les principes fondateurs intangibles de notre civilisation. Nous n'avons rien à cacher, aucune zone d'ombre. Les gardiens de la Rénovation veillent à ce que jamais la tromperie ne fasse sa réapparition sur terre, et l'une des meilleures façons d'y parvenir, c'est de laisser le Com en permanence relié.

Nous nous sommes assises l'une en face de l'autre sur le balcon qui surplombait le lac bleuté veillé par les montagnes aux neiges éternelles. Albane a contemplé un long moment le paysage avant de se tourner vers moi.

« Ce que tu ressens, je l'ai ressenti. Toutes les femmes l'ont un jour ressenti. C'est un instinct qui nous vient de la nuit des temps ; un instinct qui a permis à l'espèce humaine de traverser les âges sombres. Nous avons longtemps cru, et moi la première, qu'il s'agissait d'un simple conditionnement culturel, qu'il disparaîtrait quand l'humanité aurait franchi le cap et vaincu sa part animale ; nous nous sommes trompés. Si j'ai coupé le Com, c'est pour ne pas troubler inutilement la sérénité des gardiens de la Rénovation, mais je viens te mettre en

garde : ne prête aucune attention au vide qui te ronge. Aucune. Un jour, il s'évanouira comme un rêve, et tu te demanderas pourquoi il t'a à ce point perturbée. Prends ton mal en patience, je t'en conjure, ce sont les fondements mêmes de notre civilisation qui sont en jeu. »

Je l'ai interrogée sur la nature de ce manque. Elle m'a parlé de maternité... Autrefois, les hommes étaient tous issus du ventre d'une femme, de l'union des gamètes mâle et femelle, le spermatozoïde chez l'homme, l'ovule chez la femme. La jouissance des hommes s'accompagnait d'un phénomène physique appelé éjaculation qui projetait une multitude de spermatozoïdes dans la matrice de la femme. L'un d'eux réussissait à pénétrer l'ovule, leur fusion engendrait l'embryon, l'enfant se développait dans le liquide nourricier et demeurait neuf mois dans le ventre maternel avant d'en être expulsé au prix d'une terrible souffrance pour la mère et le nouveau-né. Telle était la malédiction des anciens hommes, condamnés au cycle perpétuel de la naissance et de la mort.

« Nous avons vaincu l'une et l'autre, a précisé Albane, nous ne naissons plus, ne mourrons plus, mais la malédiction, telle une ombre, nous poursuit à travers les âges afin de nous précipiter dans l'abîme. Tenace est la mémoire de nos cellules, qui tente de nous ramener sans cesse vers un passé révolu et destructeur ; sois forte, ma sœur, ne l'écoute pas. »

J'ai cru percevoir les fêlures des regrets dans la voix douce et ferme d'Albane.

« Nous avons pansé les blessures infligées à la Terre par les anciens hommes, nous l'avons régénérée, nous avons établi notre nombre parfait de cent quarante-quatre mille, nous avons mis la technologie à notre service, nous vivons dans une parfaite harmonie, nous jouissons du présent sans crainte de l'avenir, ne gâchons pas tout pour une chimère issue du passé. »

Elle m'a adressé un sourire énigmatique, puis elle est remontée dans sa nacelle à vent et je l'ai vue disparaître derrière les pics scintillants des montagnes. Je me suis efforcée d'écouter ses conseils, mais notre conversation avait ouvert une faille dans laquelle la malédiction s'est insinuée. Un enfant dans mon ventre ? L'idée m'a d'abord paru répugnante, puis, rapidement, elle m'a fascinée. Comment une taille aussi fine aurait-elle pu abriter un petit d'homme ? Quel volume faisait l'enfant au moment de la naissance ? Par où sortait-il ? Par l'étroite et délicate corolle entre mes cuisses sans doute, hypothèse que j'ai privilégiée après examen de ma physiologie – et après avoir coupé le Com. J'ai entrepris des recherches sur les gamètes. Je n'ai rien trouvé, évidemment, dans nos archives virtuelles.

Le hasard (le hasard, vraiment ?) m'a mise sur la voie lorsque j'ai

découvert, non loin de ma demeure, l'entrée d'une crypte souterraine qui avait échappé à la Rénovation. J'y ai découvert des livres de papier qui répandaient une forte odeur de moisi. Il y avait parmi eux une antique encyclopédie dont une partie était consacrée à la sexualité humaine. Nous avons perdu l'usage de la lecture, mais, comme chacun des cent quarante-quatre mille, je sais lire. Tournant les pages avec fébrilité, j'ai appris le mécanisme de l'ovulation et son phénomène associé, la menstruation. Je n'ai jamais perdu de sang par la faille entre mes cuisses. Ni aucun autre liquide d'ailleurs. J'ai également appris que les êtres humains avaient en ce temps-là besoin de boire et de manger, que le manque d'eau et de nourriture les conduisait inmanquablement à la mort, qu'ensuite ils excrétaient leurs déchets par leurs organes génitaux et leur orifice anal – c'est donc à ça que leur servait cette minuscule ouverture qui chez nous n'a aucune utilité, au point qu'elle a tendance à se refermer –, qu'enfin ils avaient besoin de longs temps de repos appelés « sommeil ». L'être humain décrit par l'encyclopédie m'a fait penser à un animal. Albane n'avait-elle pas affirmé que nous avions vaincu notre part animale ? D'animaux, il n'en restait plus sur terre ; ils avaient disparu en même temps que les anciens hommes. Des dessins et des photos représentaient sur plusieurs pages l'acte de procréation : l'homme devait introduire son organe mâle dans le conduit de la femme afin d'y déverser sa semence. L'acte s'accomplissait, selon l'encyclopédie, au cours de noces charnelles génératrices de plaisir. Nous avions aussi nos plaisirs. Mes compagnons et moi-même partagions de temps à autre le même espace pour nous abandonner à la communion ineffable des esprits. De corps il n'a jamais été question. Je me suis demandé quelles sensations procuraient le frottement des lèvres et des peaux, l'intromission de l'organe mâle dans le conduit femelle, la dissémination de la semence, le boire, le manger, le sommeil, la dilatation de la peau, la distension du ventre...

La décision d'expérimenter la vie organique m'est venue quelques saisons plus tard, quand j'ai admis qu'il ne servait à rien de lutter, que la malédiction m'avait rattrapée. Comme je ne savais pas par où commencer, j'ai accompli le geste qui me paraissait le plus simple : boire de l'eau dans le creux de mes mains. J'en ai bu jusqu'à ce que la sueur commence à perler des pores de ma peau, jusqu'à ce que je ressente, dans le bas-ventre, une pression continue qui a entraîné ma première miction. J'ai aimé, oui, aimé, l'écoulement du liquide chaud entre mes cuisses. Je l'ai vécu comme un jaillissement de source, comme une explosion de vie. J'ai mesuré alors l'extrême fragilité de notre civilisation : à la première occasion, la mémoire de nos cellules nous ramène à nos vies antérieures, à notre état originel. Les gardiens de la Rénovation ont neutralisé les mécanismes organiques, mais il

suffit d'une seule stimulation, même mineure, pour relancer l'ensemble des réflexes physiologiques. C'est la raison pour laquelle, je pense, les gardiens ont créé le Com et prohibé la dissimulation. J'ai retrouvé rapidement la faim, la soif, la fatigue, l'abandon à la fois magique et périlleux du sommeil. J'ai patienté sept saisons avant de perdre le sang de mes premières menstrues ; un bonheur étrange, sauvage, m'a irradiée : j'étais mûre pour abriter une vie dans mon ventre, il me fallait seulement trouver l'homme qui acceptât de m'accompagner sur mon chemin de folie.

Je n'ai eu aucune difficulté à le trouver. Pour peu qu'on sache les flatter, les hommes acceptent de suivre les femmes aux frontières de l'impossible. Il a bu sa toute première eau au creux de mes mains, le reste est venu par surcroît. Nous avons consommé l'acte de chair dans la clarté lunaire, sous les étoiles scintillantes, sur l'herbe tendre de la grève du lac. Avec quelle joie, avec quelle ardeur il s'est consacré à la tâche, avec quelle vigueur son sexe changé en lame m'a transpercée, avec quelle générosité il m'a inondée ! Nous étions fascinés par l'exultation de nos corps, fous de désir, projetés sur des crêtes vertigineuses, enivrés par la transgression des lois immuables de la Rénovation. Nous avons exploré nos sens pendant une lune entière, nous avons dormi dans les bras l'un de l'autre, emplis l'un de l'autre, emboîtés l'un dans l'autre, baignant dans nos sueurs et nos sécrétions intimes.

La vie s'éveillait en mon sein : je l'ai perçue dès les premiers instants. Folle de joie, j'en ai informé l'homme qui m'avait ensemencée. Il n'a pas eu la réaction espérée, il a pris peur et s'est enfui dans sa nacelle de vent, me laissant seule avec l'être microscopique qui déjà m'emplissait tout entière. Je me suis enfermée dans ma demeure, j'ai déconnecté le Com, j'ai regardé s'arrondir mon ventre, mangeant les fruits du patio (quel goût délicieux, ai-je été sotté de ne pas y avoir goûté plus tôt), me désaltérant à l'eau fraîche d'une source. J'ai frémi de joie le jour où l'enfant m'a donné ses premiers coups, un événement incroyable, indescriptible, quelle folie de se priver d'un tel sentiment de complicité, de fusion !

Plus mon ventre et mes seins grossissaient, plus je m'inquiétais, plus je me demandais comment mon enfant, à terme, réussirait à forcer le passage vers la vie et prendre sa première respiration. L'organe mâle m'avait laissé des souvenirs cuisants à l'issue de nos premières joutes, et, à en croire mon ventre, l'enfant se présenterait infiniment plus gros. Aucun des cent quarante-quatre mille n'est né de la sorte ; nous sommes les purs produits de la technologie de la Rénovation, nous avons pris conscience dans des corps formés, parfaits ; il n'y a pas eu de début à notre existence, et il n'y aura pas de fin. Chassée de l'immuable sérénité et fourvoyée dans les méandres

du temps, je n'en ai éprouvé aucune peur, aucun regret. Je me fichais bien de l'éternité puisque, de toute façon, une chair allait naître de ma chair et s'affirmer comme le premier maillon d'une nouvelle chaîne humaine, puisque mes gènes combinés à d'autres gènes traverseraient les âges sombres.

Ils se sont introduits dans ma demeure une lune avant l'enfantement. Les gardiens de la Rénovation, hommes aux regards sévères, femmes aux yeux désolés. Alertés par l'homme qui m'avait fécondée et le silence prolongé de mon Com. Ils ont aussitôt prononcé leur sentence. Puisque j'avais transgressé les lois éternelles – nul besoin d'argumenter, mon état suffisait à me condamner –, je recevrais le châtiment des anciens hommes, je connaîtrais les affres de l'enfermement dans une matrice et les douleurs extrêmes de la naissance. Ainsi consciente des abominations de la chair, je ne risquerais pas d'écouter une seconde fois la voix insinuante de l'humanité disparue. J'ai cru comprendre, à cet instant, que les anciens hommes ne s'étaient pas détruits d'eux-mêmes, que les gardiens avaient précipité leur chute de la même manière qu'ils avaient décidé de la mienne. Je les ai reniés, eux et leur Rénovation, je les ai maudits lorsqu'ils se sont emparés de mon corps et qu'ils l'ont détruit par le feu avec l'être sans défense qu'il portait.

L'homme qui m'a ensemencée, lui, a été condamné à me porter pendant neuf mois, à être le gardien de ma prison. On a transféré son esprit dans un corps de femme fabriqué pour l'occasion, on a reproduit, odieuse parodie, le système de fécondation sans le plaisir inouï qui l'accompagne, on a obtenu un embryon dans lequel on a projeté mon esprit, puis on nous a cloîtrés, mon improbable mère et moi, dans une demeure placée sous très haute surveillance.

Je ne pensais pas qu'un embryon ressentait avec une telle clarté les pensées et les humeurs de sa mère. Elle n'était que haine et rancœur les premiers temps, puis elle a changé quand j'ai commencé à prendre ma place, elle a montré une attention inquiète, cette tendre inquiétude que j'avais moi-même éprouvée lorsque j'étais grosse, elle s'est prise d'affection pour moi, chair grandissant dans sa chair, occultant son passé d'homme, oubliant ma responsabilité dans sa disgrâce. Je suis un garçon, il me semble, je ne sais pas si les gardiens l'ont voulu ainsi. Leur sentence en tout cas s'est retournée contre eux. Ils assimilaient le séjour dans le ventre maternel à une épreuve effroyable, ils croyaient nous délivrer à jamais des démons de la chair, ils ont au contraire affirmé nos chaînes, ils nous ont liés par le sang, par le cœur, ils nous ont unis par un amour plus fort que l'éternité.

Ma mère est parvenue à s'enfuir quand, me sentant à l'étroit, j'ai manifesté ma volonté de sortir. Les mères sont capables de toutes les

ruses, de toutes les audaces, pour protéger la vie qui se déploie en elles. Elle s'est réfugiée dans une forêt profonde à l'abri des capteurs du Com, elle s'est abreuvée à une cascade d'eau fraîche, puis, agrippée à la branche basse d'un arbre, elle s'est accroupie afin de m'expulser.

Nous avons souffert le martyre, elle et moi, jusqu'à ce que ma tête franchisse enfin la porte. J'avais l'impression d'être coincé dans un terrible étau, elle poussait des gémissements à fendre l'âme, comme si les os de son bassin éclataient. Un froid glacial m'a accueilli. J'ai hoqueté, pris ma première inspiration, poussé un hurlement, puis nous avons tout oublié quand elle m'a pris dans ses bras, mouillé de ses larmes et bercé sur son sein.

Je grandis dans l'ombre aimante de ma mère. Nous avons rencontré d'autres femmes et d'autres enfants dans la forêt, au bord des rivières, et formé notre première communauté. La nature nous offre ses bienfaits à profusion. Nous distinguons des formes furtives et bienveillantes, des animaux probablement.

Nos mères nous racontent parfois l'étrange histoire des gardiens de la Rénovation ; ils ont subitement disparu, abandonnant la Terre à la nouvelle humanité. Elles les soupçonnent de les avoir poussées à la faute (quelle faute ?) pour donner aux hommes la force d'entamer un nouveau cycle, d'affronter le temps. Elles disent en riant que la vie est une chute. Je ne crois pas que les gardiens aient un jour existé. Je m'en moque : je joue la plus grande partie de mon temps avec la fille qui, j'espère, portera un jour nos enfants.

Mauvaise nouvelle

1^{ère} publication : *Noirs scalpels*,
anthologie de Martin Winckler,
Le Cherche midi, 2005.

IL AVAIT MIS DU TEMPS À se rendre au cabinet de la nouvelle. Un homme a toujours un peu de mal à confier certains de ses tracas intimes à une femme jeune et plutôt agréable – quelque chose l’empêchait d’être définitivement jolie, la dureté de son regard peut-être, la sévérité de sa coiffure ou encore l’infime crispation de ses traits.

Elle avait repris quelques mois plus tôt la clientèle du docteur Hébert, un vieillard usé et tremblant qui avait jeté l’éponge après une série de diagnostics désastreux – les villageois le surnommaient le « distributeur automatique » tant ses ordonnances étaient pléthoriques, ou encore « la Pelote », allusion à ses origines basques et à sa manie de laisser traîner les yeux et les mains sur ses plus jeunes patientes.

De la nouvelle on ne savait pratiquement rien, sinon qu’elle s’appelait Géraldine Maillet et qu’elle avait fini son internat à la fin de l’été. Le village, le maire en tête, lui avait ouvert les bras, surpris et ravi qu’une jeune praticienne eût choisi d’exercer son art dans le fin fond de la campagne. Les généralistes, les anciens médecins de famille, étaient une espèce en voie d’extinction. L’écrasante majorité des étudiants en médecine s’orientaient vers des spécialités qui avaient la vertu première de préserver leurs week-ends, la vertu deuxième de leur rapporter davantage d’argent et de considération, la vertu troisième de leur éviter les contacts trop rapprochés avec leur clientèle. La Géraldine, comme on l’appelait déjà, avait racheté les locaux de son prédécesseur, habitation et cabinet. Elle vivait seule dans les huit ou neuf pièces de la maison. On ne lui connaissait pas de mari, d’amant ou d’ami. Comme elle habitait sur la place de l’église, les sentinelles – les trois veuves qui scrutaient la place à toute heure du jour et de la nuit – auraient rapporté à la boulangère, à la charcutière, à l’épicière la moindre visite équivoque, la moindre

effusion suspecte.

N'ayant plus à craindre les diagnostics erronés ni les regards salaces ni les attouchements pénibles, les femmes avaient rapidement repris le chemin du cabinet, enchantées de pouvoir confier leurs menus secrets à quelqu'un de leur sexe, tant de choses à raconter quand plus rien d'autre ne vous voit que la télé. Les hommes s'étaient montrés plus circonspects, se voyant mal confesser leurs déboires physiologiques à une femme qui aurait pu être leur fille ou leur bru. Puis, comme ils en avaient assez de se taper une quinzaine de kilomètres au moindre bobo, ils avaient fini par se presser à leur tour dans la petite salle d'attente.

Lui, il avait attendu le rapport circonstancié de plusieurs de ses compagnons de belote pour se décider : la nouvelle se montrait selon eux compétente, discrète, bien plus efficace et agréable, tu penses, que la Pelote. Il était l'un des seuls villageois à regretter l'ancien médecin. Le vieux et lui se pratiquaient depuis si longtemps qu'ils n'avaient plus de secrets l'un pour l'autre. Quand il avait connu ses premières pannes, le bon docteur Hébert lui avait prescrit une flopée de stimulants dont le Viagra, tout un tas d'autres pilules, et même des stéroïdes réservés aux culturistes ou aux chevaux. Les remèdes combinés avaient donné un tel coup de fouet à sa libido qu'il avait dû sortir de ses territoires habituels pour dénicher de nouvelles partenaires. La retraite de la Pelote marquait la fin d'une époque particulièrement faste. Il regrettait de ne pas l'avoir anticipée, de ne pas avoir profité de sa complicité avec le vieux toubib pour se constituer des réserves. Bah, la nouvelle lui prescrirait au minimum du Viagra, puis, s'il parvenait à capter sa confiance, elle accepterait de lui procurer des produits plus efficaces. Et plus dangereux : l'abus de stimulants risquait de raccourcir son existence d'une quinzaine d'années. Quelle importance ? Il aimait mieux brûler la vie par tous les bouts, comme ces cyclistes qui vendent leur âme au diable pour gagner une étape du Tour de France, que de crever à petit feu dans une maison de retraite, nourri, torché et changé comme un nourrisson.

Il se résolut donc à consulter la nouvelle en prétextant un mauvais rhume. Il prit rendez-vous par téléphone. Elle lui recommanda de venir à jeun. Il n'eut qu'à traverser la place de l'église pour se rendre au cabinet. Il parcourut distraitemment les revues entassées sur la table basse de la salle d'attente. Par chance il ne connaissait aucune des mégères assises sur les chaises alignées contre trois des quatre murs. Il détestait les conversations insipides, surtout le matin, quand il n'avait pas encore lampé sa première gorgée d'alcool.

La nouvelle eut un petit mouvement de recul lorsqu'il entra dans le cabinet, comme surprise par son intrusion. Sévère dans sa blouse blanche, cheveux bruns tirés en arrière, lèvres pincées. Elle se

ressaisit, l'accueillit avec un sourire, l'invita à s'asseoir, l'examina un long moment en silence. L'espace de quelques secondes, il sembla au visiteur reconnaître ces yeux noirs agrandis par l'étonnement, puis elle changea de position et la sensation s'estompa.

« Je ne crois pas vous avoir déjà vu, finit-elle par marmonner d'une voix basse.

— Rien d'étonnant. C'est la première fois que je viens chez vous. Pourquoi donc vous m'avez demandé de rien prendre ce matin ? J'ai seulement un satané rhume dont j'arrive pas à me débarrasser. »

Elle hocha la tête. Elle lui parut soudain moins pâle, moins tendue, comme si le sang se remettait à circuler dans ses veines. Peut-être était-elle d'une timidité malade. Peut-être l'impressionnait-il avec son mètre quatre-vingt-dix, ses bras immenses, ses yeux si pâles que le bleu des iris se confondait avec le blanc. Peut-être était-elle à son tour victime de la fascination qu'il avait toujours exercée sur ses proies.

« J'aimerais d'abord vous examiner, reprit-elle après s'être éclairci la gorge. Depuis combien de temps n'avez-vous pas fait de bilan de santé ? »

Il haussa les épaules. Il n'avait jamais été question de bilan de santé avec la Pelote. Il faillit se lever, foutre le camp, puis il se raisonna et se dit qu'il devait en passer par les lubies de la nouvelle s'il voulait capter sa confiance. Il s'exécuta avec docilité lorsqu'elle lui demanda de se dévêtir, ne gardant que ses chaussettes – trouées. Elle l'ausculta d'abord avec un stéthoscope, lui prit la tension, un excellent 12/7, lui ordonna de s'allonger sur la table, lui palpa l'abdomen, marqua un temps d'hésitation avant de triturer ses organes génitaux – petite flambée de désir vite étouffée – et, enfin, lui demanda d'écarter et de relever les jambes pour lui enfoncer un doigt ganté dans l'anus – le toucher de la prostate, un examen de routine indispensable pour les hommes de plus de cinquante ans. Il détesta cette sensation d'être livré sans défense aux tripotages d'une jeune femme. Traqué, forcé dans son intimité. D'autant qu'il décelait une certaine nervosité, une certaine répulsion de la part de son examinatrice – la propreté douteuse de son caleçon ? –, des gestes brusques, maladroits, un souffle court, des gouttes de sueur aux commissures de ses lèvres, le long des ailes de son nez.

De quoi donc avait-elle peur ?

Pendant qu'il se rhabillait, elle lui prescrivit une prise de sang, des radiographies et lui conseilla deux ou trois bricoles pour son rhume, une rhinite anodine. Il lui demanda, avant de remplir son chèque, si elle avait consulté les dossiers de son prédécesseur. Elle acquiesça d'un clignement de cils. Alors, elle devait être au courant pour les pilules, enfin, pour les stimulants, enfin, vous voyez ce que je veux dire...

Elle voyait parfaitement, elle comprenait la situation, mais elle

préférerait attendre les résultats de la prise de sang avant de confirmer les ordonnances du docteur Hébert. Elle lui fixa rendez-vous pour la semaine suivante. Elle aurait reçu le compte rendu du labo ainsi que les radios, elle pourrait prendre les bonnes décisions.

Il ne savait pas trop quoi penser en sortant du cabinet. Elle s'était montrée très professionnelle, aucun doute là-dessus. Un peu trop, même. Cependant, en dépit de sa froideur apparente, il avait l'impression qu'une relation intime s'était nouée entre eux. Pas seulement parce qu'il s'était déshabillé et exhibé devant elle, non, ils semblaient unis par un lien ancien et indestructible. Il lui était déjà arrivé de croiser des inconnus et de se sentir instantanément proche d'eux, comme s'ils avaient parcouru un bout de chemin ensemble. Pour un peu, il aurait cru à cette histoire de vies antérieures défendue avec ardeur par la charcutière, qui puisait ses certitudes dans la psychologie de bazar des magazines féminins. Les théories plus ou moins fumeuses sur les empathiques, les caméléons psychologiques, les gens qui, comme lui, se glissaient facilement dans la tête de leurs semblables, lui paraissaient finalement plus proches de la vérité.

Deux jours plus tard, il se rendit en voiture à la ville voisine pour passer les radios. Le technicien lui dit, avec un sourire rassurant, qu'il n'avait pas à se tracasser, que les photos seraient directement envoyées au cabinet de son médecin traitant. Sa rhinite passa en vingt-quatre heures sans qu'il eût besoin de recourir aux médicaments. Taraudé par une sourde et tenace inquiétude, il n'eut pas l'envie de se mettre en chasse, pas l'envie de s'étourdir dans de nouvelles jouissances. Ses dernières pilules bleues restèrent dans leur boîte pour une autre occasion. Il se demandait quelle saloperie allaient révéler la palpation de la prostate, la prise de sang, les radios, quelle mauvaise nouvelle le guettait chez la remplaçante de la Pelote. La perspective de la maladie, de la prolifération de prédateurs microscopiques dans sa chair et dans son sang, lui fichait une trouille de tous les diables. Il ne bougea pas de l'antique maison héritée de sa mère, collé devant la télévision, perdu dans ses pensées, tapant distraitement dans l'un de ces paquets de gâteaux apéritifs qu'il achetait par dizaines au supermarché du coin. Ses partenaires de belote vinrent sonner chez lui. Il s'en débarrassa en jouant les crevards. Les gens du village le prenaient pour un crétin inoffensif depuis son accident et lui fichaient la paix. S'ils savaient... Son intelligence, ou l'instinct de survie qui lui tenait lieu d'intelligence, lui avait sauvé la mise à maintes reprises au cours de ces trente dernières années. Il avait acquis des connaissances dont ces idiots n'avaient pas la moindre idée. Il ne pouvait résister au menu plaisir de s'en servir pour tricher aux cartes.

Le rendez-vous arriva enfin. La nouvelle se leva pour l'accueillir et lui donner une poignée de main hésitante. Elle le fit asseoir et le fixa,

le menton posé sur ses doigts entrecroisés. Contrairement à l'ancien toubib, un ordre parfait régnait sur son vaste bureau.

« Les résultats de vos analyses ne sont pas bons du tout. Ils ne font d'ailleurs que confirmer mes premières impressions. »

Sang gelé, pensées en vrac, il ne saisit pas grand-chose des paroles qu'elle lui asséna. Il n'en retint que les mots tumeurs, métastases, cancer, prostate. Elle lui montra le papier du laboratoire d'analyses où dansaient des mots et des chiffres parfaitement abscons, lui affirma qu'une chimiothérapie serait probablement nécessaire, qu'en attendant on pouvait réduire les tumeurs à l'aide d'une molécule injectée par voie intraveineuse. S'il était d'accord, bien entendu : il s'agissait d'un tout nouveau protocole et il fallait une autorisation du patient pour administrer le traitement. Abasourdi par le diagnostic, il réclama ses radios, il voulait voir à quoi ressemblaient ces foutues tumeurs. Elle dégagea les photos bruissantes de leur chemise et les aligna sur la vitre lumineuse dressée à côté de son bureau.

« Vous voyez ces zones sombres ? »

Comment ne pas les voir ? Il sautait aux yeux, le chapelet de taches noires, comme des trous forés par des balles en plein cœur de son bassin ! Il se souvint qu'il avait parfois ressenti des douleurs au bas du ventre, ou que le simple fait de pisser lui avait fait un mal de chien. Le crabe l'avait rongé en silence, sans l'avertir, sans lui laisser la moindre chance.

« Il n'est peut-être pas trop tard, reprit la nouvelle. Voyons d'abord comment vous réagirez à la nouvelle molécule. »

Elle lui présenta le protocole, qu'il signa dans un état second, puis elle lui demanda de baisser son pantalon et de se coucher sur la table. Elle transvasa un liquide transparent d'un flacon dans une seringue à l'aiguille très fine. Elle semblait parfaitement maîtresse de ses gestes et, pourtant, il décelait en elle un trouble, de l'appréhension.

« Je vais vous l'injecter juste au-dessus du pubis. Au plus proche des tumeurs. Ça risque de vous faire un peu mal. »

Il n'éprouva, cependant, qu'une légère sensation de brûlure sous le nombril, comme une piqûre de guêpe. Une chaleur intense se diffusa dans son corps, comme s'il avait avalé du feu, puis, pendant quelques secondes, il crut que d'invisibles mains se resserraient autour de son cou et l'étranglaient. Il voulut crier, mais aucun son ne franchit le seuil de ses lèvres. Ses muscles et ses nerfs ne lui obéissaient plus. Alors que l'affolement le gagnait, l'effet s'estompa et il recouvra instantanément la coordination de son esprit et de son corps.

« Qu'est-ce que c'était que ce truc, putain ? »

Elle l'observa avec ce regard lointain, impénétrable, qu'elle semblait poser en toutes circonstances sur le monde.

« Une réaction tout à fait normale, rassurez-vous. L'amélioration

devrait se faire ressentir au bout de cinq ou six injections, à raison de deux par semaine.

— Jamais entendu parler de votre remède...

— La molécule n'en est qu'au stade de l'expérimentation, je vous l'ai déjà dit. Elle a obtenu d'excellents résultats sur les rats, puis sur les chimpanzés. Il faudra attendre encore dix ou quinze ans pour qu'elle reçoive le feu vert de l'agence. Mais nous avons reçu l'autorisation, dans certains cas, de l'essayer sur les êtres humains.

— Dans quels cas ?

— Le vôtre par exemple.

— Je suis pas un putain de chimpanzé !

— Bien sûr que non. Aux singes on ne demande pas leur avis. »

Il ne réussit pas à déchiffrer son sourire, compassion ou moquerie ?

« Il est si grave que ça, mon cas ? »

Elle marqua un petit temps de pause avant de répondre, comme pour donner un minimum de solennité à ses propos.

« Le mot exact est : désespéré. »

Elle leva le flacon vide dont elle avait transféré le contenu dans la seringue.

« Enfin, peut-être pas avec ça... »

Il eut un hochement de tête résigné. Il avait vu les taches sur les radios, les chiffres inquiétants sur le papier à en-tête du laboratoire. Ses connaissances ne lui seraient d'aucun secours. Rien d'autre à faire que de jouer sa vie sur ces piqûres de la dernière chance.

Il revint trois jours plus tard pour la deuxième injection, puis la semaine suivante pour les troisième et quatrième. Il se rendit une fois au café afin d'informer ses partenaires de belote qu'ils ne devaient plus compter sur lui pour l'instant. Ils n'insistèrent pas, remarquant qu'il n'avait pas bonne mine et prenant sa décision pour l'une de ces toquades dont il était coutumier. Il marchait de plus en plus difficilement, titubait par instants, s'appuyait sur un mur ou un poteau électrique pour ne pas tomber. Il perdit également l'appétit, quelques-uns de ses cheveux et toute envie de partir en chasse. Il ne ressentait en revanche aucune douleur au bas-ventre, signe selon la nouvelle que la molécule commençait à neutraliser les métastases.

À la cinquième injection, il mit plus de quinze minutes à descendre de la table, à remonter son pantalon, et plus de trois quarts d'heure à traverser la place de l'église. Le bruit se répandit rapidement, via les trois sentinelles, que le fils de Raymonde n'en avait plus pour longtemps à vivre. À force de ne rien fiche de ses journées, ce grand vaurien avait fini par s'user la santé. Dire qu'un gaillard comme lui touchait une pension d'invalidité depuis l'âge de vingt ans. Tout ça pour une mauvaise chute qui l'avait rendu idiot, inapte au travail. Des

fois on se demandait qui étaient les idiots, le fils de Raymonde ou les inspecteurs de la Cotorep.

La troisième semaine, il ne parvint pas à se lever pour se rendre chez la remplaçante de la Pelote. Il l'appela pour qu'elle vienne lui faire l'injection à domicile. Il sua mille morts pour composer le numéro. Les objets s'enfuyaient, les formes se distordaient, le sol et le plafond tournoyaient, se confondaient, ses bras, ses jambes, ses mains ne réagissaient plus, il n'avait pratiquement plus aucune sensation au bout des doigts.

Elle arriva deux heures plus tard, à la tombée de la nuit, portant, en plus de sa valise, deux grands sacs en plastique. Elle le trouva allongé sur le canapé du salon, devant la télé allumée, vautré dans ses excréments et un reste de gâteaux apéritifs éparpillés. Elle tira soigneusement le verrou de la porte avant d'éteindre la télé et d'allumer la lampe halogène. Elle ressemblait à un ange de la mort avec son teint pâle, son imper, ses yeux et ses cheveux noirs. Elle s'assit sur l'accoudoir du canapé et, le nez froncé, le contempla un long moment. Il jouissait de toutes ses facultés mentales mais il était incapable de parler, incapable de bouger. Il aurait pourtant voulu lui demander de cesser de lui inoculer cette saloperie.

« Vous m'entendez ? » demanda-t-elle.

Il répondit d'un clignement de cils.

« Vous avez exactement réagi comme je l'avais espéré. »

Il douta que ce fût une bonne nouvelle : elle avait l'air d'un enfant cruel observant un insecte dont il vient d'arracher les ailes ou les pattes.

« Votre corps se détériore plus vite que votre cerveau. Ce tout nouveau produit vient des pays de l'Est. Il s'attaque aux gaines des nerfs, un peu comme s'il provoquait une sclérose en plaques fulgurante. »

Qu'est-ce qu'elle racontait ? Il n'était donc plus question de cancer, de tumeurs, de remède expérimental ? Elle rapprocha son visage du sien et le dévisagea avec une ardeur soudaine qui lui enflamma les joues.

« Tu ne me reconnais vraiment pas ? »

Oui, bien sûr, ces yeux étincelants remuaient des souvenirs enfouis dans la boue de sa mémoire. Impossible cependant de lui accoler un visage, une circonstance, un lieu. Tant de regards terrorisés s'étaient levés sur lui qu'il ne pouvait pas se les remémorer tous. Aucun n'aurait dû non plus se souvenir de lui. Après son accident, il avait passé deux ans sur son lit d'hôpital à perfectionner avec acharnement sa pratique de l'hypnose, entamée à l'aide d'un vieux manuel sept ou huit mois plus tôt. Il s'était servi des infirmières comme de cobayes. Il avait obtenu d'elles des trucs pas croyables, des scènes dont elles

auraient rougi s'il avait pu les filmer.

« Tu croyais que tes victimes ne recouvreraient jamais la mémoire, n'est-ce pas ? Mais ce que tu as effacé dans le conscient, on peut le retrouver dans l'inconscient. À l'époque je m'appelais Marie. Tu m'as tellement profanée que la douleur m'a hantée jusqu'à mes vingt ans. Comme les examens ne donnaient rien, je me suis lancée dans une psychanalyse. À force de frapper, la porte s'est ouverte. Tu as foutu ma vie en l'air. Je suis morte au désir. Combien de filles tu as bousillées ? »

Des dizaines et des dizaines, sans doute. Toujours la même technique : il repérait ses proies dans les campagnes isolées, âgées de sept à douze ans, il les entraînait à l'écart, il jouait un moment avec elles, puis, quand il avait consumé son plaisir, il effaçait en elles tout souvenir de leur rencontre. Anéanties, traumatisées, elles se laissaient hypnotiser sans résistance, pressées d'oublier leur douleur et leur honte. Il entendait dire, au café, que des parents avaient retrouvé leurs filles dans un drôle d'état, hébétées, incapables de dire ce qui leur était arrivé, et, comme les campagnards sont naturellement enclins à se refermer sur leurs secrets, il avait pu agir en toute impunité pendant presque trente ans.

« J'ai mené mon enquête. Je t'ai facilement retrouvé. Je t'ai vu sortir du café et rentrer chez toi. Je t'ai reconnu au premier coup d'œil. Tu n'avais pas changé. Pas question de te dénoncer : d'abord on aurait mis en doute mon témoignage, ensuite, si on m'avait écoutée, tu te serais débrouillé pour plaider l'irresponsabilité et échapper à l'emprisonnement. J'étais en septième année de médecine, il ne me restait que cinq ou six mois à patienter. J'ai su que l'Ordre s'apprêtait à recommander au docteur Hébert de passer la main pour, disons, une pratique de la médecine incompatible avec le serment d'Hippocrate. »

Maintenant il revoyait son visage d'enfant dans son visage d'adulte, maintenant il se rappelait une fillette nue et en pleurs dans une cabane de berger, où il se repaissait de son corps gracile, elle le griffait, elle lui échappait, il la pourchassait dans l'herbe haute d'un pré, il la rattrapait et se vengeait de sa petite escapade avec une fureur démentielle. Il s'était retenu de justesse de la tuer : sa disparition, plus que sa vie, aurait mis en émoi la région et alerté les flics.

« J'ai racheté sa clientèle. Je savais que tu viendrais, tôt ou tard. J'ai consulté les dossiers d'Hébert et j'ai vu qu'il te prescrivait un paquet de stimulants, de quoi tuer un cheval. Ce vieux dégoûtant savait à quels jeux tu te livrais, hein ? Peut-être même qu'il les partageait ? »

Seulement quelques-uns. Il n'avait pas les moyens de participer, il se contentait de regarder, planqué à l'étage d'une grange, derrière un arbre, dans sa voiture.

Elle se releva, détacha ses cheveux et retira son imper. Elle ne portait rien en dessous. Son corps d'une blancheur de plâtre tranchait violemment sur le fond de pénombre. Elle ressemblait plus à une fillette qu'à une femme, seins menus, pubis glabre, hanches droites, jambes maigres, comme si elle s'était arrêtée de grandir à l'âge de dix ou onze ans. Elle marcha de long en large devant le canapé, en proie à une fièvre intense, surexcitée, comme folle.

« Voilà ce que tu as fait de moi : un brouillon de femme. Si la psychanalyse m'a permis de retrouver le chemin de ma mémoire, elle ne m'a pas réconciliée avec moi-même. Le mal que tu m'as inoculé n'est pas guérissable. Il ne me reste plus qu'une solution : ta mort. Une mort lente, consciente. »

Elle agitait les bras, secouait la tête, parlait de plus en plus vite, de plus en plus fort, ses cheveux flottaient autour de sa tête et de ses épaules comme une auréole maléfique.

« Tu es impressionnable, hypocondriaque, comme la plupart des psychopathes. Ce n'était pas difficile de te persuader que tu en étais au stade ultime du cancer : un toucher rectal, une prise de sang, un faux rapport, de fausses radios... Ce fut un vrai plaisir de te faire marcher, cavalier même. »

La petite salope. Elle l'avait manipulé comme un gamin. Si seulement il avait pu se lever, il lui aurait fait passer le goût de la plaisanterie. Il essaya désespérément de se redresser sur le canapé, ne réussit qu'à se tortiller comme une pauvre limace.

« Pas la peine. Le produit ne pardonne pas : ton système nerveux est foutu. Ton cerveau, lui, continuera de fonctionner encore pendant quelque temps. Entre six et sept jours. Les villageois-t-ont vu traverser la place en titubant. Ils en ont déduit que tu n'en avais plus pour longtemps. Personne ne sera surpris par ta mort. De toute façon, c'est moi qui rédigerai le certificat de décès. Il n'y aura pas d'autopsie. Nous serons les seuls dans le secret. Seuls dans nos secrets. »

Elle frissonna, remit son imper, dont elle noua la ceinture d'un geste sec, alluma une cigarette et, la tête renversée, rejeta une longue écharpe de fumée.

« J'ai fermé le cabinet pour une semaine. Afin de rester près de toi. De jouir de ton agonie. À chaque instant je me tiendrai dans ton regard. Tu fermeras les yeux pour ne plus me voir, alors tu m'entendras. Je ne te laisserai pas une seconde de répit. Je ne dormirai pas, je ne dors plus depuis dix-huit ans. Je te réveillerai si tu t'endors, je t'administrerai des stimulants au besoin, je te donnerai tout le temps de repenser à celles que tu as saccagées. Tout le temps. »

Elle désigna les grands sacs en papier posés contre la table du salon.

« Je m'installe. J'ai prévu des fringues de rechange, de la

nourriture, de la boisson, et même du champagne pour arroser ton dernier souffle. »

Elle sortit d'un sac une bouteille qu'elle leva dans la lumière de la lampe halogène.

Il roula dans une violente vague de panique. Elle l'avait piégé, enfermé dans son propre corps. Personne ne lui téléphonerait, personne ne s'inquiéterait de son absence. Il n'avait pas de famille, pas d'ami.

Lui qui avait toujours eu une peur bleue de la mort, il la désirait maintenant de toutes ses forces.

Et ces foutues pensées qui ne cessaient de remuer dans son cerveau comme des fouines en cage.

La ronde des visages commençait à tourner, infernale, implacable. Elles sortaient l'une après l'autre des abysses de sa mémoire. Il aurait beau fermer les yeux, il les reverrait toutes.

Terrifiées.

Comme lui maintenant.

La nouvelle s'accroupit en face du canapé. Elle eut un pauvre sourire qui ne chassa pas la tristesse infinie de son regard.

La nuit des trois veilleurs

1^{ère} publication : *Premiers contacts*,
anthologie de Denis Guiot,
Mango, 2005.

LA TRAÎNÉE LUMINEUSE a ébloui la nuit, accompagnée d'un grondement assourdissant. Élianz s'est recroquevillée contre moi. J'ai béni le phénomène qui la poussait à mêler nos chaleurs. Nous avons quitté le grand refuge depuis deux cycles, et, malgré notre isolement, malgré les dangers de la plaine, jamais je n'avais trouvé le courage de l'approcher. Les trois veilleurs nocturnes, pleins et brillants, s'épousaient au-dessus des monts inaccessibles. *Une tempête*, m'a suggéré Élianz.

Cette lumière n'a rien à voir avec un éclair d'orage, ai-je répondu.

De même, le rugissement qui blessait le silence ne ressemblait ni à un fracas de tonnerre ni à un sifflement du vent. Des odeurs inconnues se diffusaient dans les ténèbres. J'ai craint tout à coup qu'elles ne masquent celle d'un vortch, le redoutable prédateur des plaines.

Tout en jouissant du contact prolongé d'Élianz, j'ai observé la trajectoire de la trace lumineuse. Elle filait à grande vitesse vers le sol, qu'elle ne tarderait pas à toucher.

Allons voir de quoi il s'agit. S'il y a du danger, nous préviendrons les autres.

Elle a acquiescé malgré sa frayeur. Les anciens nous ont appris à surmonter nos peurs quand nous faisons face à un événement qui concerne l'ensemble des conscients. J'aurais volontiers étreint Élianz avant de m'élancer entre les herbes soupirantes. Mes tremblements m'en ont empêché.

Nous avons filé en direction des monts inaccessibles en veillant à ne pas froisser les larges feuilles : les plantes émettent leurs soupirs musicaux au moindre frôlement et risquent d'alerter les vortches.

Le vacarme est devenu assourdissant. Nous avons failli rebrousser chemin à plusieurs reprises, puis nous nous sommes remémoré les enseignements des anciens et nous avons échangé des pensées d'encouragement.

Je ne me suis pas trompé en choisissant Élianz. Sa beauté n'a d'égale que sa bravoure, et son allure est plus gracieuse que celle de Bahik, la mère légendaire des conscients. L'odeur soudaine et suffocante d'un vortch nous a contraints à foncer sans précaution entre les soupirantes. Des gerbes de sons graves se sont élevées dans notre sillage.

Un... œuf ? a suggéré Élianz.

La chose avait effectivement l'apparence d'un œuf. Un œuf couché, gigantesque, comme abandonné par une migratrice céleste. Il avait réduit les plantes en cendres tout autour de lui. Désormais immobile et silencieux, il paraissait encore plus imposant, plus menaçant, au milieu du cercle noir et fumant. Tapis derrière des rochers, nous l'avons épié jusqu'à l'aube. Élianz s'est à nouveau blottie contre moi. Nos souffles entrelacés nous ont préservés de la fraîcheur matinale.

Quand l'œil du jour s'est ouvert à l'horizon, nous avons décidé de retourner au grand refuge. Nous ne nous sommes pas arrêtés en chemin, ni pour nous désaltérer aux sources fraîches, ni pour manger les fruits des arbres flottants. Il nous a fallu presque tout le jour pour descendre dans les fosses profondes où résident les conscients.

Des pensées de joie, chaudes, régénérantes, nous ont accueillis. Fatiguée par sa course, Élianz m'a laissé transmettre aux autres les images de l'arrivée du grand œuf. Tous ont su qu'une masse gigantesque était tombée du ciel dans un fracas d'épouvante, tous se sont rassemblés dans la fosse centrale, tous ont émis le désir d'observer et de comprendre le phénomène. Ils nous ont félicités, Élianz et moi, de notre initiative. Ils ne nous ont pas reproché notre peur, pourtant perceptible, blessante. La peur, pensent les anciens, est contagieuse. Nous veillons à l'éloigner du grand refuge, ou elle finira par conquérir les cœurs et obscurcir les esprits. Comment, avec un esprit obscurci, pourrions-nous détecter la présence des vortches ? Comment pourrions-nous contempler la beauté de notre monde ? Comment pourrions-nous nous endormir avec confiance ? Comment pourrions-nous mourir en paix ? Il arrive parfois que l'un d'entre nous soit débordé par sa peur. Les autres l'entourent d'attention, d'affection, jusqu'à ce qu'il ait recouvré sa sérénité.

Les anciens ont donné leur conseil : *Les conscients se rendront le plus rapidement possible à l'endroit où s'est posé le grand œuf. Tous ensemble afin de grossir le flot de nos pensées et de prendre la décision juste.* On nous accordé, à Élianz et à moi, un temps de repos. L'excitation générale était telle que nous avons rapidement oublié notre fatigue. L'excitation, chez nous, se manifeste par une vivacité inhabituelle et un léger changement de teinte.

Nous sommes partis au crépuscule. Les trois veilleurs de nuit sont

apparus à l'horizon, mais ils ne se sont pas épousés comme la nuit précédente, ils se sont effleurés avant de prendre des directions opposées. Ils leur faudrait patienter un très long temps avant de célébrer leur retrouvaille.

Comme toujours lorsque nous nous déplaçons en groupe, nous nous sommes répartis en deux files sous la garde vigilante des capteurs – ceux d'entre nous dont l'odorat est le plus développé – et des protecteurs – ceux dont l'énergie repousse ou neutralise les agresseurs. Les vortches nous ont laissés tranquilles : forts mais peu courageux, ils attaquent seulement les promeneurs solitaires ou les petits groupes éloignés du grand refuge. Ensemble, nous progressons à la vitesse du vent. Les vibrations du sol ont affolé les plantes soupirantes. Des chœurs de notes graves ont retenti autour de nous.

Nous avons atteint la clairière au cœur de la nuit.

Énorme, sombre, l'œuf reposait sur son socle cylindrique équipé d'une multitude de pieds. J'ai senti l'inquiétude se répandre comme une eau amère et froide chez mes compagnons. Élianz s'est rapprochée de moi. Je l'ai trouvée magnifique dans la lumière pâle des trois veilleurs. J'avais hâte maintenant que le mystère soit résolu et le danger écarté pour l'inviter à partager ma vie.

La porte de la navette a coulissé dans un sifflement à peine audible. L'extrémité de la passerelle flottante s'est posée sur le sol avec une étrange douceur. Les herbes calcinées se sont pulvérisées en émettant des notes déchirantes.

Maître Ondelar est sorti dans la lumière aveuglante, paré de son habit de cérémonie. J'ai levé sur lui des yeux emplis de vénération : âgé d'un siècle, Ondelar avait conquis et converti plus de vingt mondes. Vingt mondes touchés par la grâce de Dilavah, le seul Dieu. Vingt mondes dont les populations étaient passées de l'obscurité à la lumière, de l'ignorance à la connaissance, de la désespérance au ravissement.

Ondelar, personne n'en doutait, serait le prochain grand maître de l'Église de l'Unité. Le phare de l'univers.

Une puissante émotion m'a soulevé du plancher métallique : cette minuscule planète, la quatrième d'un système situé dans les confins de la Galaxie, allait enfin recevoir la Révélation. Après sept années consacrées à l'étude du Livre de cendres, le livre sacré de Dilavah, j'avais embarqué à bord de l'*Épherim* quelques jours avant son départ. Le vaisseau transportait la plus prestigieuse des phalanges, la légion missionnaire, une armée de plus de quarante mille fanatiques qui portent le feu et la gloire de Dilavah en chaque recoin de la Galaxie.

Ondelar s'est retourné et m'a fait signe d'approcher. Dans un premier temps, j'ai cru qu'il se trompait – pensée sacrilège : un maître

de sa qualité pourrait-il se tromper ? Je n'avais rien fait pour mériter un tel honneur. Il m'arrivait souvent d'oublier l'une des cent vingt-sept prières quotidiennes, de bâcler la lecture des psaumes et d'être visité par des pensées impures.

Un supérieur m'a pris par le bras et, d'un air excédé, m'a traîné sur la passerelle sous le regard envieux des autres novices. J'ai cligné des paupières pour m'accoutumer à la lumière. Des nuages enflammés s'étiraient paresseusement dans l'or pâle du ciel. Au-delà du premier cercle d'herbes incendiées par le feu des réacteurs s'étendait une plaine ondulante brisée au loin par un massif montagneux.

« La vois-tu ? » m'a demandé Ondelar.

Je n'en croyais ni mes yeux ni mes oreilles : le conquérant légendaire, la lame tranchante de Dilavah et des mondes de l'Unité, m'adressait la parole, à moi, novice anonyme. Nous n'étions que deux sur la passerelle. Les supérieurs, les intermédiaires, les inférieurs, les aspirants, les novices et les officiers se tenaient en retrait dans la pénombre de la navette. Quelques instants avant l'entrée en atmosphère, nous avons reçu la consigne d'enfiler nos tenues cérémonielles : selon nos supérieurs, les habits de lumière suscitent émerveillement et crainte chez les autochtones.

« Eh bien, mon fils, la vois-tu ? »

La voix grave d'Ondelar m'a ramené à la réalité.

« Quoi... Qui donc, Votre Grâce ? » ai-je bredouillé.

Il a lissé son crâne rasé du plat de la main et lâché un petit rire. Des éclats ont jailli de son vêtement, plus épais et lumineux que le mien. J'ai craint qu'il ne me reproche mon manque de zèle et ne me condamne à plusieurs mois d'enfermement dans une salle de contrition. Ses appartements, dans l'*Éphërim*, étaient sans doute équipés d'un système de surveillance et de détection de pensée qui ne laissait aucune intimité à ses hommes.

« La population indigène. Notre arrivée n'est pas passée inaperçue. Tant mieux : nous n'aurons pas à les débusquer dans leurs tanières, nous ne serons pas obligés de transférer le gros de la légion sur cette planète. »

Seul le premier corps d'infanterie avait pris place à bord de la navette. Trois mille fantassins qui constituaient l'élite militaire des mondes de l'Unité. Les trente-sept mille autres hommes de la légion rongeaient leur frein dans l'*Éphërim* resté en orbite géostationnaire.

Ondelar a tendu le bras en direction d'une ligne brunâtre que j'avais prise pour le bord du cercle noirci. J'ai enfin discerné les silhouettes sombres qui dressaient une haie compacte et silencieuse quelques centaines de mètres plus loin. « Avec ça, mon fils, tu les verras mieux. »

Une loupe électronique s'est plaquée sur mes yeux. La vitesse à

laquelle les formes se sont agrandies dans mon champ de vision m'a surpris et déséquilibré. Un réflexe m'a poussé à m'agripper au bras d'Ondelar. Un sursaut, la grâce de Dilavah sans doute, m'a évité de commettre cet acte sacrilège.

En revanche, je n'ai pu m'empêcher de pousser un cri lorsqu'un autochtone est apparu en gros plan dans le cercle de la loupe.

« Eh bien, mon fils, crois-tu que ces créatures aient la capacité de reconnaître la voix de Dieu tout-puissant ? »

J'étais incapable de répondre. D'étranges sensations me traversaient. Un courant chaud et suave coulait à l'intérieur de moi. Il ne provenait pas de l'étoile du système, une naine jaune baptisée Asphar par les astrophysiciens du vaisseau, mais d'une autre source. Peut-être des sphères noires et brillantes qui, grossies par la loupe, paraissaient me sonder – les yeux de la créature ?

« En d'autres termes, a poursuivi maître Ondelar, crois-tu qu'elles soient pourvues d'une conscience ? »

Des yeux, je n'avais plus aucun doute. Les miroirs d'une âme. De son âme. Leur profondeur, leur douceur m'ensorcelaient.

« Que ferais-tu à ma place, mon fils ? Dois-je ordonner leur extermination et implanter à leur place une souche humaine ? Dois-je m'assurer que cette planète célébrera la gloire de Dilavah ? »

Mon esprit a spontanément répondu non, mais aucun son n'a franchi mes lèvres. Ce monde, pensais-je avec force, célèbre déjà la gloire de Dilavah. Pourrais-je adorer le Dieu qui se réjouirait de la profanation d'une telle beauté, d'une telle harmonie ? Pensée sacrilège, que j'ai immédiatement enfouie dans la boue de mon inconscient. Le Livre des Cendres commande de purifier par le fer et le feu la terre maudite où le Verbe ne pénètre pas. Fallait-il donc incendier mon esprit ?

« Nous voici placés devant l'éternel dilemme, mon fils : étudier ces formes de vie nous prendrait probablement dix de nos années. Les comprendre, dix de plus. Et dix encore pour déterminer si elles sont dignes de compassion. Trente longues années dilapidées en tergiversations, en querelles, en disputes. Trente années de détestable tiédeur. Dieu peut-il se satisfaire de lames émoussées ? Dilavah peut-il accorder ses faveurs à des serviteurs irrésolus, bavards et futiles ? »

La loupe s'est proménée sur les autochtones. Certains me paraissaient plus petits que les autres, mais j'aurais été incapable de dire si leur différence de taille était due à leur âge ou à leur sexe. Ils allaient sans vêtement ni parure. On ne leur voyait aucun système pileux, ni cheveux, ni pelage, ils ne portaient pas de plumes comme les créatures volantes de quelques mondes. Ils auraient pu ressembler à certains groupes de l'espèce humaine sans les sphères sombres et luisantes qui leur mangeaient la moitié de la face, sans la longueur

insolite de leurs membres.

« Première constatation, mon fils : ils ne se manifestent pas par le son, ils ne crient pas, ils ne gémissent pas, ils ne murmurent pas. Ce qui semble indiquer qu'ils ne sont pas doués de parole. Qu'ils n'ont donc aucune notion du Verbe. »

Je me suis abstenu de demander au grand Ondelar si lui-même ne ressentait pas un courant suave, ineffable, apaisant, entre sa poitrine et l'extrémité de ses membres. Il paraissait intouchable dans son armure de lumière, inaccessible, prisonnier de son orgueil, isolé du reste de l'univers.

« Les sondes analytiques affirment que cette planète est riche en oxygène, en eau, en ressources, a-t-il poursuivi.

Une souche humaine aurait toutes les chances de croître et multiplier. Dilavah compterait de nouveaux serviteurs, de nouvelles bouches pour célébrer sa gloire. »

Le verset 124 du Livre des cendres m'est revenu en mémoire : *Apprends, ô serviteur au cœur pur, que tu ne peux frapper l'impie par le fer et le feu sans explorer son âme et lui offrir une chance de Me connaître, de M'adorer ; ainsi parle Dilavah.*

Ondelar n'avait pas l'intention de respecter le délai de contact pourtant imposé par la charte de l'Église de l'Unité. Une colère mêlée de détresse m'a submergé, qui s'est presque aussitôt retirée en me laissant au bord des larmes. Les silhouettes brunes se sont brouillées dans le cercle de la loupe. La facilité avec laquelle s'est écroulée la muraille de mes certitudes, bâtie par sept années d'étude et de mortification, m'a déconcerté. Je n'étais plus qu'un nouveau-né désemparé, une coquille vide ouverte à tous les vents. Le courant chaud a coulé avec davantage de force en moi, diluant ma tristesse et ma colère, apaisant mes blessures anciennes et profondes.

« Sois remercié de ta précieuse collaboration, mon fils. »

D'un geste de la main, Ondelar m'a ordonné de retourner à l'intérieur de la navette.

« On... On n'a pas besoin de la parole pour célébrer la gloire de Dilavah ! »

J'ai douté un instant que ces paroles soient réellement sorties de ma bouche. Ondelar a paru suffoqué par mon audace avant de me décocher un regard noir.

« Si Dieu est infinie bonté, maître, pourquoi ferait-il des différences entre ses créatures ? »

Les éclats blessants de ma voix se sont envolés dans le silence. Trois supérieurs ont couru dans ma direction. Le plancher de la passerelle a tremblé sous leurs pas. J'étais conscient de ce qui m'attendait : des mois, des années peut-être dans une cellule obscure, une souffrance physique et morale que rien ne pourrait soulager, ni la

relecture acharnée du Livre des Cendres, ni les privations, ni les actes de contrition.

Affolé, j'ai repoussé la loupe électronique avec une telle brutalité qu'elle a heurté le garde-corps de la passerelle. Puis le courant chaud a grossi à l'intérieur de moi et m'a emporté.

Je n'oublierai jamais l'étrange spectacle auquel j'ai assisté depuis l'observatoire de l'*Épherim*. J'avais, grâce aux télescopes spatiaux, une vue précise de la navette posée sur le nouveau monde – qu'il me soit permis de préciser ici qu'en atterrissant la navette a brûlé la végétation sur un cercle dont le rayon dépasse les trois kilomètres.

Un deuxième écran me montrait la population indigène de la quatrième planète du système d'Asphar. Nous avons appelé ce monde Emrod en attendant, bien entendu, que l'Église de l'Unité lui attribue un nom officiel et définitif. Des indigènes je ne puis dire grand-chose, sinon qu'ils se présentent sous la forme de silhouettes brunes dotées de quatre membres, de grands globes oculaires tantôt noirs, tantôt vert sombre, qu'ils vivent nus, qu'ils se déplacent à une vitesse ahurissante, qu'ils n'émettent aucun son, qu'ils sont totalement dépourvus de système pileux et que les individus se différencient par la forme, la taille et la teinte, plus ou moins foncée. Il m'a semblé qu'ils se divisaient en deux sexes, comme l'espèce humaine, mais les événements se sont enchaînés à une vitesse telle que je n'ai pas eu le temps de confirmer mon observation. J'ai estimé leur nombre à cinq ou six mille. Les sondes ont répertorié plusieurs centaines de groupes répartis sur les terres d'Emrod, et environ soixante autres dans les profondeurs océanes. Elles ont également détecté la présence de créatures géantes, semi-enterrées et probablement hostiles.

Maître Ondelar et le novice se tenaient sur le perron de la passerelle. Le garçon a crié tout à coup. Je n'ai pas compris ses paroles, mais j'ai vu qu'elles courrouçaient fortement maître Ondelar. Trois supérieurs se sont précipités sur le garçon pour, je suppose, le punir de son audace et le boucler dans une salle de contrition.

Le novice s'est élancé soudain sur la passerelle et a filé à toutes jambes en direction des créatures autochtones. Il volait plutôt qu'il ne courait, comme si la gravité d'Emrod, pourtant plus forte que la gravité standard, n'avait aucun effet sur lui. Maître Ondelar a ordonné aux supérieurs de le rattraper, mais les vénérables serviteurs de Dilavah ont éprouvé les pires difficultés à se mouvoir sur le sol. Ils ont parcouru une cinquantaine de mètre avant de s'effondrer, exténués. C'est alors que d'autres novices ont surgi de la navette. Aussi légers et véloce que leur condisciple, ils ont foncé à leur tour en direction de la population indigène. Deux cents garçons choisis parmi les éléments les plus prometteurs de l'Église se sont ainsi enfuis de la navette. Quelques aspirants, à peine plus âgés, leur ont emboîté le pas. Avant

de se mêler aux autochtones, ils ont arraché leurs vêtements, les ont lancés par-dessus leur tête et ont achevé leur course aussi nus qu'au jour de leur naissance.

Fou de rage, maître Ondelar a ordonné aux trois mille fantassins de ramener les déserteurs. Armé de désintégateurs et de boucliers, le premier corps d'infanterie s'est disposé en plusieurs lignes et a progressé en bon ordre vers les habitants d'Emrod. Aucun coup de feu n'a été échangé et, pourtant, j'ai vu les glorieux soldats de Dilavah s'effondrer l'un après l'autre sur les herbes noircies, comme fauchés par une invisible rafale. Maître Ondelar a alors perdu la raison. Il a dévalé la passerelle en vociférant et brandissant son bâton de commandement. Les supérieurs ont essayé de l'en empêcher, mais il les a repoussés et a poursuivi sa course démentielle en hurlant le Saint Nom de Dieu. Il s'est écroulé une centaine de mètres plus loin au milieu des fantassins.

Ondelar, le maître indestructible, n'est plus. Lorsque les supérieurs sont allés récupérer son corps, son enveloppe desséchée est tombée en poussière entre leurs mains.

Le second, qui, en vertu de son ancienneté, a pris le commandement de l'*Épherim*, a ordonné le décollage immédiat de la navette et le retour à Sancto, la planète siège de l'Église de l'Unité.

Il n'y a pratiquement aucune chance que les humains reviennent un jour sur Emrod. Dommage : il aurait été passionnant d'étudier des formes de vie qui n'ont pas eu besoin de brandir la moindre arme ni d'esquisser le moindre geste pour terrasser l'élite militaire de l'univers civilisé.

Ils ne reverront jamais leur monde. Depuis peu, ils commencent à recevoir et émettre les pensées. Ils ont renoncé à cette étrange habitude de perdre des sons par la bouche. Tant mieux : leur vacarme aurait fini par irriter les vortches. Aucun d'eux ne regrette son ancienne vie, marquée par la tristesse, la frustration et la peur. Ils ne sont pas vraiment différents de nous. Ils ont amorcé leur métamorphose : leur mémoire se vide des souffrances profondes et superflues. Ils s'adapteront, ils apprendront bientôt le pouvoir de l'esprit, ils deviendront conscients.

Les protecteurs ont dû éliminer les autres, ou leurs pensées blessantes auraient fini par nous contaminer. Le grand œuf s'est envolé dans un grondement et a disparu dans le ciel.

Nous partons cette nuit pour une nouvelle errance, Élianz et moi. Cette fois, rien ne nous empêchera d'achever ce que nous avons commencé la nuit de l'union des trois veilleurs.

Une plage en Normandie

LES REMOUS m'ont annoncé l'arrivée imminente d'un groupe de réfugiés. Malgré les ténèbres, mon œl, mon œil électronique, capte les moindres frémissements. Du haut du mirador, je surveille mes deux cents mètres de plage, avec pour consigne de tirer sans sommation. Ma toute nouvelle arme détecte la chaleur, le mouvement. Il me suffit de la tourner dans la direction d'où vient le danger (toujours du large), elle se charge du reste. Les balles trouvent inmanquablement leur cible et entament aussitôt leur travail de déchiquetage, libérant les fragments qui déchirent les chairs et provoquent des hémorragies mortelles.

L'océan est calme. L'eau s'est retirée d'un bon kilomètre en abandonnant un sable luisant et jonché d'algues noires. J'entrevois également les cadavres plus ou moins décomposés que, dans quelques heures, la marée montante ramènera presque jusqu'au pied du mirador. L'odeur insoutenable m'oblige parfois à nouer un bout de tissu sur le bas de mon visage. Je l'ai au préalable imprégné du parfum de Liana, la fille que j'aime et que j'espère retrouver à la fin de mes cinq années de service. Rien n'est moins sûr : lorsque nous nous sommes quittés à la gare Centrale France, j'ai lu dans ses yeux qu'elle ne m'attendrait pas, qu'elle se consolerait rapidement dans les bras d'un autre. Lorsqu'elle m'a promis qu'elle se garderait pour moi, son regard d'habitude lumineux était trouble, ses lèvres et ses bras fuyants, ses étreintes molles. Ses courriels, réguliers au début, se sont peu à peu espacés puis taris. Il me reste le flacon de parfum que j'ai dérobé dans son sac avant de sauter dans l'ultraTGV et dont j'asperge chaque soir le bout de tissu qui me sert de masque.

Le vent déchire les nuages et révèle une lune ronde, pleine, rassurante, plaquant de lumière argentée les écumes des vagues et les pieds d'acier des cerbères, les postes de surveillance qui surplombent les dunes. La chaîne des miradors, la Ceinture, s'étend sur dix mille kilomètres tout autour de l'Europe. Un cerbère tous les deux cents mètres, soit plus de cinquante mille en tout. Comme trois soldats sont affectés à chacun d'eux, on compte environ cent cinquante mille permanents chargés de repousser les intrus. J'ai tué plus de deux cents hommes au cours de ces six derniers mois – quand je dis hommes, j'inclus les femmes et les enfants, je devrais dire êtres vivants ou individus, ou encore, selon la terminologie militaire, cibles

organiques. Supposons que chaque guetteur en ait flingué autant que moi, nous atteignons les trente millions de morts. Trente millions de pauvres bougres attirés par le mirage européen. Ils viennent pour la plupart de l'ouest, chassés par la montée des eaux et la sécheresse. Bien qu'aucun d'entre eux n'ait réussi à franchir la Ceinture, ils se présentent chaque jour ou presque, abandonnant leurs embarcations de fortune au large et franchissant les derniers mètres à la nage. Ils surgissent toujours au cœur de la nuit, crachés par des ténèbres parfois si denses que j'ai l'impression d'œuvrer dans le cœur d'un abîme. Je n'ai pas besoin de lutter contre le sommeil : les implants neuronaux greffés quelques jours avant mon affectation me tiennent éveillé jusqu'à l'aube. Je fais partie de ceux qu'on appelle les nocturnes. En tant qu'Européen de deuxième génération, je n'ai bénéficié d'aucun piston, d'aucune faveur. Les diurnes sont presque tous des Européens de souche. Eux n'ont pratiquement jamais besoin de tirer, ou bien c'est pour canarder les oiseaux migrateurs repoussés vers le nord par les changements climatiques. Les planqués n'ont pas de sang sur les mains.

Les réfugiés sortent de l'eau, les vêtements collés au corps. Ils dégoulinent et s'ébrouent comme des chiens. Grâce au téléobjectif de mon œil, je les vois aussi bien que si j'évoluais au milieu d'eux. Une dizaine. Trois hommes aux visages creusés, aux joues mangées de barbe, quatre femmes levant des yeux inquiets sur la ligne des cerbères éclairés par la lune, trois enfants âgés d'entre trois et sept ans. Leurs cheveux et leurs yeux sont clairs, leur peau blanche. Ils ont vécu l'enfer avant de s'échouer sur le littoral, la promiscuité dans les barques exiguës et pourries, la soif, la faim, les lèvres crevassées, les égratignures qui s'infectent, le scorbut, le typhus, ces maladies qu'on croyait réservées aux vieux romans d'aventure, les attaques des pirates ou des autres candidats à l'exode. Ils avancent en titubant, courbés, protégeant les enfants, s'arrêtant au moindre frémissement. Le vent continue de disperser les nuages. La lune les éclaire avec une telle intensité que je n'ai pas besoin de mon œil pour suivre leur progression. L'astre nocturne semble se moquer de leur misérable débarquement, de leur incroyable obstination à fouler un paradis interdit. J'ai tourné mon arme dans leur direction. Elle n'attend plus que mon signal. Son assistant en ADN de synthèse a déjà compté le nombre de balles nécessaire à l'élimination des intrus, pas besoin de dix, les munitions sont précieuses, trois ou quatre suffiront. La fonction autobalistique calcule les meilleures trajectoires de façon à ce que chaque projectile touche plusieurs cibles, la fragmentation fera le reste. Mon souffle et mon rythme cardiaque sont réguliers, paisibles. J'attends encore un peu avant de glisser l'index sous le voyant rouge. En dix mois de surveillance, j'ai acquis des réflexes de chat. J'aime

jouer un petit moment avec mes victimes. Au début, je donnais la mort sans réfléchir, comme un distributeur automatique, mais rapidement j'ai senti la nécessité d'ajouter du piment à un plat qui devenait écoeurant de fadeur. Je me suis confié aux trois nocturnes qui partagent ma carrée ; ils éprouaient les mêmes sensations. La cruauté nous raccroche à la vie. Sans elle, nous n'aurions plus le goût du massacre – il ne s'agit pas d'une guerre comme le proclament avec emphase nos dirigeants et les médias, mais d'un pur et simple massacre. Les réfugiés ne sont pas armés ou, quand ils le sont, ils n'utilisent que des fusils de chasse d'un autre âge ou des automatiques qui s'enrayent sans cesse. Quelques-uns brandissent de dérisoires poignards dont les lames ébréchées ne parviennent même plus à accrocher la lumière des étoiles. Dire que la plupart d'entre eux débarquent d'un pays jadis réputé pour sa puissance.

J'ai vu, dans la fosse de projection 3D de notre carrée, le continent américain s'enfoncer peu à peu sous les eaux. Sous la pression incessante des écologistes et autres alarmistes, l'Europe s'était préparée à l'inexorable montée de l'Atlantique en décrétant inhabitables les zones proches du littoral. Des images d'archives montrent des familles expulsées *manu militari*, des constructions rasées par les chars, des colonnes de déportés. On a ensuite creusé de gigantesques failles le long des côtes afin de juguler les débordements. L'Amérique, elle, s'est laissée surprendre, ficelée par ses dogmes libéraux, emberlificotée dans ses problèmes budgétaires, paralysée par sa dette. La Californie s'est effondrée et le Pacifique s'est avancé jusqu'à deux cents kilomètres à l'intérieur des terres. Le gigantesque tsunami a provoqué la mort de plus de cinquante millions d'habitants (dont vingt-cinq pour les seules villes de San Diego, Los Angeles et San Francisco). Des guerres ont éclaté entre les différentes communautés. Les milices se sont arrogé les dernières terres cultivables en chassant les propriétaires et en érigeant d'infranchissables clôtures. La sécheresse terrible qui a suivi le tsunami n'a rien arrangé : des nuées d'Américains du Nord et du Sud ont fui leur continent en perdition et se sont rués vers les côtes relativement épargnées d'Europe. L'Afrique et l'Asie ne sont pas des asiles très fiables : l'une est réduite à l'état de désert, l'autre connaît une effroyable famine doublée d'une épidémie mortelle de grippe dite bengali. L'Europe, et dans une mesure moindre l'Australie, représentent désormais les derniers espoirs de survie pour des millions d'êtres humains tenaillés par la faim et la soif. La tradition humaniste européenne les attire comme une carcasse les mouches.

Nous, les gardiens, sommes chargés de leur rappeler que les Européens n'ont pas l'intention de se laisser déposséder de leurs maigres ressources. Notre cadeau de bienvenue : une balle à

fragmentation dans la peau. Ils agonisent pendant parfois deux jours, battus par les vagues puis rongés par les crabes. Leurs cris funèbres bercent nos nuits comme des chants de pleureuses. Pris de miséricorde les premiers temps, j'ai failli achever les blessés d'une balle dans la tête, mais les officiers nous l'ont formellement interdit : toute forme de compassion est considérée comme un acte de désobéissance, voire une trahison, et vaut une comparution immédiate en cour martiale. Pas question de gaspiller des munitions pour hâter une fin de toute façon inexorable.

La tête d'une des quatre femmes – quel âge peut-elle avoir ? Vingt-deux, vingt-trois ans ? – apparaît dans le cercle de mon œil. Blonde, yeux presque blancs, très jolie malgré ses joues creuses et sa maigreur que ses vêtements en lambeaux ne parviennent pas à dissimuler. Elle marche d'un pas vacillant et peine à garder son équilibre sur le sable gorgé d'eau. J'ai l'impression que mon fusil me presse de tirer, comme impatient d'accomplir ce pour quoi il a été conçu. Je glisse l'index dans le pontet. Les émulsions de la détente laser m'échauffent la peau. Il me suffit d'un minuscule mouvement pour déclencher le feu. Quatre balles nécessaires, selon l'écran de l'assistant en ADN de synthèse. Puis cinq : les cibles progressent maintenant en file indienne vers les dunes. Chacun de leurs pas soulève de minuscules gerbes de sable et d'eau. La fille arrive en avant-dernière position. J'aperçois les reliefs de ses côtes entre les déchirures de ses vêtements et, plus haut, la masse tressautante de ses seins. Un désir brutal me griffe le bas-ventre. L'écran clignote, signe qu'il est urgent d'ouvrir le feu, ou je gaspillerai des munitions et attirerai sur moi l'attention de mes supérieurs. À chaque instant, l'assistant en ADN de synthèse de mon arme transmet son rapport au relais, qui lui-même l'expédie au QG. Les officiers sont en possession des statistiques quasiment en temps réel. Le mois dernier, j'ai tué en moyenne cinq cibles avec trois balles, un résultat honorable qui peut encore être amélioré. Les meilleurs abattent six cibles avec deux projectiles. Les données variant sans cesse, il faut apprendre à saisir le moment juste. L'autre jour, un nocturne d'un cerbère voisin a abattu huit intrus avec une seule balle. Le grand chelem, un coup rarissime qui lui a valu les félicitations des officiers et une invitation au Repos du Guerrier, le grand claque situé à trente kilomètres du front, dont les pensionnaires sont presque toutes des réfugiées. Je n'y suis pas encore allé, d'abord parce que je n'ai pas l'habitude de payer pour tirer un coup, ensuite parce qu'une journée passée là-bas équivaut à un tiers de solde. On m'a pourtant dit que certaines filles étaient prêtes à toutes les extravagances, à toutes les perversités. Elles n'ont pas le choix, elles reçoivent une dérouillée sitôt qu'un client se plaint d'elles. Certains les surnomment les gares, ce que je trouve à la fois méprisant et juste : les trains rentrent dedans à plein

et en ressortent à vide. Sinon, pour ceux qui craignent les saloperies de toutes sortes, l'armée fournit des vagins artificiels, vibrants et massants, qui permettent aux plus excités de se soulager sans risque et à moindre frais. J'en possède un, que j'ai surnommé Liana, évidemment, mais dont je ne me sers pratiquement jamais, préférant ma main à ce bout de latex à pile orné de vilains poils rêches.

Huit balles.

Mes statistiques vont sérieusement baisser. La fille que je tiens dans mon oel m'intrigue. Me remue. À bout de forces, elle en appelle à toute sa volonté pour s'arracher d'un sable de plus en plus meuble. Elle ne quitte pas le mirador du regard. La rage de vivre donne à ses yeux l'éclat des étoiles. Des images que je croyais oubliées déferlent dans ma tête... le sable, la nuit, le froid, le vent du large, l'odeur de sel... Les cris des mouettes se mêlant aux reniflements, aux sanglots...

Mon index refuse de glisser sur le rayon détente.

Ils remontent la plage, la tête rentrée dans les épaules. J'entrevois sur les flots scintillants leur barque bercée par les vagues et poussée par le vent du large. Comment ont-ils pu traverser l'océan à bord de cette coque minuscule et vermoulue ? Plus de soixante pour cent des réfugiés sombrent en mer, emportés par les tempêtes ou trahis par leur embarcation. Ceux-là ont simplement eu de la chance. Ils sont arrivés sur l'autre rive, croyant avoir accompli le plus difficile. La vision des miradors dressés au-dessus des dunes refroidit sans doute leur ardeur, mais ils avancent, soulagés de fouler la terre ferme, animés par l'espoir d'un avenir meilleur, ou moins pire, sans savoir que la mort les guette, tapie dans nos armes. Et si par hasard ils réussissaient à franchir la muraille des cerbères, ce qui, à ma connaissance, n'est jamais arrivé, ils se heurteraient plus loin aux patrouilles d'arrière-garde et à leurs chiens, et finiraient selon toute probabilité dévorés ou fusillés dans le no man's land séparant le littoral des terres habitées.

Si je ne tire pas dans les secondes qui suivent, ils seront hors de portée de l'assistant ADN, je devrai viser moi-même et prendre le risque de les manquer. Je jette un regard sur les miradors voisins, géants figés qui toisent la plage d'un air vaguement supérieur. Les autres nocturnes ne prêtent aucune attention à mon bout de territoire. Il me revient, et à moi seul, de liquider mes cibles organiques, de soigner mes statistiques.

Ils gravissent la pente abrupte d'une dune. Le sable se dérobe parfois sous leurs pas et les entraîne dans de longues dégringolades presque risibles. Ils s'accrochent aux herbes folles noires et solides qui prolifèrent le long des côtes. Nul ne sait exactement d'où viennent ces plantes ni pourquoi elles offrent une telle résistance. Les botanistes eux-mêmes en perdent leur latin. Je ne suis pas spécialiste, mais je sais qu'on a inventé pour elles une catégorie qui n'existe pas. On les

surnomme les dégueuses. Quand on les touche, on a l'impression de poser la main sur un animal venimeux, on a aussitôt envie de la retirer et de la tenir à l'écart de ces épis et tiges malfaisants. Les réfugiés, eux, ne s'embarrassent pas de ce genre de considération : ils les empoignent franchement et s'en servent de points d'appui pour se hisser au sommet de la dune, qui culmine probablement à plus de trois cents mètres (les barrages duniers, une autre mesure phare de l'Europe pour endiguer le débordement de l'Atlantique). Ils s'encouragent de la voix et du geste, se soutiennent les uns les autres, les plus vigoureux tendent la main aux plus faibles. Ils vont bientôt disparaître de mon champ de vision, et je reste toujours sans réaction. L'écran de mon arme clignote avec frénésie, jetant des lueurs scintillantes dans la nuit, éclairant mon poste de vigie, un réduit de six mètres carrés meublé en tout et pour tout d'une chaise haute et d'un coffre à munitions. Seuls les trois guetteurs du cerbère connaissent le code qui permet d'ouvrir le coffre et de s'approvisionner en munitions en cas de besoin. Parfois, je me sens tellement seul que j'élève ce cube métallique sans grâce au rang de confident, d'ami immobile et muet, je lui confesse mes espoirs, mes inquiétudes, mes peines, mes cauchemars, mes rancœurs, les minuscules misères de mon quotidien. Sans doute que je deviens fou.

J'entrevois une dernière tache claire avant que les ténèbres ne se referment sur les rescapés. L'écran de mon arme brille avec intensité. L'assistant en ADN de synthèse a probablement donné l'alerte au relais. Ils sauront, au QG, que les réfugiés ont réussi à s'infiltrer par mon secteur. Je suis mûr pour le conseil de discipline et quelques mois de cabane. Et si les autorités me retiraient mon statut européen ? Si j'étais embarqué de force dans l'un de ces rafiots délabrés et surchargés qui finissent par sombrer ou s'échouer sur une quelconque terre brûlée ? La panique tout à coup me submerge. D'une pression rageuse du pouce sur le bouton lumineux, je neutralise le système en ADN de synthèse de mon arme. Puis je scrute l'obscurité avec une telle intensité que les yeux me brûlent. Merde. Et merde ! Mes pensées remuent sous mon crâne comme des poissons pris au filet. Rattraper le coup. Mais comment ?

Poursuivre les réfugiés et les tuer. Il n'y a pas d'autre solution. Les tuer avant que l'alerte ne soit donnée et ramener leurs cadavres sur la plage, ni vu ni connu. J'hésite : si je rate mon coup, on m'inculpera d'abandon de poste et de mise en danger du territoire européen, et là je serai passible d'une peine de trente ans.

Tenter ma chance. La perspective de la chasse me grise. Autre chose que de flinguer de pauvres bougres titubants avec une arme qui ne manque jamais ses cibles. Descendre enfin de ce satané cerbère et explorer le terrain vague comme un fauve lancé sur ses proies.

Compter seulement sur ses sens, son instinct, ses muscles, ses nerfs. La guerre telle que nos ancêtres la concevaient, la pratiquaient, un échiquier grandeur nature où l'on risque sa peau à chaque case. Je me jette dans l'escalier qui s'enroule en colimaçon à l'intérieur du mirador. Les marches métalliques vibrent et résonnent sous mes bottes.

Au sol, le vent chargé d'embruns me fouette le visage et me stimule. Je me dirige vers l'endroit où se sont évanouies mes cibles. Le sable roule sous mes pieds et me ralentit. Au fur et à mesure que je m'enfonce dans le terrain vague, le cerbère s'amenuise et se fond dans la ligne des miradors. Des nuages venant de l'ouest recouvrent de leurs dentelles la lune et les étoiles. La visibilité décroît de façon sensible. Je foule les saletés de dégueuses d'un pas nerveux. Elles émettent un curieux gémissement sous mes semelles épaisses, un sifflement mi-plaintif, mi-menaçant qui me donne la chair de poule. Les grondements des vagues se font de plus en plus lointains, des songes sonores. Je redoute à chaque instant d'entendre le ronronnement d'un hélico de reconnaissance. Il signifierait que l'alerte est donnée, que le QG est informé de ma négligence, que je ne couperai pas à la comparution en cour martiale. L'Europe s'est débarrassée de ses vieux oripeaux humanistes. L'ordre règne désormais sur un continent autrefois considéré comme le creuset des idéaux démocratiques. Le gouvernement a décrété la loi martiale, le couvre-feu, l'interdiction de rassemblement, le rationnement alimentaire et l'immigration zéro. La plupart des étrangers ont été expulsés sous la pression des groupes partisans de l'intégrité ethnique.

Les bourrasques n'ont pas eu le temps de tirer des voiles sur les traces des réfugiés imprimées dans le sable. Je n'ai qu'à suivre la piste. La traque ne sera sans doute pas aussi compliquée que prévu. L'air se charge d'humidité. Les précipitations sont de plus en plus rares en Europe en voie de désertification. Les Espagnols ont émigré en foule vers le nord, un exode qui a provoqué des heurts sanglants entre les autochtones et les nouveaux arrivants. Le gouvernement a bien tenté de répartir au mieux les populations en fonction de leurs besoins, mais les tensions ont dégénéré en batailles rangées et laissé dans les rues de nombreux morts.

Je m'avance dans une forêt de pins maritimes massivement plantés pour enrayer la progression des dunes. L'odeur de résine domine celle, plus lourde, des moisissures. Le vent m'apporte d'autres odeurs, indéfinissables, des corps en putréfaction peut-être. J'accélère l'allure. Plus tôt j'en aurai fini avec eux, plus mes chances augmenteront de couper au tribunal militaire. J'ai déjà parcouru plus de cinq cents mètres et ne les aperçois toujours pas. Leurs traces sont moins visibles sur le sol dur, d'autant que les nuages ont occulté toute lumière et que

les ténèbres déployaient leur opacité autour de moi. Putain. Pourquoi n'ai-je pas tiré tout à l'heure ? Qu'est-ce qui m'a pris ? Je suis plongé dans les emmerdes jusqu'au cou. J'ai toujours accompli mon devoir jusqu'à présent, sans génie mais avec application. Je me mets à courir, gagné par l'affolement, louvoyant entre les troncs gris et torturés des pins. Les branches des dégueuses, plus hautes sous les arbres que sur les dunes, me fouettent les bras et les jambes. Impression de m'enfoncer dans un cauchemar. Je dois être rentré au cerbère avant la relève. La chasse m'entraîne plus loin que prévu. Bon Dieu, mais où ces loqueteux ont-ils trouvé la force de parcourir si rapidement une telle distance ?

Je distingue soudain une forme claire et immobile une trentaine de mètres plus loin. Une silhouette. Je m'en approche en maintenant mon arme pointée devant moi.

Un des trois gosses. Âgé de quatre ou cinq ans. Des taches de son criblent ses joues, la crasse et le sel collent ses cheveux d'un blond cendré. Il flotte dans sa chemise à carreaux déchirée. Il me fixe de ses immenses yeux bleus fiévreux. Les autres l'ont abandonné, sans doute parce qu'il les retardait. Je n'ai plus beaucoup de temps. Le liquider sans perdre une seconde, comme on écrase un insecte sur son chemin. Je pointe mon arme sur sa tête. Il ne bouge toujours pas, il n'a pas l'air effrayé ou, plutôt, il a ce regard las des êtres pour qui plus rien n'a d'importance. Mon index se recroqueville sur la détente manuelle. Beaucoup plus difficile de tuer de près que de loin. Mais c'est lui ou moi. Alors je...

... n'ai pas senti venir le coup. Une violente décharge à la base du crâne, l'impression qu'un soleil explosait à l'intérieur de ma tête, et puis le trou noir. La première chose que je me dis en reprenant connaissance, c'est que j'ai oublié de mettre mon casque. Une deuxième pensée me vient aussitôt : je ne suis vraiment pas doué pour la guerre traditionnelle, je me suis fait cueillir comme un bleu. Mon corps tout entier m'élance. J'essaie d'étirer mes bras et mes jambes, j'en suis incapable. J'en comprends la raison en découvrant les cordes qui me tiennent ficelé au tronc d'un jeune pin. Pas des cordes, d'ailleurs, mais des tiges de dégueuses liées les unes aux autres qui résistent à mes contorsions. Un homme me dévisage. Ses cheveux bouclés sont d'un blond presque châtain tandis que sa barbe est blanche. Je ne vois pas de haine dans son regard, seulement une immense détresse. Mon arme gît sur le sol cinq ou six mètres plus loin. Aucun des réfugiés n'a voulu s'en emparer, sans doute parce qu'ils ne savent pas s'en servir ou qu'elle symbolise pour eux le diable. Mon vis-à-vis est muni d'un couteau à la lame large et légèrement courbe. Les deux autres hommes se tiennent en arrière tandis que les femmes et les enfants se sont regroupés un peu plus loin. Leurs yeux transpercent

la nuit de leurs tragiques éclats.

« Nous sommes américains », dit l'homme à la barbe claire.

Il a parlé avec un accent qui m'est familier. L'anglais européen est moins nasillard, mieux articulé.

« Nous pensions qu'on nous accueillerait ici, poursuit-il.

— Vous ne savez donc pas que l'Europe a fermé ses frontières ? »

Le simple fait d'expulser ces quelques mots a ravivé mon mal de crâne.

« Il y a bien longtemps qu'il n'y a plus de télé ni de radio chez nous. Nous croyions que... »

Il marque un temps de silence, la tête légèrement penchée.

« Que quoi ?

— Que les Européens nous recevraient comme des frères.

— Pourquoi feraient-ils une chose pareille ? »

Mon interlocuteur désigne les environs d'un ample geste du bras.

« Deux de mes ancêtres sont morts ici au vingtième siècle.

— Qu'est-ce qu'ils venaient foutre dans le coin ? »

Il me considère quelques instants avec une stupeur mêlée de colère.

« Casser la gueule à un monstre nommé Hitler ! On ne vous apprend donc plus rien à l'école ? »

Hitler. Drôle de nom pour un monstre.

« On ne vous jamais parlé du débarquement de Normandie ? »

Je secoue la tête. Pour moi, la Normandie est un grand espace désert car proche des côtes, hérissé de cerbères, infesté de crabes et de dégueuses. Mon vis-à-vis désigne mon arme d'un mouvement de menton.

« Vous auriez certainement pu nous tuer avec ça quand nous avons débarqué. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? »

Entravé par les tiges des dégueuses, j'esquisse un mouvement qui ressemble à un haussement d'épaules.

« Il y a donc un reste d'humanité en vous ? »

J'explore la nuit à la recherche de la fille et de son regard brûlant. Elle me fixe avec une intensité mêlée d'inquiétude ; c'est elle, mon reste d'humanité.

« Comment vous appelez-vous ? reprend l'homme à la barbe blanche d'un ton autoritaire.

— Calvin Sowherby. »

Ses sourcils broussailleux se haussent d'un bon centimètre.

« Vous êtes... anglais ?

— Mes parents sont venus des États-Unis quelques jours après le grand tsunami. J'avais trois ans.

— D'où étaient-ils ?

— Boulder, Colorado. »

Je le vois pâlir dans les ténèbres.

« Comment s'appelaient-ils ? Leurs prénoms ?

— Mary et James. »

Il me dévisage un long moment, les yeux écarquillés, la bouche arrondie, puis il se rapproche de moi d'un pas lourd. Ses épaules sont voûtées, sa peau flétrie, sa pomme d'Adam saillante, ses mains striées de grosses veines sombres.

« Je suis Larry Sowherby. »

D'un geste du bras, il désigne sans se retourner les deux hommes derrière lui.

« Mon fils Doc et mon neveu Jarvis. Et là, plus loin, ma femme Amy, ma fille Alycia, ma bru Emma, l'épouse de Doc, et mes trois petits-enfants, Jess, Sharon et Thimoty. Nous venons aussi du Colorado. »

Il marque un petit temps de pause avant d'ajouter, d'une voix solennelle :

« Nous sommes de la même famille, mon gars. Je suis le cousin germain de ton père. »

Les pensées s'entrechoquent dans ma tête. Des images, des sensations émergent de la boue de ma mémoire. J'ai vécu, comme eux, la traversée de l'océan, la peur, la faim, la soif, l'échouement sur une plage. Je me retrouve blotti dans les bras de ma mère tandis que les vagues houleuses assaillent notre barque. J'ai trois ans et elle continue de m'allaiter parce qu'elle n'a rien d'autre à me donner que ses ultimes gouttes de lait. Lui en reste-il d'ailleurs ? Pas sûr, mais le simple fait de sucer et mordiller ses tétons crevassés m'apaise et m'endort. Je revois le visage tourmenté de mon père, j'entends ses vitupérations contre le dieu de ses ancêtres qui nous a abandonnés, ses cris de triomphe quand il parvient à pêcher un poisson. J'ai encore le goût de la chair crue dans la bouche. Envie de vomir. Ma mère me force à manger.

Un ronronnement.

J'aperçois dans le lointain le faisceau d'un phare tombé du ciel comme le courroux d'un dieu vengeur.

« L'hélico ! Il faut se tirer d'ici-avant qu'il nous repère.

— Pour aller où ? souffle Larry Sowherby.

— Sous des arbres plus épais. Après, faudra plus bouger. »

Il hoche la tête et entreprend de me délivrer, aidé des deux autres. Les lames de leurs poignards peinent à trancher les tiges des dégueuses, tailladent mon uniforme, m'égratignent la peau. Je suis tellement engourdi que j'ai du mal à tenir sur mes jambes. Je désigne un endroit où les frondaisons des pins forment un toit épais, impénétrable. Nous fonçons nous mettre à l'abri. Je ramasse mon arme au passage. L'hélico tourne un petit moment au-dessus de

nous. Son faisceau se brise sur les aiguilles et se désagrège en poussière scintillante. Nous restons immobiles, plaqués contre les troncs.

Je me frictionne vigoureusement pour rétablir ma circulation sanguine.

Putain de coïncidence. Ma famille. J'ai failli buter des membres de ma propre famille... J'aurai beau dire au tribunal militaire qu'on ne peut pas déceimment tuer ceux de son propre sang, ils n'en auront rien à foutre. Je comprends soudain pourquoi on nous oblige à tuer les envahisseurs du haut des cerbères. Aucun contact avec les réfugiés, aucun risque de fraternisation. L'Amérique est peuplée d'Européens, de gens qui ont fui les grandes dépressions et cherché fortune dans le pays de tous les possibles. Chaque Européen a de la famille de l'autre côté de l'Atlantique. Le rêve américain revient frapper le vieux continent comme un boomerang.

« Que sont devenus tes parents ? murmure Larry dans le creux de mon oreille pendant que, là-haut, l'insecte métallique poursuit sa ronde obstinée.

— Ma mère est morte quatre jours après notre arrivée, mon père vit quelque part dans l'est de la France.

— Comment en es-tu arrivé à tuer les réfugiés ?

— C'était ça ou perdre son statut européen et être expulsé. »

Il crache par terre.

« Salopards d'Européens ! »

J'observe un moment les mouvements de l'hélico entre les frondaisons.

« Est-ce que vous auriez accueilli les réfugiés à bras ouverts si ça avait été l'inverse ? »

Larry baisse la tête et, les sourcils froncés, s'absorbe dans ses réflexions.

« Sûr que non. Chez nous, les charognards qui se sont emparés des terres cultivables laissent crever les autres de faim. On nous avait promis une nouvelle variété de blé génétiquement modifié qui pousserait en abondance dans les déserts. Ça a produit des grains plus durs que la pierre. Y a plus rien à manger nulle part, ça rend fou tout le monde. »

L'hélico s'éloigne enfin, le silence redescend sur la forêt de pins. Les grondements lointains des vagues s'échouent dans le silence comme des expirations de dormeurs paisibles.

« Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ? »

La voix rauque et angoissée d'Amy, ma tante.

« J'en sais foutre rien. Les patrouilles d'arrière-garde ne vont pas tarder à débouler avec leurs chiens. Vous n'avez aucune chance. Et moi je me suis foutu dans de sacrés emmerdes. »

J'ai pris ma décision en un éclair. Électrocuté, peut-être, par le regard implorant de ma jolie cousine. Je n'ai même pas réfléchi à vrai dire. Mon instinct a parlé pour moi. Il n'y a plus assez de place pour tout le monde sur cette terre. Ils se prétendent de ma famille, mon père ne m'a jamais parlé d'eux, ils restent pour moi de parfaits étrangers. Des réfugiés. Et puis je garde l'espoir de revoir Liana, de fonder une famille avec Liana ; même si elle ne me donne plus de nouvelles, je suis dingue de cette fille. Je suis européen maintenant, j'ai une place à défendre, un avenir à préserver.

Je me recule de quelques pas comme si j'avais détecté un mouvement dans la nuit, déverrouille discrètement le cran de sûreté de mon arme, presse la détente avec un cri de rage en imprimant un mouvement tournant au canon. Comme je ne bénéficie plus de l'assistance ADN, je manque certaines de mes cibles. Curieusement, aucun d'eux cherche à fuir, comme s'ils avaient compris qu'il n'y avait pas d'autre issue pour eux que la mort. Qu'elle soit donnée par un inconnu ou un membre de sa propre famille, quelle importance ? Ma jolie cousine est la dernière à s'effondrer, atteinte en pleine tête. J'ai utilisé une vingtaine de balles. J'ai intérêt à rattraper mes conneries les prochains jours.

Ramener les cadavres à la plage m'a pris toute la nuit.

Le petit jour point quand, à bout de forces, je balance le dixième et dernier corps dans la pente de la dune dominée par le cerbère. Les crabes et autres bestioles se chargeront de la sépulture. Le vent du large emporte mes remords. Je grimpe dans le mirador. Rien à signaler. L'ordre règne. J'ai quelques heures pour réfléchir, trouver une bonne explication. Le diurne, le planqué, ne va pas tarder à prendre la relève. Je contemple l'océan strié d'écumes blanches, la plage jonchée d'algues et de cadavres qui s'étire sous les rayons rasants de l'aube. Des larmes venues de nulle part jaillissent de mes yeux ; elles ont le goût du sel.

Le chant de l'esgasse

1^{ère} publication : *Rois et capitaines*,
anthologie de Stéphanie Nicot,
Mnemos, 2009.

JE DEVINE dans ta voix de la pitié et de la moquerie, mon garçon. Tu penses que les esgasses n'existent que dans l'imagination des vieux radoteurs de mon genre, pas vrai ? Eh bien, moi qui te parle, je te jure que j'ai vu une esgasse, de mes yeux vu, avant qu'ils ne se soient éteints à force de contempler la lumière du jour. Ne pars pas, petit, laisse moi m'installer confortablement, vider ma chope et te raconter mon histoire.

Ça s'est passé il y a bien longtemps, juste avant que la mer ne recouvre le désert d'Araan. J'étais alors un rude gaillard, tu peux me croire, toujours partant pour une nouvelle aventure ou une bonne bagarre dans les auberges des cités portuaires. Le crâne de l'homme frappé par mon poing gardait un souvenir durable de notre rencontre. J'y avais gagné un nom : Main-de-Pierre. On me redoutait et, pour mesurer sa force ou forger sa propre légende, on me défiait sans cesse.

Un soir que j'avais abusé de l'alcool de kervah et que je m'étais affalé dans la boue de la rue, j'ai été abordé par le lieutenant d'un vaisseau au long cours. Il m'a dit que son capitaine me paierait deux mille sequins si j'acceptais de m'engager dans l'expédition qu'il était en train de monter. Deux mille sequins ? Je lui ai tapé dans la main avant même de savoir en quoi consistait le voyage. Le lendemain matin, malgré la tempête qui soufflait sous mon crâne, je me suis souvenu du nom du vaisseau : le *Xerken*. Je me suis rendu sur le quai où il était amarré et je l'ai aperçu, majestueux avec ses six mâts et ses glisseurs qui lui permettaient d'affronter les immenses étendues d'herbe et de sable. J'avais navigué sur un tas de navires différents, mais jamais sur un tel géant. Sa proue était surmontée de l'emblème royal : le narvah d'or, le serpent créateur du monde, le protecteur du royaume de Loubsa et le sceptre du souverain. C'était la première fois que je m'engageais dans la marine royale, qui n'enrôlait d'habitude

que des paysans des terres intérieures, arriérés, serviles et payés une misère.

Le lieutenant m'a accueilli d'un regard et d'un sourire narquois. J'ai croisé sur le pont inférieur les pires gibiers de potence qui écumaient les tavernes enfumées des plus grands ports de la lisière occidentale de l'Araan : Tronc-Noueux le géant, Askotel le fourbe, Un-Œil le borgne qui savait si bien manier le poignard, Pisse-Dru le nain expert en poisons et bien d'autres... Quand j'ai demandé au lieutenant pourquoi son capitaine avait recruté cette bande de coupe-jarrets, il m'a répondu qu'il avait besoin d'hommes d'expérience. Il a ajouté, en lissant sa barbe emmêlée, que nous allions explorer des contrées où l'homme n'avait jamais mis le pied, puis il m'a présenté aux autres. Ils m'ont regardé d'un sale œil : j'avais fracassé la mâchoire ou le nez de la plupart d'entre eux.

Nous avons appareillé deux jours plus tard, après le chargement des derniers tonneaux d'eau et les traditionnelles cuite et bagarre de veille de départ. Nous avons hissé la voile du mâât central, le vent d'ouest a gonflé la collerette dorée du serpent narvah, nous avons filé à vive allure en direction du levant déjà conquis par la nuit. Je ne sais pas si tu as déjà contemplé un vaisseau du désert, mon garçon, mais c'est là, je devrais dire c'était là, un spectacle à ne pas manquer : le *Xerken* volait au-dessus des ondulations d'herbe ou de sable en semant dans son sillage un panache de brins pulvérisés et de poussière ocre. Les vigies, les longues-vues comme on les surnomme, ont intérêt à scruter attentivement les environs pour éviter au bâtiment lancé à la vitesse de quarante nœuds de se précipiter sur un récif ou un autre obstacle. Ces satanés guetteurs, tous originaires des marécages de Stir, ont le don de voir dans l'obscurité comme en plein jour. En contrepartie, ils ont été frappés par la terrible malédiction de mourir avant leurs trente ans, c'est ainsi. La voilure imposante du *Xerken* a fait déguerpir quelques glisseurs flibustiers comme des rongeurs devant un prédateur. Du capitaine, nous n'avons entrevu que la lointaine et frêle silhouette sur l'un des ponts surmontant à la poupe la cabine de pilotage. Nous avons affaire au lieutenant, un homme madré au visage haché de rides et à la barbe crasseuse, et plus rarement au second, un presque vieillard au crâne chauve, à la voix perçante et autoritaire.

Certains de mes équipiers, rancuniers, m'ont tendu des traquenards dans les recoins sombres du bâtiment ; j'ai dû fendre quelques lèvres, briser quelques dents et pocher quelques yeux pour rappeler à chacun les principes fondamentaux du respect et de la solidarité. Dès lors, nous sommes devenus les meilleurs amis du monde. Le nain Pisse-Dru se montrait particulièrement prévenant : sa petite taille lui interdisait de participer aux affrontements, mais son intelligence acérée lui

permettait de les organiser, et je dois reconnaître que j'ai souvent admiré son habileté à manipuler ses compagnons, moi le premier. Nous travaillions comme des bêtes de somme, hissant et abattant les voiles, nettoyant le pont et les cales du sable et de la poussière qui s'infiltraient par les écoutes et les hublots, réparant à chaque halte les glisseurs et la coque endommagés par les projections de cailloux et les arêtes des roches, organisant les tours de veille, dormant deux ou trois heures sur d'inconfortables couchettes, mangeant une nourriture insipide accompagné d'une infecte piquette... Crois-moi, mon garçon, les tâches ne manquaient pas sur un vaisseau du désert. Comme on épargnait l'eau, on ne se lavait jamais et on vivait en compagnie de nos odeurs. Les femmes fronçaient le nez lorsque nous débarquions dans un port et entrions dans leurs chambres, mais, pour une poignée de sous et avec quelques gouttes de parfum, elles finissaient toujours par nous accueillir dans leurs lits.

Lorsque le *Xerken* s'est éloigné de la grande île de Kom'Araan, j'ai eu le sentiment de partir pour un voyage dont je ne reviendrais pas, et j'ai remarqué la même inquiétude sur le visage de mes compagnons. Nous avions beau jouer les fiers-à-bras, nous n'avions jamais navigué dans le cœur profond de l'Araan. La plupart des navires, suivant les voies littorales, se rendaient d'un port à l'autre en restant à portée des archipels et des continents habités. Dans les tavernes circulaient des légendes toutes plus effrayantes les unes que les autres sur les terres désolées de l'intérieur. Les vents étaient si violents, prétendaient les uns, qu'ils démantelaient les vaisseaux et que des bouches immondes engloutissaient les membres des équipages éparpillés sur le sol. D'autres racontaient que des monstres hurlants surgissaient du sable pour enrouler leurs tentacules autour des hommes et les haler vers leurs gueules écumantes. Ceux-là protègent l'esgasse, précisait des anciens édentés et branlants, la souveraine fabuleuse de l'Araan, la créature qui donne la puissance et la jeunesse éternelle à l'homme qui boit quelques gouttes de son sang. Je me suis souvenu des paroles du lieutenant lors de mon embarquement : nous voguions vers des contrées où l'homme n'avait jamais mis le pied, vers l'inconnu, autant dire vers l'enfer.

Le paysage s'est rapidement modifié. Aux ondulations d'herbes jaunes ont succédé les étendues brunes et mornes hérissées de rochers et d'aiguilles dressés comme des sentinelles. Les glisseurs raclaient le sol avec des crisements horripilants. Des vents de sable soulevaient des brumes d'une telle densité qu'elles contraignaient parfois le capitaine à affaler les voiles et à jeter l'ancre. Nous restions alors des heures enfermés dans les entreponts, les yeux clos, un bout de tissu noué sur le nez et la bouche pour éviter d'avaler des grains de sable. Les gîtes de plus en plus prononcées, les craquements des mâts et de la

carène nous faisaient craindre un chavirement imminent, mais, solidement planté sur ses glisseurs, le *Xerken* résistait avec vaillance aux éléments déchaînés. Nous réparions ensuite les dégâts laissés par les tempêtes, les déchirures des voiles, les fissures dans les mâts ou la coque, que nous colmations avec de la résine. Il nous fallait également évacuer le sable qui s'était accumulé dans les cales et les cabines. Puis nous repartions, toujours en direction de l'astre levant, toujours plus profond dans le cœur mystérieux de l'Araan.

Nous avons essuyé une première attaque environ deux semaines après voir perdu de vue l'île de Kom'Araan. Ça s'est passé en pleine nuit, tandis que nous progressions voilure réduite le long d'un massif montagneux aux sommets déchiquetés. Nous apercevions de temps à autre la silhouette du capitaine sur le pont supérieur de la poupe, mais aucun de nous n'avait eu l'occasion de l'approcher. Un tas de rumeurs couraient à son sujet. Les uns affirmaient qu'il n'était qu'un enfant, d'autres qu'il souffrait d'une maladie contagieuse, d'autres encore qu'il ne supportait pas la lumière du jour. Pisse-Dru, qui organisait les paris, avait amassé une belle cagnotte qu'il promettait de redistribuer aux heureux gagnants après en avoir prélevé un tiers pour ce qu'il appelait avec emphase ses « frais de gestion ». Le lieutenant et le second nous priaient invariablement de nous occuper de nos fesses lorsque nous essayions de leur soutirer des confidences.

« Ça bouge droit devant ! » a hurlé un guetteur.

Je me suis précipité avec les autres à la proue pour tenter de savoir de quoi il parlait, je n'ai rien distingué d'autre, dans la nuit noire, que l'ombre gigantesque et figée du massif.

« Qu'est-ce tu vois ? » a crié le second, la tête levée vers la vigie.

— Je sais pas trop, m'sieur. Ça vient drôlement vite sur nous, en tout cas ! »

Le second a consulté le lieutenant du regard avant de glapir, de son étrange voix de fausset :

« Tous aux armes ! Branle-bas de combat ! »

L'armurier nous a remis à chacun un sabre et un poignard, puis nous sommes remontés sur le pont, plus tendus que les filins des voiles. De la pulpe de l'index, j'ai éprouvé le fil des lames : elles étaient parfaitement aiguisées, pas comme sur certains navires où les sabres ne sont que des bouts de ferraille ébréchés.

« Donnez donc davantage de vitesse à ce rafiot ! » a suggéré Pisse-Dru au second. On aurait ainsi une bien meilleure chance de leur échapper. »

Le second a relevé son bicorne et jeté au nain un regard condescendant.

« Et toutes les chances de nous éventrer sur un récif, mon petit

ami ! Préparez-vous plutôt à combattre. »

La bataille a commencé quand la proue du *Xerken* a fendu les rangs des créatures qui se dressaient en grand nombre devant nous. Curieuses créatures, d'ailleurs, inhumaines avec leurs longs membres dont elles se servaient comme de grappins et de fouets. Elles semblaient jaillir directement du sol et se déplaçaient avec vivacité dans l'obscurité en semant des gémissements déchirants. Leurs grands yeux ronds jetaient des éclairs blancs. Dans mon souvenir, elles ne portaient ni poil ni vêtement, seulement des sortes d'écailles rugueuses qui ressemblaient à des éclats de roche. Quand elles vous attrapaient, soit elles vous étranglaient par le cou ou par la taille, et la seule façon de leur faire lâcher prise était de leur décrocher la tête, soit elles finissaient par vous découper en deux et vous dévorer avec frénésie. Leur sang épais, noir, était froid, presque glacé. J'ai sauvé Un-Oeil et Askotel d'une mort certaine en tranchant les têtes de leurs agresseurs. Le borgne m'a rendu la pareille en lançant son poignard dans l'œil de l'un de ces monstres dont le tentacule commençait à s'enfoncer dans mon abdomen.

Tiens, petit, je vais te montrer, tu vois cette marque sombre, là, quand je soulève ma chemise ?... Elle ne s'est jamais effacée.

Les créatures ont disparu aussi subitement qu'elles étaient apparues, comme rassasiées. Nous comptions dans nos rangs une vingtaine de morts, totalement ou partiellement dévorés. Nous avons parcouru environ quinze lieues avant de jeter l'ancre au milieu d'une étendue plane et attendu l'aube pour inspecter le navire. Nos réserves de nourriture et d'eau avaient diminué de manière alarmante. Des créatures s'étaient glissées dans les cales et avaient éventré un grand nombre de tonneaux.

« Bah, on n'aura qu'à se rationner, a murmuré le second.

— La meilleure solution serait de faire demi-tour », a objecté le lieutenant.

Le second a essuyé d'un revers de manche les taches de sang noir qui maculaient son visage ridé.

« Nous irons jusqu'au bout, mon ami. Ordre du capitaine.

— Qu'il vienne les donner lui-même, les ordres !

— Vous connaissiez les conditions avant de partir. »

Le second a tourné les talons et s'est dirigé en claudiquant vers sa cabine. Le lieutenant a hoché la tête et nous a houspillés pour nous redonner un peu de cœur à l'ouvrage.

« Qu'est-ce qu'on est donc venus chercher dans le coin ? » a demandé Pisse-Dru.

Le lieutenant a eu un sourire lugubre.

« Notre mort, sans doute... »

À partir de ce jour et malgré notre fatigue, nous n'avons plus fermé l'œil. Les vents brûlants et hurlants qui soufflaient sans interruption écharpaient les voiles, brisaient les cordages et projetaient des cailloux gros comme le poing sur la coque. Les nuées de sable empêchaient les vigies de discerner les reliefs, et, bien que nous voguions à voilure réduite, nous nous sommes fracassés à deux reprises sur des récifs. Les réparations ont épuisé nos réserves de bois et de résine. C'est que, si on ne colmate par les brèches dans la coque, mon garçon, on se retrouve rapidement avec un vaisseau à moitié ensablé et bientôt démantibulé. Comme j'étais costaud, je me retrouvais toujours parmi les trois ou quatre couillons chargés des réparations les plus urgentes et les plus délicates. Je me recouvrais de plusieurs couches de vêtements pour ne pas être haché menu par les cailloux et je résistais aux rafales en m'attachant par une solide corde au garde-corps. Je ne pouvais pas me protéger les yeux parce que j'en avais besoin pour savoir ce que je fabriquais, il me fallait ensuite plus de deux heures pour les laver de la poussière et du sable. J'y ai gagné un deuxième surnom : Globules-Rouges. J'ai dû rejouer des poings pour rappeler aux médisants qu'il valait mieux pour eux continuer de m'appeler Main-de-Pierre. J'avalais aussi cette maudite poussière du désert et, comme l'eau était sévèrement rationnée, ma gorge me faisait l'effet d'un vieux tronc crevassé. Crois-moi, ployer une latte, l'ajuster aux autres, la clouer et combler les fissures avec la résine alors que ce satané vent tente de vous arracher du sol et qu'une pluie de cailloux aux arêtes tranchantes vous martèle le crâne et les épaules, ce n'est pas une partie de plaisir. J'y ai perdu la moitié de mes cheveux et des lambeaux de peau. Pas question pour autant de rebrousser chemin. D'après le lieutenant, le capitaine voulait être le premier à défier le cœur de l'Araan, le premier à forcer une esgasse, à offrir le sang de la jeunesse éternelle au vieux roi de Loubsa, et il préférerait perdre son navire, son équipage et la vie plutôt que de renoncer.

« Faut être dingue pour risquer la vie de ses hommes à chasser la chimère », a grommelé Pisse-Dru.

Le second l'a entendu et frappé à la joue de la pointe de sa canne. La colère a blanchi la face ingrate du nain, qui s'est contenté de serrer les dents et les poings. S'en prendre à un officier, dans la marine royale, c'était se retrouver pendu quelques instants plus tard à la grand-vergue et jeté dans le désert après des jours à pourrir au bout de la corde.

Vaille que vaille, nous avons progressé dans l'Araan, essuyant des tempêtes de plus en plus violentes. Les jours raccourcissaient, comme si nous avançons vers les ténèbres du bord du monde. Les glisseurs sifflaient maintenant sur la roche nue, sombre et lisse, qui remplaçait les immensités de sable. L'aspect sinistre du paysage qui s'étendait à

perte de vue nous faisait presque regretter la disparition des brumes. Nous arrivions dans les contrées infernales, là où la vie ne pouvait pas s'exprimer. J'avais l'impression qu'à chaque instant des démons allaient surgir des entrailles du sol et nous entraîner dans les tréfonds des abîmes. Le ciel lui-même avait pris une teinte rouille qui nous recouvrait comme une chape sanglante. Les vents déferlaient en poussant d'interminables hurlements et se ruaient sur le *Xerken* pour le tailler en pièces. Parfois, pris dans des courants contraires qui l'empêchaient de manœuvrer, il tremblait et craquait de toutes parts. Nous levions alors les yeux vers le pont surélevé de la poupe et tentions d'apercevoir les traits du capitaine, debout près de la barre à roue ; le pan de tissu rouge et or qui dissimulait ses traits nous empêchait de savoir si nous devions être rassurés ou nous inquiéter.

« Il nous envoie à la mort, on ne sait pas son nom et on n'a jamais vu son visage, a maugréé Pisse-Dru.

— Bah, son nom t'servira pas à grand-chose quand tu te présenteras devant le diable, a rétorqué le dénommé Corne-de-Bœuf.

— J'aime bien savoir le nom de celui pour qui je sacrifie ma vie.

— Pourquoi tu tiens tant à la vie, Pisse-Dru ? Elle est aussi minuscule que toi !

— Faudrait qu'on te jette par-dessus bord, Corne-de-Bœuf, je suis sûr que le *Xerken* serait allégé d'au moins la moitié de son poids ! »

Nous n'avions plus de bois, plus de résine et pratiquement plus d'eau. La température ne cessait de descendre. Le froid s'engouffrait telle une bête féroce par les déchirures de nos vêtements. Il n'y avait plus vraiment de jour, seulement une nuit qui par périodes devenait légèrement plus claire et rougeâtre. Mes compagnons et moi n'en menions pas large. Je croyais être descendu sans m'en rendre compte dans le royaume de la mort. Le froid m'enveloppait comme un filet aux mailles serrées et me retenait dans ses griffes. Je n'avais plus qu'un seul désir : m'allonger sur ma couchette et plonger dans un sommeil éternel. Les autres auraient pu me traiter de tous les noms et même me rouer de coups, je n'aurais pas cherché à défendre mon honneur. Quel honneur ? Je n'étais plus Main-de-Pierre, mais une masse de chair inerte, mes pensées remuaient mollement à la surface de mon esprit comme des poissons de sable échoués dans une mare, je n'avais plus d'appétit, plus de désir, plus de feu.

« Île en vue ! » a hurlé une vigie.

Je me suis levé et me suis hissé tant bien que mal sur le pont, suivi de Pisse-Dru, d'Un-Œil et de Tronc-Nouveux, guère plus vaillants que moi.

Une drôle d'île. Un pic, plutôt, ou une immense cheminée, surgissant de terre comme une pointe de lance et culminant à une

hauteur de plus de trois mille pieds. Pentcs quasi verticales aussi nues et lisses que le crâne du second. Il m'a semblé distinguer des volutes de fumée brunâtre tout en haut. L'ensemble évoquait un dragon assoupi qu'il valait mieux ne pas tirer de son sommeil. Les vents se sont mis à souffler dans le même sens et à propulser le *Xerken* à pleine vitesse en direction de l'île. Affaibli, je me suis retenu au garde-corps pour ne pas basculer par-dessus bord. Le sabre passé dans ma ceinture battait ma botte gauche. Mon cœur cognait comme un sourd dans ma poitrine. Je me disais que la chance, cette même chance qui nous avait permis d'échapper aux tempêtes et aux créatures de l'Araan, allait cette fois nous lâcher définitivement.

Un silence funèbre nous a accueillis lorsque, toutes voiles affalées, le navire a jeté l'ancre au pied de l'île. De près, elle semblait impossible à escalader. Le second nous a donné l'ordre de débarquer et a frappé quelques-uns d'entre nous de la pointe de sa canne pour nous enjoindre d'avancer. Le capitaine nous observait du haut du pont supérieur, toujours dissimulé par son foulard rouge et or. Les vents étaient subitement tombés.

« Qu'est-ce qu'on fout là ? » a demandé Pisse-Dru.

Le second a levé sa canne et désigné le haut de la cheminée.

« On l'escalade et on descend à l'intérieur.

— Qu'est-ce on est censés trouver là-dedans ?

— Si la légende dit vrai, une gloire éternelle pour le roi de Loubsa et pour nous tous.

— Ouais, si les légendes disent vrai, monsieur, c'est une autre forme d'éternité qui nous y attend. »

Les menaces du second ont eu raison de nos hésitations. Nous avons posé le pied sur le sol de l'île. Des vibrations prolongées ont secoué la roche noire, accompagnées de gémissements sourds. L'un de nos compagnons, pris de panique, a rebroussé chemin en courant. Il s'est arrêté net dans sa course, comme fauché par une invisible lame. Nous avons alors aperçu le capitaine environ trente pas derrière nous. Il brandissait une courte arbalète d'ivoire au bout de son bras gauche. Le carreau avait traversé la gorge du fuyard. De ce capitaine à l'allure d'enfant se dégageaient autorité, puissance et mystère. La froideur et la précision avec lesquelles il avait exécuté le déserteur invitant à l'obéissance, nous nous sommes élancés sans protester en direction du sommet. Pisse-Dru a murmuré qu'il lui arracherait bien son foulard pour voir à quoi il ressemblait, cette espèce de spectre. Par chance pour le nain, Tronc-Nouveux et moi avons été les seuls à l'entendre.

La raideur de la pente s'associait au sol glissant pour rendre l'escalade pénible. Nous progressions comme des puces sur le flanc d'un chien galeux. Des tremblements agitaient le pic, suivis de grondements sourds qui nous brassaient les tripes. Je marchais juste

derrière le lieutenant, qui s'arrêtait régulièrement pour ausculter le silence. Je jetais d'incessants coups d'œil en contrebas. La cinquantaine d'hommes d'équipage s'étirait et ondulait tel un serpent entre les reliefs rocheux. Le capitaine fermait la marche, gardant en permanence une distance de trente pas avec le dernier de la file. Le *Xerken* avait été confié à la garde des vigies et des dix hommes les moins vaillants. Le grand vaisseau se transformait peu à peu en une noix ouverte de la taille d'un pouce. Je voyais également des panaches de fumée ocre jaillir de la gueule de la cheminée. J'évitais d'inspirer trop profondément pour ne pas inhaler l'odeur prononcée de soufre. Parfois, j'avais l'impression que des bras s'agitaient parmi les volutes qui nous enveloppaient. Je serrais nerveusement la poignée de mon sabre et le manche de mon coutelas. Pisse-Dru me suivait comme une ombre en soupirant à chaque pas. Les stries pourpres qui parcouraient le ciel étaient les seules sources de clarté.

Plus nous montions, plus je sentais la vie revenir en moi. Le feu brûlait de nouveau dans mon ventre et chassait mon engourdissement. Je constatais, dans les yeux et sur les traits des autres, qu'ils éprouvaient les mêmes sensations que moi. Nous marchions maintenant à quatre pattes, les mains plaquées au sol. Quand nos pieds ripaient, nous repartions en arrière, perdant en une poignée de secondes le terrain que nous avions mis parfois plus d'une heure à conquérir. Impossible d'enfoncer les lames des coutelas dans le sol. Les seules prises fiables étaient les herbes grises et résistantes qui dépassaient des crevasses. Oublié le froid ; nous étions désormais en nage. Nos ahanements dominaient les grondements réguliers qui punctuaient les frémissements du sol. Le soufre s'infiltrait dans nos narines, dans nos gorges, nous tirant des quintes de toux et des larmes. Il m'a semblé percevoir un chant à l'intérieur de moi. Je me suis demandé si je n'étais pas en train de devenir fou, puis la voix de Pisse-Dru a retenti dans mon dos :

« T'entends rien, Main-de-Pierre ? »

J'ai acquiescé d'un hochement de tête.

« On dirait que quelqu'un chante à travers moi, a repris le nain. On dirait... On dirait...

— Quoi ?

— La légende. Elle dit : bienheureux celui pour qui l'esgasse a chanté ! »

Je lui ai jeté un regard par-dessus mon épaule. Les stries lumineuses teintaient de rouille son visage ingrat et sa barbe claire.

« Tu crois maintenant aux légendes, Pisse-Dru ?

— Ben, faut reconnaître que... »

Le chant était en tout cas ravissant. Moi qui n'avais jusqu'alors accordé de l'intérêt qu'aux beuglements paillards des tavernes, j'étais

ému, oui, ému par ce que j'entendais. Enfin, je n'entendais pas vraiment, ça résonnait à l'intérieur de moi comme si j'étais une conque du désert. L'ombre de la peur s'était retirée de mon cœur, je me sentais prêt à défier le diable et toutes ses légions de démons.

Nous sommes enfin parvenus au sommet, au bord d'une gueule circulaire de deux cents pieds de diamètre d'où montaient les fumées puantes.

« Comment descendre là-dedans ? » a vitupéré Pisse-Dru.

— Par là », a répondu le lieutenant.

Il désignait un gigantesque escalier dont les marches, taillées directement dans la roche, plongeaient en colimaçon à l'intérieur de la cheminée.

Nous avons entamé la descente. Deux des nôtres ont glissé sur les marches usées et sont tombés dans le vide. Le silence a happé leurs hurlements. Nous avons redoublé de précautions. La descente s'avérait aussi difficile que la montée. Je ne voyais pas à plus de trois mètres devant moi. Le lieutenant n'était plus qu'une vague silhouette parfois escamotée par les écharpes de fumée.

J'ai entrevu une lueur dans le fond. Je me suis demandé si elle n'était pas le reflet de ce que les savants de cour appellent le « sang d'or des abîmes ». Ou bien l'éclat de l'œil d'un dragon.

« Ça brille, tout en bas ! » a soufflé Pisse-Dru.

L'escalier épousait la paroi concave de la cheminée, tantôt découvert, tantôt se transformant en galerie à l'intérieur de la roche. L'usure de ses marches révélait un âge de plusieurs siècles, voire de plusieurs millénaires.

Les bouches minérales se sont ouvertes alors que nous ne voyions plus, tout là-haut, qu'un minuscule œil sombre parcouru de fulgurances écarlates. Elles ont bâillé sous nos pieds avec une telle soudaineté que nous n'avons pas pu les éviter. J'ai été aspiré, avalé, et je n'ai dû mon salut qu'au réflexe qui m'a permis de me rattraper à une saillie. Tout autour de moi ont retenti des craquements sinistres et les cris d'effroi de mes compagnons. Un poids me tirait en arrière et m'étranglait. Pisse-Dru avait eu le réflexe, lui, de nouer ses bras autour de mon cou et de se suspendre à mes épaules. J'étais agrippé, je m'en suis rendu compte, à l'une des dents de pierre qui garnissaient la bouche. Elle a commencé à se refermer. J'ai réussi à me hisser sur le sol avant qu'elle me broie. Le nain et moi avons roulé sur la roche. Une dizaine seulement d'entre nous, dont le lieutenant, le capitaine et Askotel le fourbe, avaient survécu. Tronc-Nouveux avait disparu, je l'ai regretté, c'était un bon compagnon.

« On avance ! »

La voix du capitaine. Première fois que je l'entendais. Une voix à la tonalité étrange, indéfinissable, si cinglante qu'il ne venait à personne

l'idée de la contester. J'ai vu encore la tête du second émerger d'un orifice, puis disparaître dans un bruit affreux de déglutition.

Nous nous sommes approchés du fond de la cheminée en dévalant des marches de plus en plus serrées, étroites et glissantes.

« Par le narvah, a glissé Pisse-Dru entre deux claquements de dents, cette satanée terre les a boulotés comme de vulgaires bouts de pain. »

Le capitaine marchait toujours en dernière position, mais plus près de nous, et j'ai constaté qu'il n'était guère plus grand que Pisse-Dru. De sa main dépassaient l'arc et le fût de son arbalète d'ivoire ainsi que la pointe effilée d'un carreau. De son visage on ne distinguait toujours rien, pas même ses yeux qui voyaient au travers des mailles du tissu. L'élégance sobre de son uniforme et de ses bottes m'a frappé. Son bicorné arborait des insignes argentés que je n'avais jamais observés sur les couvre-chefs des officiers des autres navires.

La peur d'être dévorés par une bouche minérale ne nous a pas quittés. Nous avons franchi une galerie qui donnait, deux cents pas plus bas, sur un surplomb rocheux. La fumée piquait les yeux et nous empêchait de distinguer la source de la clarté que nous avions entrevue un peu plus haut. Il m'a semblé discerner des mouvements lents à l'intérieur de la fosse. Ils évoquaient une danse fascinante et monstrueuse. Je me suis pincé le nez pour supporter l'odeur nauséabonde. J'ai relevé la tête. Je n'apercevais plus l'ouverture de la cheminée, seulement une vague lame de lumière rouille perforant les ténèbres.

« Qu'est-ce qu'on fait, capitaine ? a demandé le lieutenant.

— Il faut sauter, a répondu le capitaine après un temps de silence.

— On ne sait pas quelle est la profondeur de...

— Je vous ordonne de sauter. »

Le lieutenant a blêmi, s'est essuyé le front d'un revers de manche et a acquiescé d'un hochement de tête avant de murmurer :

« Je suppose que vous savez ce que vous faites.

— Comment le saurais-je, monsieur ? Nous sommes les premiers hommes à mettre les pieds dans cet endroit.

— En ce cas, pourquoi nous ordonner de sauter ?

— Je ne distingue plus d'escalier et nous ne sommes pas encore au fond. J'en conclus que nous n'avons pas d'autre choix. »

Moi qui n'ai jamais porté les officiers dans mon cœur, j'ai pensé que le capitaine avait raison. Nous n'avions pas parcouru tout ce chemin pour renoncer si près du but. Je n'ai pas attendu qu'il me braque avec son arbalète pour me jeter dans le vide. Tu ricanes, hein, tu te dis qu'il faut être cinglé pour sauter dans une fosse dont on ne voit pas le fond, mais le chant qui résonnait en moi dominait ma peur et me procurait un tel ravissement que j'avais hâte d'en découvrir la source. J'ai perçu, au-dessus de moi, le cri désespéré de Pisse-Dru.

Je suis d'abord tombé comme une pierre, j'ai cru que j'allais me rompre les os, puis j'ai traversé une première couche de branches, ou de lianes, ou de tentacules qui s'enroulaient autour de moi et enrayaient ma chute. Ils ont fini par m'immobiliser et je me suis retrouvé pendu au-dessus du vide. Ficelé à la façon de ces rôtis de galvat qu'on sert dans les auberges des ports. Je pouvais à peine respirer. Je discernais à présent le fond de la fosse et, au milieu des volutes de fumée, une créature à l'intérieur d'une bulle transparente et lumineuse. J'ai su que le chant venait d'elle. Elle n'avait pas forme humaine. Même si ma mémoire m'a toujours été fidèle, je reste incapable de la décrire. Je me souviens seulement d'une masse claire, imposante, vaguement sphérique et hérissée d'appendices souples qui ondulaient en cadence.

« L'esgasse. »

La voix avait résonné tout près de moi. J'ai découvert le capitaine, ficelé et suspendu à deux mètres de moi. Un pan de son tissu avait glissé et dévoilé un côté de son visage. Il m'a paru jeune, très jeune. Je lui ai demandé où étaient les autres.

« Ces crétins ont refusé de sauter, m'a-t-il répondu.

— Vous les avez exécutés, monsieur ?

— Pas besoin. D'autres bouches se sont ouvertes et les ont dévorés.

— Comment savez-vous que c'est une esgasse ?

— Son chant. Il vient de la nuit des temps.

— Et maintenant, on fait quoi ?

— Il faut prélever quelques gouttes de son sang.

— Pas sûr qu'on trouve du sang dans cette... dans ce genre de bestiole.

— Son sang, sa substance vitale, peu importe.

— Vous avez peut-être une idée de la façon dont on se libère de ces lianes ? »

Le capitaine s'est agité et les tentacules qui l'emprisonnaient ont émis un soupir agressif.

« Il faudrait les couper.

— Sans l'usage de nos mains, monsieur, ça risque d'être compliqué. »

Nous sommes restés un long moment prisonniers et suspendus au-dessus de la fosse. À aucun moment je n'ai eu peur. Le chant de la créature m'apaisait, me délivrait de mes tourments, de mes douleurs, de mes peines, récentes ou anciennes. Il comblait le vide qui s'était sans cesse creusé en moi, ce même vide que je cherchais à oublier dans l'alcool de kervah, les bras des femmes ou l'usage de ma force. Jamais je ne m'étais senti aussi bien, comme si j'étais rentré chez moi, à l'endroit où j'avais toujours rêvé d'être. Tu te demandes sûrement, mon garçon, comment une brute de mon espèce peut éprouver de tels

sentiments ; on trouve de la sensibilité sous les carapaces les plus épaisses, c'est ainsi.

Les tentacules ont soudain relâché leur étreinte et nous ont posés sur le sol avec une légèreté de feuille morte. Nous nous sommes retrouvés, le capitaine et moi, à proximité de la bulle lumineuse qui renfermait l'esgasse. La température était agréable. La fumée montant des entrailles du sol répandait une puanteur d'œuf pourri.

« Nous y sommes, a dit le capitaine.

— Qu'est-ce que vous comptez faire, monsieur ?

— Prendre ce que nous sommes venus chercher : son sang.

— M'est avis que ce serait une grosse erreur, monsieur.

— Ton avis n'a aucune importance. »

Nos voix ont résonné de longues secondes dans le silence de la cheminée. Le capitaine a tiré une fiole de verre et une dague d'un repli de son vêtement et s'est avancé vers l'esgasse. J'ai observé la créature de près et, pourtant, je ne peux pas davantage te la décrire, à cause, peut-être, de la lumière qui émanait d'elle. Elle m'emplissait en tout cas d'une sérénité que je n'ai jamais éprouvée depuis. Le capitaine a arraché son foulard et secoué la tête. Sa longue chevelure a dévalé en cascades ambrées sur ses épaules et son échine. Il s'est retourné vers moi avec un sourire narquois. J'ai vu alors que le capitaine était une femme. Une jeune femme au noble visage et à la peau claire. Je n'ai pas eu le temps de m'en étonner. Elle est entrée d'un pas résolu dans la bulle de lumière et s'est avancée vers l'esgasse, qu'elle a aussitôt frappée de la pointe de sa dague.

Le sang de l'esgasse a coulé.

Un tremblement violent a ébranlé l'île. Un jaillissement puissant m'a arraché du sol et projeté la tête la première contre la paroi. Des tourbillons ascendants m'ont saisi et soulevé au travers du réseau de tentacules démantelé par leur puissance. De l'eau froide et saumâtre s'infiltrait dans mes marines et ma gorge. J'ai bien cru que j'allais me noyer, moi le marin des sables qui ai toujours détesté l'élément liquide. À demi étourdi, j'ai continué de monter, porté par les courants ascendants. J'ai aperçu un corps flottant à quelques pas de moi, celui du capitaine sans doute. Je me suis débattu pour tenter de respirer, mais l'eau me brinquebalait, me prenait de vitesse, et j'ai dû en avaler en quelques minutes davantage que dans tout le reste de ma vie. Mon crâne et ma colonne vertébrale ont résisté aux innombrables chocs contre les saillies rocheuses.

T'expliquer exactement comment je suis arrivé au sommet de l'île, j'en suis incapable, je peux seulement affirmer que me suis retrouvé tout là-haut sur le bord de la bouche, à moitié mort, plaqué contre un rocher, résistant aux courants qui débordaient de la cheminée et se transformaient en torrents sur les pentes.

L'eau n'a jamais cessé de couler. Voilà comment le désert d'Araan est devenu la mer d'Araan. Tu respires comme quelqu'un qui me prend pour un vieux fou, mon garçon. Tu te demandes sans doute comment je suis parvenu à regagner les terres habitées. Il m'a suffi d'emprunter les passages délaissés par l'eau pour rejoindre le *Xerken* amarré au pied de l'île. Il ne m'a pas été difficile de convaincre les vigies et les dix hommes d'équipage affectés à la garde du vaisseau, effrayés par le phénomène, de hisser les voiles sans attendre. Nous nous sommes éloignés rapidement de l'île et de la noirceur du ciel.

Je ne te raconterai pas le voyage du retour, j'ai déjà abusé de ton temps. Sache seulement que, comme aucun d'entre nous ne savait lire les cartes ou le ciel, nous avons erré de longues semaines dans le désert avant de toucher une terre habitée et que, sans la découverte providentielle d'un navire échoué encore bourré de vivres et d'eau, nous serions sans doute morts de faim et de soif.

Ne te sauve pas tout de suite, mon garçon : un jour, dans une taverne, j'ai entendu une étrange histoire de la bouche d'un voyageur qui venait de la capitale. Elle racontait que la fille unique et chérie du roi de Loubsa, la princesse Jaële, avait disparu lors d'une expédition dans le cœur de ce qu'on appelait encore le désert d'Araan. Elle voulait rapporter à son vieux père les gouttes de sang d'une esgasse afin de lui offrir une immortalité pourtant interdite aux êtres de chair. Le roi en est mort de chagrin, sa dynastie s'est éteinte avec lui et les affaires du royaume ont été confiées à un conseil des sages. Quant à moi, je suis bien vieux maintenant et j'espère bientôt entreprendre mon dernier voyage. Peut-être trouverai-je enfin sur l'autre rive la magnifique sérénité que j'ai goûtée près de l'esgasse et que j'ai cherchée en vain tout au long de ma vie.

Traces

publication : *Le Monde* août 2006.

J'APERÇOIS MON PÈRE, vauté comme d'habitude devant son écran sensitif. Mes doigts se crispent sur le manche usé du poignard. Jada me lance un regard à la fois brûlant et anxieux. Nous avons escaladé la façade en nous agrippant aux saillies et nous nous sommes glissés sur le balcon du troisième étage – il n'est pas de meilleur maître que la vie clandestine pour vous enseigner l'agilité et la discrétion.

Pas un bruit dans l'immeuble. Ils sont tous abonnés au nouveau programme de stimulation sensorielle qui permet, selon la publicité, de rajeunir ; enfin, de ralentir le vieillissement des cellules. Bidon, leur truc : le temps, implacable, ronge les hommes jour après jour, heure après heure, mais ils ont une telle trouille de vieillir qu'ils sont prêts à gober n'importe quelle connerie. Depuis l'apparition de la transgénose foudroyante et l'interdiction définitive des manipulations et thérapies génétiques, ils ne savent plus quoi inventer pour retarder l'échéance. Des légions de nettoyeurs armés jusqu'aux dents se sont introduites dans les banques biotechnologiques afin de détruire les milliards de cellules embryonnaires stockées dans les coffres-forts réfrigérés. Un peu partout dans le monde, les populations affolées ont protesté, mais, au nom d'un vieux principe d'humanité – inconvénients supérieurs aux bénéfices –, les dirigeants n'ont tenu aucun compte de leurs opinions publiques. On n'a pas remplacé les mammouths, morts deux ans plus tôt, dans leur enclos du parc des espèces recrées, on a massacré les animaux fluos et polymorphes issus de l'imagination délirante des chercheurs, on a détruit des hectares et des hectares de cultures génétiquement modifiées. La transgénose a continué de faire des ravages, mais les spécialistes affirment avec le plus grand sérieux que la courbe s'est inversée, qu'elle ne sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir, tout comme le cancer, le sida et la pestinelle.

Cependant, les dirigeants ont jugé nécessaire de calmer les inquiétudes des électeurs en leur jetant des boucs émissaires en pâture, selon une méthode éprouvée depuis des millénaires. C'est tombé sur nous. Logique, les gens nous ont toujours regardés comme

des monstres, des inadaptés, des preuves vivantes de leur échec. Un amendement, le 214-A, nous a condamnés à être enfermés dans des camps jusqu'à ce que mort s'ensuive. Nos pères n'ont pas protesté, ils n'ont jamais su que faire de nous, je crois même qu'ils ont éprouvé un immense soulagement.

Prévenus par un réseau de résistance, nous nous sommes réfugiés dans les égouts de la cité. Pendant près de trois ans, nous avons vécu avec les rats. Comme les rats. Mangeant les rats. Plus de la moitié d'entre nous sont morts au cours de la première année. La mort peut nous faucher d'un jour à l'autre, un défaut de fabrique, une malédiction, un mystère.

La plupart de mes potes ont beau jouer les durs, ils portent tous, dans la poche intérieure de leur blouson, l'image d'une femme découpée dans un magazine ou une brochure publicitaire. À peu près conforme à leur type ethnique, toujours canon, quelqu'un qui aurait pu les porter dans leur ventre.

Je m'étais choisi une mère de papier eurasienne. Les autres disaient en rigolant qu'elle ressemblait à une actrice des films pornos aujourd'hui interdits. Je la trouvais hyper-belle avec ses yeux bordés de noir, ensorcelants, sa bouche rouge sang, une cerise qu'on crevait d'envie de croquer, ses joues brunes et lisses, ses cheveux aussi noirs et raides que les miens. Entre nous, c'est vrai que je l'avais découpée dans une vieille revue de cul abandonnée dans une cave. J'avais taillé sévère dans la photo, j'avais viré son corps nu ainsi que le type à genoux derrière elle, je n'avais gardé que son visage, ses épaules et ses seins – bourrés de silicone, deux ballons de foot, comme toutes les meufs de cette époque. Le soir, quand j'étais seul, je la fixais avec adoration, je l'imaginais avec son gros ventre et moi dedans, je la voyais qui se penchait sur moi et me donnait le baiser du sommeil. Bangkok, elle s'appelait ; enfin, c'est le nom que je lui avais donné, repéré sur une carte du monde pourrissant dans une flaque.

Le séjour prolongé dans l'obscurité nauséabonde des égouts aurait dû être le plus sale moment de ma courte existence, j'en garde de super souvenirs. Grâce à Jada. Elle m'a tout montré de l'amour dans le caveau arrondi, moisi et ténébreux qui nous servait de chambre. Un jour, elle a déchiré devant moi la photo de Bangkok en me disant qu'on ne vivait pas avec des femmes de papier ni avec un fantasme. J'ai failli lui sauter à la gorge, puis, au fond de moi, j'ai su qu'elle avait raison et j'ai pleuré à chaudes larmes pour la première fois de ma vie. Elle m'a consolé avec une telle douceur que j'ai cru à jamais me fondre en elle.

Je serais bien resté dans les égouts jusqu'à la fin des temps, mais les autres ont décidé de remonter à la surface, marre de zoner dans les ténèbres, marre de bouffer du rat enragé et des restes, marre de

croupir dans le trou du cul du monde ; les camps du gouvernement ne peuvent pas être pires. Quelqu'un, Axim je crois, un dingue d'histoire, nous a mis en garde contre la résignation : autrefois, les camps d'enfermement servaient aussi de camps d'extermination. Quelle importance ? La mort nous guette à chaque tournant, autant l'attendre dans la lumière et la chaleur du soleil.

Je sens le regard brûlant de Jada sur ma nuque. Je m'approche de la baie entrebâillée et fixe le visage de mon père à demi allongé sur le canapé. La stimulation sensorielle provoque une sorte d'extase molle, un relâchement des traits, un affaissement obscène de la lèvre inférieure et du menton. Il vit seul, comme quatre-vingt-seize pour cent de la population – quelques hommes et femmes s'obstinent à vivre en couple, on les appelle les « inséparables » et on les traite avec une certaine condescendance. Relié au monde par la puce en ADN de synthèse insérée dans son cortex, mon père travaille la plupart du temps à domicile. Je suis par chance son fils unique, sa seule réplique.

La lumière m'a longtemps blessé les yeux après notre retour à la surface. Tout m'a blessé, les bruits, les odeurs, pourtant plus flatteuses que la puanteur des égouts, les regards furtifs des passants, le sentiment qu'à chaque instant la mort, les ennuis ou les flics pouvaient me dégringoler dessus.

J'ai vécu une quinzaine d'années aux côtés de mon père. Il m'a observé comme on observe un insecte un peu bizarre. J'étais pour lui un rêve matérialisé, une expérience incarnée. Il y avait de la curiosité dans ses yeux, une attention bienveillante parfois, jamais de tendresse. Il m'a montré de vieilles projections de lui et la ressemblance entre nous deux m'a stupéfié : même peau mate, mêmes cheveux raides, mêmes yeux sombres et légèrement bridés, même corpulence, même expression. De ma mère j'ai hérité sans doute des bribes de caractère et des désirs impossibles à combler.

« Tu dois le tuer, m'avait dit Jada.

— Pourquoi ?

— Autrement tu ne te permettras jamais d'exister.

— Qu'est-ce que ça peut bien foutre puisque, de toute façon, je cesserai bientôt d'exister.

— Qu'est-ce que tu en sais ? La méthylation reste un mystère.

— La méthy... quoi ?

— Le marquage des gènes. Le moment où un gène devient actif ou silencieux.

— Comment tu sais ça, toi ? »

Les yeux de Jada, légèrement en retrait dans la pénombre du balcon, brillent comme des ampoules nues. Je la sens tout à coup différente, inaccessible. Je me demande pourquoi elle est venue nous rejoindre dans les égouts, pourquoi elle m'a choisi. Mystère là aussi. Je

la trouve plus belle encore que Bangkok avec ses cheveux châtain légèrement ondulés, sa peau blanche, ses yeux d'un bleu de ciel d'hiver, son sourire énigmatique. Une rafale m'apporte son odeur comme un coup de fouet. J'adore fourrer mon nez dans ses aisselles, entre ses cuisses, la renifler comme un animal.

Je ne me souviens pas de l'odeur de mon père. Il a dû se faire implanter des gènes inhibiteurs. N'incommodez pas vos voisins, chantait la pub, neutralisez les molécules volatiles secrétées par vos glandes, ne sentez plus. C'était au temps du tout-génétique, avant l'apparition de la transgénose foudroyante, quand les hommes se figuraient avoir pénétré le cœur même de la création.

D'un geste Jada me presse de passer à l'action. Mes doigts se referment sur le manche du poignard, une arme d'un autre âge que les alarmes sophistiquées ne savent plus détecter. Je me glisse dans l'appartement, je reconnais à peine les murs autrefois tapissés d'écrans souples. Il suffit désormais aux gens équipés de leur puce biotech de prononcer un mot pour que l'écran se matérialise devant eux, de plus ou moins grande taille selon les envies et les circonstances. Jada et moi avons pris le métro pour traverser la ville. Dans la rame silencieuse, nous étions les seuls à ne pas être absorbés par un écran. Nous discernions dans la pénombre des contours lumineux, des reflets changeants sur les visages figés, des yeux rivés sur des images que nous ne pouvions pas voir. L'indifférence des autres passagers nous arrangeait : s'ils nous avaient prêté la moindre attention, ils auraient immédiatement remarqué nos vêtements sales et déchirés, nos yeux de hibou, nos visages durs, sauvages, ils auraient signalé notre présence aux keufs en uniformes bleus déployés sur les quais inondés de lumière.

Je m'approche de mon père. Il n'a rien entendu, absorbé par son émission. Il baigne dans la profonde hébétude que les concepteurs du programme appellent bien-être ou « alphétat ». Trois ans que je ne l'ai pas vu. Ses correcteurs génétiques l'ont maintenu dans une apparence acceptable, peau lisse, cheveux épais et noirs, corps svelte, mais le vieillissement se manifeste chez lui par un brouillage des traits, une dégénérescence imperceptible qui estompe sa personnalité, son individualité. Plus les hommes et les femmes avancent en âge, plus ils se ressemblent, victimes du même sortilège.

Mon père a eu la chance de ne pas être frappé par la transgénose, une prolifération anarchique des cellules qui, en quelques jours, transforme l'individu en monstre avant que ses organes altérés cessent brusquement de fonctionner.

Quelques transgénosés se sont échappés de leur chambre d'hôpital pour venir mourir parmi nous dans les égouts. Pas fous, les rats ont dédaigné leurs cadavres.

Mon père entrouvre les paupières au moment où je lève le poignard au-dessus de sa gorge offerte. La surprise se change rapidement en effroi dans ses yeux encore engourdis par la stimulation sensorielle.

« Ésian, tu... tu t'es échappé du camp ? »

Je baisse mon poignard.

« Je ne suis jamais allé dans le camp.

— Les flics m'avaient dit...

— Faut jamais croire ce que racontent les keufs. »

Il se redresse. Les pans de son peignoir s'entrouvrent sur son torse glabre. J'ai l'impression déroutante, détestable, de me réfléchir dans un miroir vieillissant. Il désigne mon poignard d'un geste mal assuré.

« C'est quoi, ce couteau ? »

Je devrais éprouver une émotion quelconque, rage, haine, compassion, je suis issu de sa chair, bon sang ! Je ne ressens que de l'indifférence, je flotte dans l'infini, le vide entre les étoiles.

« Je n'ai jamais été ton fils, mais ton rêve. Et ton rêve s'est changé en cauchemar. »

Il jette un regard venimeux à Jada par-dessus mon épaule, puis il me dévisage à nouveau, avec davantage d'assurance. Les effets de la stimulation sensorielle commencent à s'estomper, il essaie aussitôt de reprendre l'ascendant.

« J'ai commis une regrettable erreur, Esian, mais je ne suis pas le seul dans ce cas. »

Il a tenté de mettre tout le poids de sa conviction dans ses paroles. Je suis une erreur, il n'y a pas d'autre mot, une erreur qu'on ne peut effacer d'un simple regret.

« Je ne suis pas ta réplique parfaite. Je sens en moi une autre présence. Comment était la femme qui m'a porté ?

— Je ne peux pas te le dire : le contrat passé avec l'agence m'interdisait de la connaître.

— Elle venait d'un pays pauvre, je suppose, Afrique, Amérique du Sud, Asie... Combien l'as-tu payée ? Elle a laissé sa trace en tout cas. Je ne te ressemble pas tout à fait.

— Ne te plains pas : d'autres ont été portés par des truies.

— Je sais, j'en ai connu. Ceux dont les pères n'avaient pas les moyens de se payer un ventre de femme.

— Il faut comprendre, Ésian : beaucoup d'hommes sont devenus stériles et ils voulaient malgré tout laisser une empreinte génétique. Nous les hommes, nous sommes programmés pour ça. Et les cellules souches nous ont permis de...

— Je ne suis pas une putain d'empreinte génétique ! »

J'ai hurlé, je sens monter la colère, je discerne maintenant de la

peur dans ses yeux. Jada n'a pas tiré le couteau qui, deux fois plus grand que le mien, déforme la poche de son blouson, mais elle se tient prête, déterminée.

Mon père désigne une nouvelle fois mon poignard.

« À quoi ça te servirait, Ésian ?

— À être unique. Unique. »

Mon bras s'est détendu en même temps que les mots sortaient de ma bouche. La lame plonge jusqu'à la garde dans la gorge de mon père. Ses yeux exorbités n'expriment pas de souffrance, mais une immense stupeur. Il veut parler. Ses mots s'étranglent en gargouillis lugubres, le sang gicle de sa bouche entrouverte, lui dégouline sur le menton, ses yeux se révulsent. Aucun remord ne m'assaille, ni même ne m'effleure. Je ressens une intense jubilation, enfin débarrassé d'une ombre gênante, prenant tout à coup ma place. Qui de nous deux est le barbare ? Moi qui l'ai égorgé, ou lui qui m'a créé à partir d'une de ses cellules pour assouvir coûte que coûte un désir reptilien ? La nature a horreur des copies.

« T'en fais pas, murmure Jada. C'était lui ou toi.

— Je m'en fais pas. T'es pas comme nous, Jada, hein ? » Elle me dévisage un long moment avant de secouer la tête.

« Je suis une résistante. Je hais ce monde pour ce qu'il vous a fait.

— Il nous a faits, en tout cas.

— Alors, qu'il assume ce que vous êtes ! » Elle baisse les yeux sur le cadavre qui achève de se vider de son sang. « Fichons le camp. Sa puce biologique a déjà donné l'alerte.

— Tu n'en as pas, toi ?

— Je l'ai fait neutraliser par un pirate des réseaux.

— Moi, je crevais d'envie d'en avoir une. On n'a jamais voulu me la greffer. »

Nous sommes repartis quelques minutes avant l'arrivée des secours. Nous avons marché d'un bon pas jusqu'au bord du fleuve. Je me sens léger, neuf, purgé d'une mémoire encombrante et vide. Je déborde de tendresse pour la femme inconnue, jaune, blanche ou noire, qui, contre une poignée d'euros, m'a porté les six mois requis par la loi. J'ai déjà oublié mon père. Je laisse errer mon regard sur la surface frissonnante et rutilante de l'eau avant de serrer Jada contre moi et de murmurer :

« Je ne suis pas une bonne affaire : je suis stérile, la mort peut me prendre d'un moment à l'autre. On ne devrait jamais aimer un putain de clone. »

Elle lève sur moi un regard empli de larmes, bouleversant. « Tu es désormais un premier, un unique, Ésian. De toute façon, les clones sont les derniers êtres humains qui ont encore un peu d'amour à

recevoir et à donner. »

Dernières nouvelles de la Terre...

« DERNIÈRES NOUVELLES DE LA TERRE, dernières nouvelles de la Terre ! »

Je hèle le petit vendeur. La technologie est tellement arriérée, dans le coin, qu'ils en sont toujours aux bons vieux journaux de papier. Le vent soulève des volutes de poussière rouge au goût de fer qui nous obligent sans cesse à porter des masques protecteurs. Le garçon relève le bout de tissu noué qui lui couvre le bas du visage. Sans doute l'un de ces gosses dont les parents ont succombé à une fièvre prométhéenne et qui s'égosille du matin au soir dans la rue pour une poignée de sants.

« Ça fera un rankt, monsieur. »

Je lui donne une pièce et prends *L'Indépendant* qu'il me tend, un quotidien sudiste réputé pour ses positions séparatistes, mais assez complet sur le plan de l'information. Comme le vent m'interdit de déplier cette satanée feuille de chou dehors, je m'engouffre dans le premier bar et commande une amerte. Je n'aime pas trop le goût de la mixture locale, une boisson verte et pétillante tirée de la cringue, une plante épineuse, mais la sécheresse a tôt fait de dessécher les gosiers, ici, et je dois reconnaître qu'il n'y a rien de mieux pour désaltérer.

Je m'installe à l'écart, pas envie d'être dérangé. Les gens du Sud viennent vous causer de tout et de rien sans vous demander si vous avez envie de supporter leur bavardage. Je suis venu pour bosser, moi, pas pour faire la conversation. J'ai appris deux mois plus tôt que les mines de glace du continent sud embauchaient et, ayant perdu mon boulot d'équarrisseur dans une boucherie industrielle de l'Eustrie, j'ai décidé, comme un bon nombre d'Eustriens, de tenter l'aventure sudiste. Pour l'instant, les bureaux où je me suis présenté ne m'ont pas donné signe de vie. Je me suis pourtant équipé d'un endophone, l'un de ces gadgets qui permettent de joindre et d'être joint à n'importe quelle heure et en n'importe quel endroit. Enfin, en théorie, parce que les réseaux ne couvrent pas la région et que la merveille technologique, qui m'a coûté les yeux de la tête, ne sert strictement à rien dans le coin. Ces foutus commerciaux seraient capables de vous refourguer un radiateur en plein cagnard !

Un énorme tourbillon traverse la rue, l'un de ceux que les locaux appellent les « castards ». Capable, s'il vous happe, de vous recracher

plusieurs kilomètres plus loin au mieux dans un sale état, au pire en plusieurs morceaux. La luminosité diminue sensiblement pendant qu'il longe la baie et la porte vitrées du bar.

« Qu'est-ce que ça dit ? »

L'homme s'est approché de moi pendant le passage du castard, son index nouveau pointé sur mon journal. Même si son visage est ridé, ses yeux délavés, ses cheveux blancs et filasses, je suis incapable lui donner un âge. Ne pas lui répondre serait considéré comme une injure et pourrait me valoir de sacrés ennuis.

« Je ne l'ai pas encore lu.

— Alors lis, mon gars, et dis-moi ce que ça raconte.

— Je vous le prête si vous voulez. »

Il hausse les épaules et précise, avec une nonchalance empreinte d'arrogance :

« Je sais pas lire. »

Un petit tour sur le Global avant mon départ m'avait appris deux ou trois trucs sur ma future région d'adoption, dont, effectivement, un taux record d'analphabétisme. Le serveur m'apporte l'amerte. La première gorgée me fait, comme à chaque fois, grimacer. Mon interlocuteur en profite pour se jucher sur un tabouret et s'installer en face de moi. Je suis tombé sur un crampon.

Je déplie le journal. En gros caractères, barrant la une, le titre : « Dernières nouvelles de la Terre. » Une rapide plongée dans ma mémoire me rappelle que vingt années locales au moins se sont écoulées depuis la dernière fois où j'ai entendu parler de la planète bleue.

« Ça cause de la Terre », dis-je à mon vis-à-vis.

Il hoche la tête avec un sourire qui dévoile des dents déchaussées et noires.

« Qu'est-ce que ça dit ? »

J'ouvre le journal. Une photo occupe la moitié de la page de droite. On y voit un flot humain submergeant une rue étroite entre deux rangées d'immeubles. Au premier plan, des visages effrayés, affolés. Ils fuient quelque chose, mais quoi ?

Je parcours rapidement l'article des yeux. D'un soupir prolongé et vaguement menaçant, mon voisin me rappelle à mes devoirs et je recommence depuis le début en lisant à voix haute.

« Qu'est donc devenue la Terre ? Nous avons perdu tout contact avec la planète bleue depuis plusieurs mois. Aux dernières nouvelles, la population, prise de panique, s'est précipitée sur les routes pour fuir un danger dont nous ignorons tout. Cette photo, la dernière que nous ayons reçue, nous est parvenue cinq mois universels plus tôt par le système des relais ondulatoires spatiaux. Depuis, ni nos correspondants locaux ni l'envoyé spécial, qui avait pris place à bord

du vaisseau IM parti il y a de cela treize mois locaux, ne se sont manifestés. Nous craignons le pire. Le ministère des Transports n'a toujours pas pris sa décision concernant le prochain vol à destination de la Terre, prévu dans six mois universels. La compagnie IM a beau intriguer dans les couloirs du Palais des Douze, le gouvernement continue de s'interroger sur l'opportunité de maintenir les liaisons avec la planète bleue, peut-être devenue invivable. La décision n'est pas encore tombée, mais nous allons probablement vers une suspension des liaisons *sine die*...

— Qu'est-ce que ça changera pour nous ? m'interrompt mon vis-à-vis.

— Pas grand-chose sans doute... »

Je suppose que les vols entre les deux mondes ne concernent qu'une minuscule partie de la population, d'abord parce qu'ils coûtent cher, ensuite parce qu'il faut compter six bons mois universels pour l'aller et retour, soit quatorze mois locaux. Sans compter les risques : sur les dix derniers vols, deux ont purement et simplement disparu. Quinze mille personnes à jamais perdues dans l'espace. Une hécatombe qui explique l'extrême prudence du gouvernement, accusé par l'opposition de laxisme dans le domaine des transports spatiaux.

« Ça veut dire quoi, *sine die* ? reprend mon voisin.

— Sans date. On ne sait pas au juste quand reprendront les vols entre les deux mondes.

— Bah, on ferait aussi bien de l'oublier, cette foutue planète bleue. »

Je me retiens de lui demander quelle serait sa réaction si on lui demandait d'oublier sa propre mère. Le Sud a toujours été taraudé par la tentation isolationniste. D'abord en exigeant son autonomie un siècle universel après l'arrivée des premières vagues de pionniers, puis, une fois celle-ci obtenue, en déclenchant une guerre meurtrière contre le gouvernement planétaire. J'ai participé au Choc des Hémisphères. J'avais alors une quarantaine d'années locales, soit dix-sept ans universels. Par chance, j'ai été incorporé au moment où le Sud, à genoux, exsangue, était sur le point de capituler. Je n'ai tué personne, j'ai seulement ramassé les morts et les blessés sur les champs de bataille. J'ai compris ensuite l'enjeu véritable du conflit : les gigantesques mines de glace qui, en l'absence totale de précipitations, servent à alimenter en eau les agglomérations disséminées sur la planète. Comme elles sont localisées pour la plupart dans l'hémisphère sud, il n'était pas question pour le gouvernement planétaire de les laisser aux mains des indépendantistes, au moins jusqu'à ce que les effets secondaires de la terraformation se fassent sentir. On voit de temps à autre passer des nuages dans le ciel d'un bleu électrique qui tire sur le mauve, signes avant-coureurs des

changements climatiques promis. La population attend avec une impatience grandissante les premières ondées, excepté les actionnaires des compagnies minières glacières évidemment, qui engrangent les bénéfices avec une boulimie effrayante. Près de la moitié des hommes du Sud travaillent dans les entrailles de la croûte planétaire pour un salaire dérisoire. Je suis moi-même prêt à me brader pour gagner de quoi manger, me loger et envoyer une partie de l'argent à mon ex-femme et à mes deux enfants restés en Eustrie. Mes maigres réserves diminuent à une vitesse effarante. Ma logeuse m'extorque vingt rankts par jour pour une chambre minuscule, et chacun de mes repas me coûte entre cinq et dix rankts.

« Eh, t'as pas fini de lire... »

Je l'avais oublié, celui-là.

« Je pensais que ça ne vous intéressait plus.

— Cherche donc pas à savoir ce que je pense et va jusqu'au bout. »

Je bois une gorgée d'amerte pour masquer mon agacement. Les gens du Sud et leur sans-gêne élevé au rang d'un art de vivre me tapent prodigieusement sur le système, mais je suis condamné à vivre au milieu d'eux pendant un temps que je ne peux pas encore évaluer.

« ... En l'absence de tout élément concret et de toute communication récente, nous en sommes réduits à de simples conjectures. Les mouvements de panique de la population terrestre ont-ils un lien avec les récentes perturbations observées dans le système solaire ? Certains scientifiques émettent l'hypothèse d'un bombardement soudain et intense de radiations consécutif à un affaiblissement des ceintures de Van Allen.

— C'est quoi, ça ?

— Des ceintures protectrices, je crois. Sans elles, les éruptions solaires empêcheraient toute vie sur Terre.

— Tu m'as l'air drôlement calé. Comment tu sais tout ça ? »

Je ne vais tout de même pas lui avouer que j'ai fait des études poussées. Je ne suis pas certain que ce soit un facteur d'intégration dans le coin. Déjà qu'on me regarde d'un sale œil : pour une raison que je ne m'explique pas, les gens du Sud repèrent immédiatement les intrus, les gens du Nord. Je suis pourtant habillé comme eux, hâlé comme eux, je marche d'une allure traînante, je veille à gommer mon accent, je mange sans pleurer leur nourriture épicée, je bois sans sourciller leur fichue amerte... J'ai l'impression que leurs cerveaux traumatisés par la guerre d'indépendance ont développé une sorte de sixième sens anti-Nordique.

« Je m'intéresse...

— T'as vraiment rien d'autre à foutre ? »

Les gens du Sud et leur sens pratique. Ici, on se doit d'être productif : on travaille quand on est un homme, on pond des gosses

dans l'ombre des logements semi-enterrés quand on est une femme. D'ailleurs les femmes se font rares dans les rues, sur les places ou dans les gares. La plupart des Sudistes sont d'obédience arouz, une religion naturaliste qui assigne une place à chacun dans l'organisation sociale en fonction de ses caractéristiques physiologiques. Leur vigueur physique ordonne aux hommes de travailler et leur matrice aux femmes d'enfanter. Pas question de fécondation artificielle comme dans certaines métropoles de l'hémisphère nord. La religion arouz déconseille formellement l'acquisition des connaissances, qu'elle assimile à un péché d'orgueil. Dans ses textes fondateurs, les insolents qui ont voulu approcher le mystère divin ont été réduits en cendres. Je juge plus prudent de continuer la lecture de l'article. Mon interlocuteur m'a choisi comme « diseur » et il serait capable d'exciter les clients du bar contre moi si je refusais de jouer le rôle qu'il m'a d'office assigné (les diseurs sont les gens lettrés qui servent de lecteurs publics et qui, pour toute récompense, ne récoltent que mépris et sarcasmes).

« ... Une autre hypothèse évoque un conflit nucléaire entre trois grandes puissances, la Chine, l'Inde et le Brésil. Le résultat final serait le même que les tempêtes de radiations : l'extinction de toute vie à la surface de la planète...

— Nucléaire, ça me dit rien.

— Les bombes atomiques. Elles sont tellement puissantes qu'elles sont capables de transformer un territoire en désert pour des milliers d'années. »

Mon interlocuteur secoue la tête.

« Faut vraiment être dingue pour détruire le monde sur lequel on vit. »

Je m'abstiens de répliquer que si les Sudistes avaient possédé la bombe atomique lors du Choc des Hémisphères, ils l'auraient balancée sans hésitation sur la capitale planétaire et les autres villes du Nord. Par chance, ils n'étaient équipés que d'armes conventionnelles, voire archaïques, un arsenal nettement insuffisant pour lutter contre les armées gouvernementales supérieures en nombre.

« Ce n'est qu'une supposition. Rien ne prouve que les Terriens aient utilisé leurs bombes atomiques. »

Il me regarde d'un air vaguement torve et désigne le journal étalé sur la table. Je me rends compte que d'autres clients accoudés au bar ou installés aux tables voisines nous écoutent avec attention.

« Continue.

— ... Les spécialistes ont tendance à écarter cette dernière hypothèse. Les télescopes et autres instruments de mesure pointés en permanence sur la Terre n'ont détecté aucune perturbation révélatrice d'une ou plusieurs explosions nucléaires, aucune lumière, aucune

chaleur. Recensons les autres éventualités : un réveil massif de l'activité volcanique qui engendrerait un énorme nuage de cendres, bloquerait les rayons du soleil et provoquerait une glaciation brutale. Dans ce cas, notent les scientifiques, les instruments auraient révélé une opacité grandissante autour de la planète. Nous pouvons également envisager un déluge à l'échelle planétaire : la montée des eaux signalée depuis plus de deux siècles universels a peut-être entraîné une brusque inondation submergeant les cinq continents. Dans cette hypothèse, il y aurait probablement des survivants réfugiés sur les sommets des massifs et notre devoir nous commanderait d'aller à leur rescousse...

— Manquerait plus que ça ! » gronde mon voisin.

Les Sudistes ne sont pas réputés pour leur compassion. Ils ne soignaient pas les blessés sur les champs de bataille, ni les leurs ni ceux de l'armée ennemie, ils les achevaient d'une balle dans la tête ou, après qu'ils eurent décidé d'épargner leurs munitions, d'un coup de couteau dans le cœur.

« Si vous étiez dans la même situation, vous n'aimeriez pas qu'on vous tende la main ? »

Il balaie ma question d'un revers de manche qui manque de renverser mon verre d'amerte.

« Celui qui s'est mis dans la mouise, il doit s'en dépêtrer tout seul. Ou alors c'est qu'il n'est plus utile à la société. » Fichue religion naturaliste.

« On ne choisit pas de recevoir sur la tête une bombe nucléaire, une tempête de radiations, un nuage de cendres volcaniques ou des millions de mètres cubes de flotte ! »

J'ai élevé la voix sans m'en rendre compte. Les autres clients me jettent des regards réprobateurs. Ne jamais oublier que je suis un Nordique fourvoyé dans le Sud, que j'aurai tort quoi qu'il arrive.

« Soit on est capable de surmonter les coups durs, soit on dégage, mon vieux, c'est la vie. »

J'acquiesce d'un hochement de tête. La diplomatie est une stratégie comme une autre pour surmonter les coups durs. Il n'a pas besoin de connaître le fond de ma pensée, après tout.

« Finis donc de lire.

— ... La préférence des spécialistes va cependant à l'hypothèse du virus. Rappelons que deux épidémies ont décimé le siècle dernier plus d'un tiers de la population terrestre. Il est fort possible qu'un virus de type nouveau et foudroyant ait exterminé la totalité des habitants de la Terre. Un tueur implacable et indétectable par nos instruments de surveillance, ce qui expliquerait qu'on n'ait observé aucun bouleversement apparent. Il conviendrait sans doute alors d'envoyer une mission d'exploration offrant toutes les garanties de sécurité, avec

des scaphandres étanches et toutes les mesures prophylactiques associées aux épidémies.

— Prophylaxie ?

— ... lactiques : des précautions pour éviter d'être atteint par le virus.

— Quel intérêt pour nous d'y aller ?

— Vérifier qu'il ne reste pas de survivants.

— S'ils ont survécu, ils peuvent bien se débrouiller tout seuls.

— Parfois on a besoin d'être aidés, vous ne croyez pas ? »

Mon interlocuteur me toise d'un air dédaigneux, l'un de ceux que les Sudistes réservent aux crétins du Nord. Puis, à mon grand soulagement, il se lève et s'éloigne d'une démarche chaloupée vers la sortie du bar. On ne s'abaisse jamais à remercier, dans le Sud. Je finis mon amerte. Elle a une saveur nettement plus âpre que d'habitude.

On m'a finalement proposé un travail dans l'une des mines de Salto Mayor, une région située non loin du pôle où l'on a découvert de fabuleux gisements de glace.

Le travail est pénible. On descend le matin très tôt et on remonte le soir très tard, soit vingt-cinq heures locales de labeur avec une seule pause d'une demi-heure pour le repas du midi. On découpe les morceaux de glace à l'aide d'un instrument, la cryonneuse, que les mineurs surnomment la casse-glace. À des centaines de mètres de profondeur s'étendent de splendides constructions transparentes éclairées par les rayons puissants des autolampes. On commence toujours par les parties hautes, juchés sur des élévateurs ou bien en se glissant par d'étroits tunnels qui, si on oublie de s'équiper de la combinaison à crampons, peuvent à tout moment se transformer en toboggans mortels. On s'en sert d'ailleurs pour envoyer les blocs découpés aux petits ramasseurs qui attendent en bas avec les chariots. Ils sont ensuite expédiés par cryoduc dans les grands centres urbains de la planète. Malgré les gants, le casque et les autres protections, le froid finit toujours par nous engourdir. Le soir, quand je rentre, je n'arrive pas à me réchauffer même en restant plus d'une heure sous une douche brûlante. J'ai calculé qu'en déduisant la pension pour mon ex-femme et mes enfants, mon loyer et la nourriture, il ne me reste qu'une centaine de rankts par mois. Pas avec ce genre de travail que je ferai fortune. Je m'en console en me disant qu'au moins mes enfants et moi mangeons à notre faim et avons un toit au-dessus de nos têtes, ce qui n'est pas le lot de tout le monde en Eustrie.

À Salto Mayor, les journaux sont livrés de façon épisodique et avec plusieurs mois de retard. J'ai cherché en vain d'autres informations sur la Terre. Personne ne semble s'en soucier. La planète bleue s'efface dans l'indifférence générale. Ont-ils donc oublié, les gens d'ici, que

nous sommes issus de là-bas ? Ont-ils oublié que nos ancêtres en sont un jour partis parce qu'elle ne pouvait plus nourrir tous ses enfants, comme une mère épuisée, desséchée ? J'ai essayé d'en toucher deux mots aux mineurs qui logent dans la même pension que moi ; ils ne m'écoutent pas, se contentant de me jeter des regards mornes et de vider leur dernier verre d'amerte avant de s'écrouler comme des masses sur leurs lits.

Je m'enfonce peu à peu dans l'indolence, comme eux, trop fatigué pour penser. Je devrais m'en foutre après tout. Douze ou treize générations se sont succédé depuis que nos ancêtres ont quitté la Terre. Nos mémoires sont en train d'évacuer la minuscule planète bleue perdue dans un bras spiral de la Voie lactée. Elle deviendra bientôt un mythe.

Les années ont passé à une vitesse effarante. Je suis devenu un vrai Sudiste, du moins j'ai gagné l'indifférence des locaux. Mes enfants ont cessé de m'écrire. Aux dernières nouvelles, ils se sont convertis en même temps que leur mère à la religion arouz. Le Sud a perdu la guerre, mais ses idées ont fini par contaminer la planète.

Je me sens las. J'ai souvent envie de pleurer.

Je suis tombé hier sur un journal daté du 11 de Velsius 1234, année locale. Un castard l'avait poussé devant la terrasse de la maison où je loge. Je l'ai ramassé et défroissé avec soin. J'ai lu en diagonale un long papier sur les progrès de la terraformation : les premières pluies sont annoncées dans moins de dix années locales selon le journaliste. S'ensuivait une longue analyse sur les conséquences économiques des futures précipitations pour le Sud, la nécessité de développer d'urgence d'autres activités que l'extraction de la glace. Je suis rapidement passé sur les deux articles consacrés aux prochaines élections dodécales destinées à renouveler partiellement l'Assemblée des Douze. La page des faits divers relatait un événement typique du coin, une bataille rangée entre deux familles au cours d'un mariage pour de sombres raisons de préséance (bilan : dix morts et vingt-deux blessés). Alors que j'allais me débarrasser du journal, un entrefilet en bas de la page 8 a attiré mon attention :

Les instruments d'observation n'ont toujours détecté aucun signe de vie sur la Terre. Nous pouvons conclure avec certitude qu'elle est devenue une planète morte. Nous sommes désormais l'unique rameau de l'humanité.

Je roule le journal en boule et, rageusement, le jette loin de moi avant de lever les yeux sur le ciel. Les étoiles sont en partie masquées par un voile nuageux.

Achevé d'imprimer en juillet 2010 par l'imprimerie LEGO à Trente (Italie)
pour le compte de la Librairie L'Atalante
Dépôt légal : août 2010
IMPRIMÉ EN ITALIE

N'est-il pas trop tard ? Pour faire un enfant, pour revoir les siens après trente ans de vie extraterrestre, pour dire non à la guerre et à l'endoctrinement... Dans les mondes où nous projette Pierre Bordage, la dégradation de l'espèce humaine et de la Terre a atteint son apogée. Se rebeller c'est mourir, au mieux se venger.

Comment respirer, comment sortir de « *notre insondable prison* » ?

Pierre Bordage nous offre, en guise d'évasion, une nouvelle noire, une version de la quête de Perceval digne d'un jeu vidéo, un récit de pirates, une nouvelle historique où il campe Jules Verne enfant. Seuls les conteurs peuvent faire en sorte que « *la minuscule planète bleue perdue dans un bras spiral de la Voie lactée* » ne quitte pas les mémoires.